NAZIONALE
B. Prov.
III
1237
BIBLIOTECA
VITT. EM III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

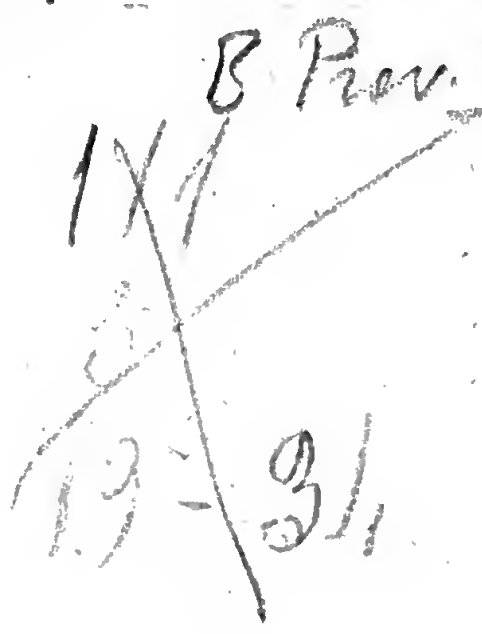
Armadio XXX

Palchetto

Num.° d' ordine 10

Digitized by Google

B Prev. III 1237 – 52



738
C18Sf

# OEUVRES

## POSTHUMES

DE

# FRÉDERIC II,

## *ROI DE PRUSSE.*

TOME I.

BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

# TABLE DES MATIÈRES

DE

## *L'HISTOIRE DE MON TEMPS.*

TOME I.


CHAP. I.

*État de la Pruſſe à la mort de Fréderic Guillaume. Caractères des Princes de l'Europe, de leurs Miniſtres, de leurs Généraux. Idée de leurs forces, de leurs reſſources & de leur influence dans les affaires de l'Europe. État des ſciences & des beaux arts. Ce qui donna lieu à la guerre contre la maiſon d'Autriche.* Page 25.

CHAP. II.

*Raiſons de faire la guerre à la Reine de Hongrie après la mort de l'Empereur Charles VI. Campagne d'hiver en Siléſie.* 117.

CHAP. III.

*Campagne de* 1741. *Négociations de paix. Hommage de Breslau. Retour à Berlin.* 148.

CHAP. IV.

*Raiſons politiques de la trève. Guerre des François & des Bavarois en Bohème. L'Eſpagne ſe déclare contre l'Autriche. Diète de l'Empire. Révolution en Ruſſie. Diverſes négociations.* 196.

CHAP. V.

*Irruption des Autrichiens en Bavière. Départ du Roi. Ce qui ſe paſſa à Dresde, Prague & Olmutz. Négociation de Fitzner. Expédition de Moravie, Autriche & Hongrie. Négociation de Janini. Blocus de Brieg. Le Roi quitte la Moravie & joint ſon armée de Bohème à Chrudim. Ce qui ſe paſſa en Moravie après ſon départ. Changement de miniſtère à Londres. Négociation infructueuſe de Chrudim, qui fait prendre le parti de décider l'irréſolution des Autrichiens par une bataille.* 216.

CHAP. VI.

*Événemens qui précèdent la bataille de Chotusitz. Diſpoſition de la bataille. Affaire de Sahé. Mr de Belle-Isle vient au camp pruſſien; il part pour la Saxe. Paix de Breslau.* 243.

CHAP. VII.

*De la paix. Notification aux alliés. Guerre d'Italie. Les Hanovriens joignent les Anglois en Flandre. Guerre de Finlande. Capitulation de Friedrichsham. Duc de Holſtein appelé à la ſucceſſion de Suède. Maillebois marche en Bohème, de là en Bavière. Négociations des François & Anglois à Berlin, & tous les événemens jusqu'à l'année* 1743. 267.

# HISTOIRE
# DE MON TEMPS.

---

*Tome I.*

# *AVANT-PROPOS.*

La plupart des Hiſtoires que nous avons, ſont des compilations de menſonges mêlés de quelques vérités. De ce nombre prodigieux de faits qui nous ont été transmis, on ne peut compter pour avérés que ceux qui ont fait époque, ſoit de l'élévation, ou de la chute des Empires. Il paroît indubitable que la bataille de Salamine s'eſt donnée, & que les Perſes ont été vaincus par les Grecs. Il

n'y a aucun doute qu'Alexandre le Grand n'ait ſubjugué l'Empire de Darius, que les Romains n'ayent vaincu les Carthaginois, Antiochus & Perſée; cela eſt d'autant plus évident, qu'ils ont poſſédé tous ces États. L'Hiſtoire acquiert plus de foi dans ce qu'elle rapporte des guerres civiles de Marius & de Sylla, de Pompée & de Céſar, d'Auguſte & d'Antoine par l'authenticité des Auteurs contemporains qui nous ont décrit ces événemens. On n'a point de doute ſur le bouleverſement de l'Empire d'Occident & ſur celui d'Orient, car on voit naître & ſe former des royaumes du démembrement de l'Empire Romain; mais lorsque la curioſité nous invite à deſcendre dans le détail des faits de ces temps reculés, nous nous précipitons dans un labyrinthe plein d'obſcurités & de contradictions, & nous n'avons point de fil pour en trouver l'iſſue. L'amour du merveilleux, le préjugé des hiſtoriens, le

zèle mal-entendu pour leur patrie, leur haine pour les nations qui leur étoient oppoſées, toutes ces différentes paſſions qui ont guidé leur plume, & les temps de beaucoup poſtérieurs aux événemens, où ils ont écrit, ont ſi fort altéré les faits en les déguiſant, qu'avec des yeux de lynx même on ne parviendroit pas à les dévoiler à préſent.

Cependant, dans la foule d'Auteurs de l'antiquité, l'on diſtingue avec ſatisfaction la deſcription que Xénophon fait de la retraite des dix-mille qu'il avoit commandés & ramenés lui-même en Grèce. Thucydide jouit à peu près des mêmes avantages. Nous ſommes charmés de trouver dans les fragmens qui nous reſtent de Polybe, l'ami & le compagnon de Scipion l'Africain, les faits qu'il nous raconte dont lui-même a été le témoin. Les Lettres de Cicéron à ſon ami Atticus portent le même caractère; c'eſt un des acteurs de ces grandes ſcènes

qui parle. Je n'oublierai point les Commentaires de Céſar, écrits avec la noble ſimplicité d'un grand homme, & quoi qu'en ait dit Hirtius, les relations des autres hiſtoriens ſont en tout conformes aux événemens décrits dans ces Commentaires; mais depuis Céſar l'Hiſtoire ne contient que des panégyriques ou des ſatires. La barbarie des temps ſuivans a fait un cahos de l'Hiſtoire du Bas-Empire, & l'on ne trouve d'intéreſſant que les Mémoires écrits par la fille de l'Empereur Alexis Comnène, parce que cette Princeſſe rapporte ce qu'elle a vu. Depuis, les moines, qui ſeuls avoient quelque connoiſſance, ont laiſſé des Annales trouvées dans leurs couvens, qui ont ſervi à l'Hiſtoire d'Allemagne; mais quels matériaux pour l'Hiſtoire! Les François ont eu un Évêque de Tours, un Joinville, & le Journal de l'Étoile, foibles ouvrages de compilateurs qui écrivoient ce qu'ils apprenoient au hazard, mais

qui difficilement pouvoient être bien inſtruits. Depuis la renaiſſance des Lettres, la paſſion d'écrire s'eſt changée en fureur. Nous n'avons que trop de Mémoires, d'Anecdotes & de Relations, parmi lesquelles il faut s'en tenir au petit nombre d'Auteurs qui ont eu des charges, qui ont été eux-mêmes acteurs, qui ont été attachés à la Cour, ou qui ont eu la permiſſion des Souverains de fouiller dans les archives, tels que le ſage Préſident de Thou, Philippe de Comines, Vargas, Fiſcal du Concile de Trente, Mademoiſelle d'Orléans, le Cardinal de Retz &c. Ajoutons-y les Lettres de Mr d'Eſtrades, les Mémoires de Mr de Torcy, monumens curieux, ſurtout ce dernier qui nous développe la vérité de ce teſtament de Charles II, Roi d'Eſpagne, ſur lequel les ſentimens ont été ſi partagés.

Ces réflexions ſur l'incertitude de l'Hiſtoire, dont je me ſuis ſouvent occupé, m'ont fait naître l'idée de

transmettre à la poſtérité les faits principaux auxquels j'ai eu part ou dont j'ai été témoin, afin que ceux qui à l'avenir gouverneront cet État, puiſſent connoître la vraie ſituation des choſes lorsque je parvins à la Régence, les cauſes qui m'ont fait agir, mes moyens, les trames de nos ennemis, les négociations, les guerres, & ſurtout les belles actions de nos Officiers par lesquelles ils ſe ſont acquis l'immortalité à juſte titre.

Depuis les révolutions qui bouleverſèrent premièrement l'Empire d'Occident, enſuite celui d'Orient; depuis les ſuccès immenſes de Charlemagne; depuis l'époque brillante du règne de Charles Quint; après les troubles que la Réforme cauſa en Allemagne & qui durèrent trente années; enfin après la guerre qui s'alluma à cauſe de la Succeſſion d'Eſpagne, il n'eſt aucun événement plus remarquable & plus intéreſſant que celui que produiſit la mort de l'Empereur

Charles VI, dernier mâle de la maiſon d'Habspourg.

La Cour de Vienne ſe vit attaquée par un Prince auquel elle ne pouvoit ſuppoſer aſſez de force pour tenter une entrepriſe auſſi difficile. Bientôt il ſe forma une conjuration de Rois & de Souverains, tous réſolus à partager cette immenſe ſucceſſion. La couronne impériale paſſa dans la maiſon de Bavière, & lorsqu'il ſembloit que les événemens concouroient à la ruine de la jeune Reine de Hongrie, cette Princeſſe par ſa fermeté & par ſon habileté ſe tira d'un pas auſſi dangereux, & ſoutint ſa Monarchie en ſacrifiant la Siléſie & une petite partie du Milanois: c'étoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'une jeune Princeſſe, qui à peine parvenue au trône, ſaiſit l'eſprit du Gouvernement & devint l'ame de ſon Conſeil.

Cet ouvrage-ci étant deſtiné pour la poſtérité, me délivre de la gêne

de reſpecter les vivans & d'obſerver de certains ménagemens incompatibles avec la franchiſe de la vérité: il me ſera permis de dire ſans retenue & tout haut ce que l'on penſe tout bas. Je peindrai les Princes tels qu'ils ſont, ſans prévention pour ceux qui ont été mes alliés & ſans haine pour ceux qui ont été mes ennemis; je ne parlerai de moi-même que lorsque la néceſſité m'y obligera, & l'on me permettra, à l'exemple de Céſar, de faire mention de ce qui me regarde, en perſonne tierce, pour éviter l'odieux de l'égoïſme. C'eſt à la poſtérité à nous juger; mais ſi nous ſommes ſages, nous devons la prévenir en nous jugeant rigoureuſement nous-mêmes. Le vrai mérite d'un bon Prince eſt d'avoir un attachement ſincère au bien public, d'aimer ſa patrie & la gloire: je dis la gloire; car l'heureux inſtinct qui anime les hommes du déſir d'une bonne réputation, eſt le vrai principe des actions héroï-

ques: c'eſt le nerf de l'ame, qui la réveille de ſa léthargie, pour la porter aux entrepriſes utiles, néceſſaires & louables.

Tout ce qu'on avance dans ces Mémoires, ſoit à l'égard des négociations, des lettres de Souverains, ou de traités ſignés, a ſes preuves conſervées dans les archives. On peut répondre des faits militaires comme témoin oculaire: telle relation de bataille a été différée de deux ou trois jours, pour la rendre plus exacte & plus véridique.

La poſtérité verra peut-être avec ſurpriſe dans ces Mémoires les récits de traités faits & rompus. Quoique ces exemples ſoient communs, cela ne juſtifieroit point l'Auteur de cet ouvrage, s'il n'avoit d'autres raiſons meilleures pour excuſer ſa conduite.

L'intérêt de l'État doit ſervir de règle aux Souverains. Les cas de rompre les alliances ſont ceux 1°. où l'allié manque à remplir ſes engage-

mens. 2°. Où l'allié médite de vous tromper & où il ne vous reſte de reſſource que de le prévenir. 3°. Une force majeure qui vous opprime & vous force à rompre vos traités. 4°. Enfin l'inſuffiſance des moyens pour continuer la guerre. Par je ne ſais quelle fatalité ces malheureuſes richeſſes influent ſur tout. Les Princes ſont les eſclaves de leurs moyens; l'intérêt de l'État leur ſert de loi, & cette loi eſt inviolable. Si le Prince eſt dans l'obligation de ſacrifier ſa perſonne même au ſalut de ſes ſujets, à plus forte raiſon doit-il leur ſacrifier des liaiſons dont la continuation leur deviendroit préjudiciable. Les exemples de pareils traités rompus ſe rencontrent communément. Notre intention n'eſt pas de les juſtifier tous. J'oſe pourtant avancer qu'il en eſt de tels, que la néceſſité, ou la ſageſſe, la prudence, ou le bien des peuples obligeoit de transgreſſer, ne reſtant aux Souverains que ce moyen-

là d'éviter leur ruine. Si François I avoit accompli le traité de Madrid, il auroit, en perdant la Bourgogne, établi un ennemi dans le cœur de ſes États. C'étoit réduire la France dans l'état malheureux où elle étoit du temps de Louis XI & de Louis XII. Si après la bataille de Muhlberg gagnée par Charles Quint, la Ligue Proteſtante d'Allemagne ne s'étoit pas fortifiée de l'appui de la France, elle n'auroit pu éviter de porter les chaînes que l'Empereur lui préparoit de longue main. Si les Anglois n'avoient pas rompu l'alliance ſi contraire à leurs intérêts par laquelle Charles II s'étoit uni avec Louis XIV, leur puiſſance couroit risque d'être diminuée d'autant plus que dans la balance politique de l'Europe la France l'auroit emporté de beaucoup ſur l'Angleterre. Les ſages, qui prévoient les effets dans les cauſes, doivent à temps s'oppoſer à ces cauſes ſi diamétralement oppoſées à leurs intérêts. Qu'on me

permette de m'expliquer exactement ſur cette matière délicate, que l'on n'a guère traitée dogmatiquement. Il me paroît clair & évident qu'un particulier doit être attaché ſcrupuleuſement à ſa parole, l'eût-il même donnée inconſidérément. Si on lui manque, il peut recourir à la protection des Lois, & quoi qu'il en arrive, ce n'eſt qu'un individu qui ſouffre; mais à quels tribunaux un Souverain prendra-t-il recours, ſi un autre Prince viole envers lui ſes engagemens? La parole d'un particulier n'entraîne que le malheur d'un ſeul homme, celle des Souverains des calamités générales pour des nations entières. Ceci ſe réduit à cette queſtion: vaut-il mieux que le peuple périſſe, ou que le Prince rompe ſon traité? Quel ſeroit l'imbécille qui balanceroit pour décider cette queſtion? Vous voyez par les cas que nous venons d'expoſer, qu'avant de porter un jugement déciſif ſur les actions d'un Prin-

ce, il faut commencer par examiner mûrement les circonſtances où il s'eſt trouvé, la conduite de ſes alliés, les reſſources qu'il pouvoit avoir ou qui lui manquoient pour remplir ſes engagemens. Car, comme nous l'avons déjà dit, le bon ou le mauvais état des finances ſont comme le pouls des États, qui influent plus qu'on ne le croit ni qu'on ne le ſait, dans les opérations politiques & militaires. Le public, qui ignore ces détails, ne juge que ſur les apparences, & ſe trompe par conſéquent dans ſes déciſions; la prudence empêche qu'on ne le déſabuſe, parce que ce ſeroit le comble de la démence d'ébruiter ſoi-même par vaine gloire la partie foible de l'État: les ennemis, charmés d'une pareille découverte, ne manqueroient pas d'en profiter. La ſageſſe exige donc qu'on abandonne au public la liberté de ſes jugemens téméraires, & que ne pouvant ſe juſtifier pendant ſa vie, ſans compromettre l'intérêt

de l'État, l'on ſe contente de ſe légitimer aux yeux déſintéreſſés de la poſtérité.

Peut-être ne ſera-t-on pas ſâché que j'ajoute quelques réflexions générales à ce que je viens de dire, ſur les événemens qui ſont arrivés de mon temps. J'ai vu que les petits États peuvent ſe ſoutenir contre les plus grandes Monarchies, lorsque ces États ont de l'induſtrie, & beaucoup d'ordre dans leurs affaires. Je trouve que les grands Empires ne vont que par des abus, qu'ils ſont remplis de confuſion, & qu'ils ne ſe ſoutiennent que par leurs vaſtes reſſources & par la force intrinſèque de leur maſſe. Les intrigues qui ſe font dans ces Cours, perdroient des Princes moins puiſſans: elles nuiſent toujours; mais elles n'empêchent pas que de nombreuſes armées ne conſervent leur poids. J'obſerve que toutes les guerres portées loin des frontières de ceux qui les entreprennent,

nent, n'ont pas les mêmes ſuccès que celles qui ſe font à portée de la patrie. Ne ſeroit-ce pas par un ſentiment naturel dans l'homme, qui ſent qu'il eſt plus juſte de ſe défendre que de dépouiller ſon voiſin? Mais peut-être la raiſon phyſique l'emporte-t-elle ſur la morale, par la difficulté de pourvoir aux vivres dans un trop grand éloignement de la frontière, à fournir à temps les recrues, les remontes, les habillemens, les munitions de guerre &c. Ajoutons encore, que plus les troupes ſont aventurées dans des pays lointains, plus elles craignent qu'on ne leur coupe la retraite, ou qu'on ne la leur rende difficile. Je m'apperçois de la ſupériorité marquée de la flotte Angloiſe ſur celle des François & des Eſpagnols réunie, & je m'étonne comment la marine de Philippe II ayant eu autrefois cet aſcendant ſur celle des Anglois & des Hollandois, n'a pas conſervé d'auſſi grands avantages. Je remar-

que encore avec ſurpriſe que tous ces armemens de mer ſont plus pour l'oſtentation que pour l'effet, & qu'au lieu de protéger le commerce, ils ne l'empêchent pas de ſe détruire. D'un côté ſe préſente le Roi d'Eſpagne, Souverain du Potoſe, obéré en Europe, créancier à Madrid de ſes Officiers & de ſes domeſtiques; de l'autre le Roi d'Angleterre, qui répand à pleine main ſes guinées, que trente ans d'induſtrie avoient accumulées dans la Grande Bretagne, pour ſoutenir la Reine de Hongrie & la Pragmatique Sanction, indépendamment de quoi cette Reine de Hongrie eſt obligée de ſacrifier quelques provinces pour ſauver le reſte. La capitale du monde chrétien s'ouvre au premier venu, & le Pape n'oſant pas accabler d'anathèmes ceux qui le font contribuer, eſt obligé de les bénir. L'Italie eſt inondée d'étrangers, qui ſe battent pour la ſubjuguer. L'exemple des Anglois entraîne comme un

torrent les Hollandois dans cette guerre qui leur eſt étrangère, & ces républicains qui du temps que des Héros, les Eugène, les Malborough commandoient leurs armées, y envoyoient des députés pour régler les opérations militaires, n'en envoient point lorsqu'un Duc de Cumberland ſe trouve à la tête de leurs troupes. Le Nord s'embraſe & produit une guerre funeſte à la Suède. Le Danemarck s'anime, s'agite & ſe calme. La Saxe change deux fois de parti; elle ne gagne rien ni avec les uns ni avec les autres, ſinon qu'elle attire les Pruſſiens dans ſes États & qu'elle ſe ruine. Un conflit d'événemens change les cauſes de la guerre; cependant les effets continuent, quoique le motif ait ceſſé. La fortune paſſe rapidement d'un parti dans l'autre; mais l'ambition & le déſir de la vengeance nourriſſent & entretiennent le feu de la guerre. Il ſemble voir une partie de joueurs qui veulent avoir

leur revanche & ne quittent le jeu qu'après s'être entièrement ruinés. Si l'on demandoit à un Miniſtre Anglois, quelle rage vous oblige à prolonger la guerre? C'eſt que la France ne pourra plus fournir aux frais de la campagne prochaine, répondroit-il. Si l'on faiſoit la même queſtion à un Miniſtre François, la réponſe ſeroit à peu près ſemblable. Ce qu'il y a de déplorable dans cette politique, c'eſt qu'elle ſe joue de la vie des hommes & que le ſang humain, répandu avec profuſion, l'eſt inutilement. Encore ſi par la guerre on pouvoit parvenir à fixer ſolidement les frontières & à maintenir cette balance des pouvoirs ſi néceſſaire entre les Souverains de l'Europe, on pourroit regarder ceux qui ont péri comme des victimes ſacrifiées à la tranquillité & à la ſureté publique. Mais qu'on s'envie des provinces en Amérique, ne voilà-t-il pas toute l'Europe entraînée dans des partis diffé-

rens pour ſe battre ſur mer & ſur terre. Les ambitieux devroient conſidérer ſurtout que les armes & la diſcipline militaire étant à peu-près les mêmes en Europe, & les alliances mettant pour l'ordinaire l'égalité des forces entre les parties belligérantes, tout ce que les Princes peuvent attendre de leurs plus grands avantages dans les temps où nous vivons, c'eſt d'acquérir par des ſuccès accumulés, ou quelque petite ville ſur les frontières, ou une banlieue qui ne rapporte pas les intérêts des dépenſes de la guerre, & dont la population n'approche pas du nombre des citoyens péris dans les campagnes.

Quiconque a des entrailles, & enviſage ces objets de ſang froid, doit être ému des maux que les hommes d'État cauſent aux peuples, faute d'y réfléchir, ou bien entraînés par leurs paſſions. La raiſon nous preſcrit une règle ſur ce ſujet, dont, ce me ſemble, aucun homme d'État ne doit

s'écarter: c'eſt de ſaiſir l'occaſion, & d'entreprendre lorsqu'elle eſt favorable; mais de ne point la forcer en abandonnant tout au hazard. Il y a des momens qui demandent qu'on mette toute ſon activité en jeu pour en profiter; mais il y en a d'autres où la prudence veut qu'on reſte dans l'inaction. Cette matière exige la plus profonde réflexion, parce que non ſeulement il faut bien examiner l'état des choſes, mais qu'il faut encore prévoir toutes les ſuites d'une entrepriſe, & peſer les moyens que l'on a avec ceux de ſes ennemis, pour juger lesquels l'emportent dans la balance. Si la raiſon n'y décide pas ſeule, & que la paſſion s'en mêle, il eſt impoſſible que d'heureux ſuccès ſuivent une pareille entrepriſe. La Politique demande de la patience, & le chef-d'œuvre d'un homme habile eſt de faire chaque choſe en ſon temps & à propos. L'Hiſtoire ne nous fournit que trop d'exemples

de guerres légèrement entrepriſes; il n'y a qu'à ſe rappeler la vie de François I & lire ce que Brantome dit être le ſujet de ſa malheureuſe expédition du Milanois, où ce Roi fut fait priſonnier à Pavie: il n'y a qu'à voir combien peu Charles Quint profita de l'occaſion qui ſe préſentoit à lui après la bataille de Muhlberg pour ſubjuguer l'Allemagne: il n'y a qu'à voir l'Hiſtoire de Fréderic V, Électeur Palatin, pour ſe convaincre de la précipitation avec laquelle il s'engagea dans une entrepriſe bien au deſſus de ſes forces. Et dans nos derniers temps qu'on ſe rappelle la conduite de Maximilien de Bavière, qui dans la guerre de Succeſſion, lorsque ſon pays étoit, pour ainſi dire, bloqué par les alliés, ſe rangea du parti des François, pour ſe voir dépouiller de ſes États. Et plus récemment Charles XII, Roi de Suède, nous fournit un exemple plus frappant encore des ſuites funeſtes que l'entêtement & la

fauſſe conduite des Souverains attire ſur les ſujets. L'Hiſtoire eſt l'école des Princes; c'eſt à eux de s'inſtruire des fautes des ſiècles paſſés, pour les éviter, & pour apprendre qu'il faut ſe former un ſyſtème & le ſuivre pied à pied, & que celui qui a le mieux calculé ſa conduite, eſt le ſeul qui puiſſe l'emporter ſur ceux qui agiſſent moins conſéquemment que lui.

# *INTRODUCTION.*

## CHAPITRE I.

*État de la Pruſſe à la mort de Fréderic Guillaume. Caractères des Princes de l'Europe, de leurs Miniſtres, de leurs Généraux. Idée de leurs forces, de leurs reſſources & de leur influence dans les affaires de l'Europe. État des ſciences & des beaux arts. Ce qui donna lieu à la guerre contre la maiſon d'Autriche.*

A la mort de Fréderic Guillaume, Roi de Pruſſe, les revenus de l'État ne montoient qu'à ſept millions quatre cent mille écus. La population dans toutes les provinces pouvoit aller 1740.

à trois millions d'ames*). Le feu Roi avoit laiſſé dans ſes épargnes huit millions ſept cent mille écus, point de dettes, les finances bien adminiſtrées, mais peu de reſſources; la balance du commerce perdoit annuellement un million deux cent mille écus, qui paſſoient dans l'étranger. L'armée étoit forte de ſoixante & ſeize mille hommes, dont à peu près vingt ſix mille étrangers; ce qui prouve que c'étoit un effort & que trois millions d'habitans ne pouvoient pas fournir à recruter même cinquante mille hommes, ſurtout en temps de guerre. Le feu Roi n'étoit entré en aucune alliance, pour laiſſer à ſon ſucceſſeur les mains libres ſur le choix de celles qu'il voudroit former & qui aprés ſa mort ſeroient les plus avantageuſes à l'État.

L'Europe étoit en paix, à l'exception de l'Angleterre & de l'Eſpagne, qui ſe faiſoient la guerre dans le nouveau monde pour deux oreilles Angloiſes que les Eſpagnols avoient coupées, & qui dépenſoient des ſommes immenſes pour des objets de contrebande bien indignes des grands efforts que faiſoient ces

*) C'eſt un nombre rond que le Roi met ici; la véritable population n'alla en 1740 qu'à 2,240,000 perſonnes.

deux nations. L'Empereur Charles VI venoit de faire la paix avec les Turcs à Belgrad par la médiation de Mr. de Villeneuve, Miniſtre de France à Conſtantinople. Par cette paix l'Empereur cédoit à l'Empire Ottoman le royaume de Servie, une partie de la Moldavie & l'importante ville de Belgrad. Les dernières années du règne de Charles VI avoient été ſi malheureuſes, qu'il s'étoit vu dépouiller du royaume de Naples, de la Sicile & d'une partie du Milanois, par les François, les Eſpagnols & les Sardes. Il avoit de plus cédé à la France par la paix de 1737 le duché de Lorraine, que la maiſon du Duc ſon gendre avoit poſſédée de temps immémorial. Par ce traité l'Empereur donnoit des provinces, & la France de vaines garanties, à l'exception de la Toſcane, qui doit être enviſagée comme une poſſeſſion précaire La France garantiſſoit à l'Empereur une loi domeſtique qu'il avoit publiée pour ſa ſucceſſion, ſi connue en Europe ſous le nom de la *pragmatique Sanction.* Cette loi devoit aſſurer à ſa fille l'indiviſibilité de ſa ſucceſſion. On a ſans doute lieu d'être ſurpris en trouvant la fin du règne de Charles VI ſi inférieure à l'éclat

qu'il jeta à ſon commencement. La cauſe des infortunes de ce Prince ne doit s'attribuer qu'à la perte du Prince Eugène : après la mort de ce grand homme il n'y eut perſonne pour le remplacer. L'État manqua de nerf & tomba dans la langueur & dans le dépériſſement. Charles VI avoit reçu de la nature les qualités qui font le bon citoyen, mais il n'en avoit aucune de celles qui font le grand homme : il étoit généreux, mais ſans diſcernement ; d'un eſprit borné & ſans pénétration ; il avoit de l'application, mais ſans génie, de ſorte qu'en travaillant beaucoup, il faiſoit peu ; il poſſédoit bien le Droit germanique ; parlant pluſieurs langues & ſurtout le latin dans lequel il excelloit ; bon père, bon mari, mais bigot & ſuperſtitieux comme tous les Princes de la maiſon d'Autriche. On l'avoit élevé pour obéir & non pour commander. Ses Miniſtres l'amuſoient à juger les procès du Conſeil aulique, à s'attacher ponctuellement aux minuties du cérémonial & de l'étiquette de la maiſon de Bourgogne : & tandis qu'il s'occupoit de ces bagatelles, ou que ce Prince perdoit ſon temps à la chaſſe, ſes Miniſtres, véritablement maîtres de l'État, diſpoſoient de tout deſpotiquement.

La fortune de la maiſon d'Autriche avoit fait paſſer à ſon ſervice le Prince Eugène de Savoie dont nous venons de parler. Ce Prince avoit porté le petit collet en France. Louis XIV lui refuſa un bénéfice: Eugène demanda une compagnie de Dragons; il ne l'obtint pas non plus, parce qu'on méconnoiſſoit ſon génie & que les jeunes Seigneurs de la Cour lui avoient donné le ſobriquet de Dame Claude. Eugène voyant que toutes les portes de la fortune lui étoient interdites, quitta ſa mère, Madame de Soiſſons, & la France, pour offrir ſes ſervices à l'Empereur Léopold: il devint Colonel & reçut un régiment; ſon mérite perça rapidement. Les ſervices ſignalés qu'il rendit, & la ſupériorité de ſes talens l'élevèrent dans peu aux premiers grades militaires. Il devint Généraliſſime, Préſident du Conſeil de guerre, & enfin premier Miniſtre de l'Empereur Charles VI. Ce Prince ſe trouva donc chef de l'armée impériale; il gouverna non ſeulement les provinces Autrichiennes, mais l'Empire même, & proprement il étoit Empereur. Tant que le Prince Eugène conſerva la vigueur de ſon eſprit, les armes & les négociations des

Autrichiens proſpérèrent; mais lorsque l'âge & les infirmités l'eurent affoibli, cette tête qui avoit ſi longtemps travaillé pour le bien de la maiſon Impériale, fut hors d'état de continuer ce même travail, & de lui rendre les mêmes ſervices. Quelles réflexions humiliantes pour notre vanité! Un Condé, un Eugène, un Malborough voient l'extinction de leur eſprit précéder celle de leur corps, & les plus vaſtes génies finiſſent par l'imbécillité! pauvres humains, enſuite glorifiez-vous ſi vous l'oſez! La décadence des forces du Prince Eugène fut l'époque des intrigues de tous les Miniſtres Autrichiens. Le Comte de Zintzendorff acquit le plus de crédit ſur l'eſprit de ſon maître; il travailloit peu, il aimoit la bonne chère. C'étoit l'Apicius de la Cour impériale, & l'Empereur diſoit que les bons ragoûts de ſon Miniſtre lui faiſoient de mauvaiſes affaires. Ce Miniſtre étoit haut & fier; il ſe croyoit un Agrippa, un Mécène. Les Princes de l'Empire étoient indignés de la dureté de ſon gouvernement; en cela bien différent du Prince Eugène, qui n'employant que la douceur, avoit ſu mener plus ſurement le Corps germanique à ſes fins.

Lorsque le Comte de Zintzendorff fut employé au congrès de Cambrai, il crut avoir pénétré le caractère du Cardinal de Fleuri. Le François, plus habile que l'Allemand, le joua sous la jambe, & Zintzendorff retourna à Vienne, persuadé qu'il gouverneroit la Cour de Versailles comme celle de l'Empereur. Peu de temps après le Prince Eugène, qui voyoit l'Empereur toujours occupé des moyens de soutenir sa pragmatique Sanction, lui dit que la seule façon de l'assurer, étoit d'entretenir cent quatre vingt mille hommes, & qu'il indiqueroit les fonds pour le payement de cette augmentation, si l'Empereur y vouloit consentir. Le génie de l'Empereur, subjugué par celui d'Eugène, n'osoit rien lui refuser. L'augmentation de quarante mille hommes fut résolue, & bientôt l'armée se trouva complète. Les Comtes de Zintzendorff & de Staremberg, ennemis du Prince Eugène, représentèrent à l'Empereur que ses pays foulés par des contributions énormes ne pouvoient suffire à l'entretien d'une si grosse armée, & qu'à moins de vouloir ruiner de fond en comble l'Autriche, la Bohème & les autres provinces, il falloit réformer l'augmen-

tation. Charles VI, qui ne connoiſſoit rien aux finances non plus qu'au pays qu'il gouvernoit, ſe laiſſa entraîner par ſes Miniſtres & licentia ces quarante mille hommes nouvellement levés, à la veille du décès d'Auguſte I, Roi de Pologne.

Deux candidats ſe préſentèrent pour occuper ce trône vacant. L'un c'étoit Auguſte, Électeur de Saxe, fils du dernier Roi de Pologne, ſoutenu par l'Empereur des Romains, l'Impératrice de Ruſſie, l'argent & les troupes Saxonnes. L'autre étoit Stanislas Lezinsky, appelé par les vœux des Polonois & protégé par Louis XV, ſon gendre; mais le ſecours qu'il tira de la France ſe réduiſit à quatre bataillons. Il vit la Pologne; il fut aſſiégé à Danzic; il ne put s'y maintenir, & renonça pour la ſeconde fois au triſte honneur de porter le nom de Roi dans une république où régnoit l'anarchie.

Le Comte de Zintzendorff comptoit ſi fort ſur l'eſprit pacifique du Cardinal de Fleuri, qu'il engagea légèrement ſa Cour dans les troubles de la Pologne. Le plaiſir de donner la couronne de Pologne coûta à l'Empereur trois

royau-

royaumes & quelques belles provinces. Déjà les François avoient paſſé le Rhin, déjà ils aſſiégeoient Kehl, qu'à Vienne on faiſoit des paris ſur leur inaction. Cette guerre qu'on entreprit, fut l'ouvrage de la vanité, & la paix qui s'enſuivit, celui de la foibleſſe. Le nom du Prince Eugène qui en impoſoit encore, ſoutint les armes des Autrichiens ſur le Rhin, les campagnes de 1734 & de 1735, & bientôt après il finit de vivre, mais trop tard pour ſa gloire. Deux emplois qui avoient été réunis par le Prince Eugène, le commandement de l'armée & la préſidence du conſeil de guerre, furent ſéparés. Le Comte de Harrach eut la charge de Préſident, & Kœnigseck, Wallis, Seckendorff, Neuperg, Schmettau, Khevenhuller & le Prince de Hildbourghauſen briguérent l'honneur dangereux de commander les armées impériales. Quelle tâche de lutter contre la réputation du Prince Eugène & de remplir une place qu'il avoit ſi bien occupée! D'ailleurs ces Généraux étoient auſſi diviſés entr'eux que les ſucceſſeurs d'Alexandre. Pour ſuppléer au mérite qui leur manquoit, ils avoient recours à l'intrigue: Seckendorff & le Prince de Hild-

bourghauſen s'appuyoient du crédit de l'Impératrice & d'un Miniſtre nommé Bartenſtein, natif d'Alſace, de petite extraction, mais laborieux, & qui avec deux aſſociés, Knorr & Weber, formoient un triumvirat qui gouvernoit alors les affaires de l'Empereur. Khevenhuller avoit un parti dans le conſeil de guerre, & Wallis, qui ſe faiſoit gloire de haïr & d'être haï de tout le monde, n'en avoit aucun. Les Ruſſes étoient alors en guerre avec les Turcs; les ſuccès des premiers enflammoient le courage des Autrichiens. Bartenſtein crut qu'on pourroit chaſſer les Turcs de l'Europe; Seckendorff viſoit au commandement de l'armée. Ces deux perſonnes, ſous prétexte que l'Empereur devoit aſſiſter les Ruſſes, ſes alliés, contre l'ennemi du nom chrétien, plongèrent la maiſon d'Autriche dans un abyme de malheurs. Tout le monde vouloit conſeiller l'Empereur; ſes Miniſtres, l'Impératrice, le Duc de Lorraine, chacun tracaſſoit de ſon côté. Il émanoit du conſeil impérial chaque jour de nouveaux projets d'opérations: les cabales des grands qui ſe contrecarroient & la jalouſie des Généraux firent manquer toutes les entrepriſes. Les or-

dres que les Généraux recevoient de la cour ſe contrediſoient les uns les autres, ou bien obligeoient ces Généraux à des opérations impraticables. Ce déſordre domeſtique devint plus funeſte aux armes autrichiennes que la puiſſance des Infidelles. A Vienne on expoſoit le Vénérable, tandis qu'on perdoit les batailles en Hongrie, & l'on avoit recours aux preſtiges de la ſuperſtition, pour réparer les fautes de la malhabileté. Seckendorff fut empriſonné à la fin de ſa première campagne, à cauſe, diſoit-on, que ſon héréſie attiroit le courroux céleſte. Kœnigseck, après avoir commandé la ſeconde année, fut fait Grand Maître de l'Impératrice, ce qui fit dire à Wallis qui eut le commandement la troiſième année, que ſon premier prédéceſſeur avoit été encoffré, que le ſecond étoit devenu eunuque du Sérail, & qu'il lui reſtoit d'avoir la tête tranchée. Il ne ſe trompa guère; car après avoir perdu la bataille de Crutzka, il fut enfermé au château de Brunn. Neuperg, que l'Empereur & le Duc de Lorraine avoient inſtamment conjuré d'accélérer la paix, la conclud avec les Turcs à Belgrad, & pour récompenſe fut à ſon retour

confiné au château de Glatz. Ainſi la cour de Vienne n'oſant pas remonter à la cauſe de ſes malheurs, auxquels tout ce que la cour avoit de plus auguſte avoit contribué, pour ſe conſoler elle puniſſoit les inſtrumens ſubalternes de ſes infortunes.

1739. Après la concluſion de cette paix, l'armée Autrichienne ſe trouva dans un état de délabrement affreux: elle avoit fait des pertes conſidérables à Widdin, à Meudia, à Panchova, au Timoc, à Crutzka: l'air mal-ſain, les eaux bourbeuſes avoient occaſionné des maladies contagieuſes, & la proximité des Turcs lui avoit communiqué la peſte; elle étoit en même temps ruinée & découragée. Après la paix la plus grande partie des troupes demeura en Hongrie; mais leur nombre ne paſſoit pas quarante trois mille combattans: perſonne ne penſa à recompléter l'armée. L'Empereur n'avoit d'ailleurs que ſeize mille hommes en Italie, douze mille au plus en Flandres & cinq ou ſix régimens répandus dans les pays héréditaires. Au lieu donc que cette armée devoit faire le nombre de cent ſoixante & quinze mille hommes, l'effectif ne montoit pas à qua-

tre vingt deux mille. On avoit ſupputé, l'année 1733, que l'Empereur pouvoit avoir vingt huit millions de revenus; il en avoit bien perdu depuis, & les dépenſes de deux guerres conſécutives l'avoient abymé de dettes, qu'il avoit peiné d'acquitter avec vingt millions de revenus qui lui reſtoient. Outre cela ſes finances étoient dans la plus grande confuſion. Une méſintelligence ouverte régnoit entre ſes Miniſtres; la jalouſie diviſoit les Généraux, & l'Empereur lui-même découragé par tant de mauvais ſuccès, étoit dégoûté de la vanité des grandeurs. Cependant l'empire autrichien, malgré ſes vices & ſes foibles cachés, figuroit encore l'année 1740 en Europe au nombre des puiſſances les plus formidables: l'on conſidéroit ſes reſſources, & qu'une bonne tête y pouvoit tout changer; en attendant ſa fierté ſuppléoit à ſa force, & ſa gloire paſſée à ſon humiliation préſente.

Il n'en étoit pas de même de la France. Depuis l'année 1672 ce royaume ne s'étoit pas trouvé dans une ſituation plus brillante; il devoit une partie de ſes avantages à la ſage adminiſtration du Cardinal de Fleuri. Louis

XIV avoit placé ce Cardinal, alors ancien Évêque de Fréjus, en qualité de précepteur auprès de ſon petit-fils. Les prêtres ſont auſſi ambitieux que les autres hommes, & ſouvent plus raffinés. Après la mort du Duc d'Orléans, Régent du royaume, Fleuri fit exiler le Duc de Bourbon qui occupoit cette place, pour la remplir lui-même. Il mettoit plus de prudence que d'activité dans ſa manière de gouverner: du lit de ſes maîtreſſes il perſécutoit les Janſéniſtes; il ne vouloit que des évêques orthodoxes, & cependant dans une grande maladie qu'il fit, il refuſa les ſacremens de l'Égliſe. Richelieu & Mazarin avoient épuiſé ce que la pompe & le faſte peuvent donner de conſidération. Fleuri fit par contraſte conſiſter ſa grandeur dans la ſimplicité. Ce Cardinal ne laiſſa qu'une aſſez mince ſucceſſion à ſes neveux; mais il les enrichit par d'immenſes bienfaits que le Roi répandit ſur eux. Ce Premier-Miniſtre préféroit les négociations à la guerre, parce qu'il étoit fort dans les intrigues & qu'il ne ſavoit pas commander les armées: il affectoit d'être pacifique, pour devenir l'arbitre plutôt que le vainqueur des Rois; hardi dans

ſes projets, timide dans leur exécution; économe des revenus de l'État & doué d'un eſprit d'ordre: qualités qui le rendirent utile à la France, dont les finances étoient épuiſées par la guerre de Succeſſion & par une adminiſtration vicieuſe. Il négligea trop le militaire, & fit trop de cas des gens de finance; de ſon temps la marine étoit presque anéantie, & les troupes de terre ſi fort négligées, qu'elles ne purent pas tendre leurs tentes la première campagne de l'année 1733. Avec quelques bonnes parties pour l'adminiſtration intérieure, ce Miniſtre paſſoit en Europe pour foible & fourbe, vices qu'il tenoit de l'Égliſe où il avoit été élevé. Cependant la bonne économie de ce Cardinal avoit procuré au royaume les moyens de ſe libérer d'une partie des dettes immenſes contractées ſous le règne de Louis XIV. Il répara les désordres de la régence; & à force de temporiſer la France ſe releva du bouleverſement qu'avoit cauſé le ſyſtème de Law.

Il falloit vingt années de paix à cette monarchie pour reſpirer après tant de calamités. Chauvelin, Sous-Miniſtre, qui travailloit ſous le Cardinal, tira le royaume de ſon inaction:

il fit réſoudre la guerre que la France entreprit l'année 1733, dont le Roi Stanislas étoit le prétexte, mais par laquelle la France gagna la Lorraine. Les courtiſans de Verſailles diſoient que Chauvelin avoit eſcamoté la guerre au Cardinal, mais que le Cardinal lui avoit eſcamoté la paix. Chauvelin, encouragé & triomphant de ce que ſon coup d'eſſai avoit ſi bien réuſſi, ſe flatta de pouvoir devenir le premier dans l'État. Il falloit accabler celui qui l'étoit: il n'épargna point les calomnies pour noircir ce Prélat dans l'eſprit de Louis XV; mais ce Prince, ſubordonné au Cardinal qu'il croyoit encore ſon précepteur, lui rendit compte de tout. Chauvelin fut la victime de ſon ambition. Sa place fut donnée par le Cardinal à Mr Amelot, homme ſans génie, auquel le Premier-Miniſtre ſe confioit hardiment, parce qu'il n'avoit pas les talens d'un homme dangereux. La longue paix dont la France avoit joui, avoit interrompu dans ſon militaire la ſucceſſion des grands Généraux. Mr de Villars, qui avoit commandé la première campagne en Italie, étoit mort. Mrs de Broglio, de Noailles, de Coigny étoient des hommes médiocres; Maille-

bois ne les ſurpaſſoit pas. Mr de Noailles étoit accuſé de manquer de cet inſtinct belliqueux qui ſe confie en ſes propres forces: il trouva un jour une épée pendue à ſa porte, avec cette inſcription: *Point homicide ne ſeras.* Les talens du Maréchal de Saxe n'étoient pas encore développés. Le Maréchal de Belle-Isle étoit de tous les militaires celui qui avoit le plus ſéduit le public; on le regardoit comme le ſoutien de la diſcipline militaire. Son génie étoit vaſte, ſon eſprit brillant, ſon courage audacieux; ſon métier étoit ſa paſſion, mais il ſe livroit ſans réſerve à ſon imagination: il faiſoit les projets, ſon frère les rédigeoit; on appeloit le Maréchal l'imagination, & ſon frère le bon-ſens.

Depuis la paix de Vienne la France étoit l'arbitre de l'Europe. Ses armées avoient triomphé en Italie comme en Allemagne. Son Miniſtre Ville-Neuve avoit conclu la paix de Belgrad: elle tenoit la cour de Vienne, celle de Madrid & celle de Stockholm dans une eſpèce de dépendance. Ses forces militaires conſiſtoient en 180 bataillons, chacun de 600 hommes; 224 eſcadrons, à 100 têtes; ce qui fait le nombre de 130,400 combattans, outre

36,000 hommes de milice. Sa marine étoit conſidérable; elle pouvoit mettre 80 vaiſſeaux de différent rang en mer, y compris les frégates; & pour le ſervice de cette flotte on comptoit jusqu'à 60,000 matelots enclaſſés. Les revenus du royaume montoient l'année 1740 à 60,000,000 d'écus, dont on décomptoit 10,000,000 affectés au payement des intérêts des dettes de la couronne qui venoient encore de la guerre de Succeſſion. Le Cardinal de Fleuri appeloit les Fermiers-généraux qui étoient à la tête de cette recette, les quarante colonnes de l'État, parce qu'il enviſageoit la richeſſe de ces traitans comme la reſſource la plus ſûre du royaume. L'eſpèce d'hommes la plus utile à la ſociété, qu'on appelle le peuple, & qui cultive les terres, étoit pauvre & obérée, ſurtout dans les provinces qu'on appelle de conquête. En revanche le luxe & l'opulence de Paris égaloit peut-être la ſomptuoſité de l'ancienne Rome du temps de Lucullus. On comptoit pour plus de 10,000,000 d'argent orfévré, dans les maiſons des particuliers de cette capitale immenſe. Mais les mœurs étoient dégénérées: les François ſurtout habitans de Paris étoient devenus

des Sibarites énervés par la volupté & la molleſſe. Les épargnes que le Cardinal avoit faites pendant ſon adminiſtration, furent abſorbées en partie par la guerre de 1733, & en partie par la diſette affreuſe de l'année 1740, qui ruina les plus floriſſantes provinces du royaume. Des maux que Law avoit faits à la France il étoit réſulté une eſpèce de bien, conſiſtant dans la Compagnie du Sud, établie au port d'Orient; mais la ſupériorité des flottes Angloiſes ruinant à chaque guerre ce commerce, que la marine guerrière de la France ne pouvoit pas protéger ſuffiſamment, cette Compagnie ne put pas à la longue ſe ſoutenir. Telle étoit la ſituation de la France l'année 1740; reſpectée au dehors, pleine d'abus dans ſon intérieur, ſous le gouvernement d'un Prince foible, qui s'étoit abandonné lui & ſon royaume à la direction du Cardinal de Fleuri.

Philippe V, que Louis XIV avoit placé en ſe ruinant ſur le trône d'Eſpagne, y régnoit encore. Ce Prince avoit le malheur d'être ſujet à des attaques d'une mélancolie noire, qui approchoit aſſez de la démence: il avoit abdiqué l'année 1726 en faveur de ſon fils Louis,

& il reprit le gouvernement l'année 1727 après la mort de ce Prince. Cette abdication s'étoit faite contre la volonté de la Reine Élisabeth Farnèse, née Princesse de Parme: elle auroit voulu gouverner le monde entier; elle ne pouvoit vivre que sur le trône.

La Reine, pour empêcher le Roi de prendre désormais des dégoûts pour le trône, l'y retint en entreprenant continuellement de nouvelles guerres, soit avec les barbaresques, soit avec les Anglois, soit avec la maison d'Autriche. La fierté d'un Spartiate, l'opiniâtreté d'un Anglois, la finesse Italienne & la vivacité Françoise, formoient le caractère de cette femme singulière: elle marchoit audacieusement à l'accomplissement de ses desseins; rien ne la surprenoit, rien ne pouvoit l'arrêter.

Le Cardinal Alberoni, si célèbre dans son temps, avoit un génie ressemblant à celui de cette Princesse; il travailla long-temps sous elle. La conspiration du Prince Celamare perdit ce Ministre, & la Reine fut obligée de l'exiler, pour satisfaire à la vengeance du Duc d'Orléans, Régent de France. Un Hollandois de nation, nommé Ripperda, remplit cette place

importante: il avoit de l'eſprit; cependant ſes malverſations furent cauſe qu'il ne put ſe ſoutenir long-temps. Ces changemens de Miniſtres furent imperceptibles en Eſpagne, parce que ces Miniſtres n'étoient que les inſtrumens dont la Reine ſe ſervoit, & que c'étoit dans tous les temps ſa volonté qui régloit les affaires.

L'année 1740 l'Eſpagne ſortoit de la guerre d'Italie qu'elle avoit terminée glorieuſement. Don Carlos, que les Anglois avoient transporté en Toſcane pour ſuccéder à Coſme, dernier Duc de la maiſon de Médicis: ce Don Carlos, dis-je, étoit devenu Roi de Naples, & François de Lorraine avoit reçu cette Toſcane en dédommagement de la Lorraine, que la France avoit réunie à ſa monarchie. Ainſi ces mêmes Anglois qui avoient combattu avec tant d'acharnement contre Philippe V, furent les promoteurs de la puiſſance eſpagnole en Italie: tant la politique change & les idées des hommes ſont variables.

Les Eſpagnols ne ſont pas auſſi riches en Europe qu'ils pourroient l'être, parce qu'ils ne ſont pas laborieux. Les tréſors du nouveau monde ſont pour les nations étrangères qui

ſous des noms eſpagnols ſe ſont approprié ce commerce. Les François, les Hollandois & les Anglois jouiſſent proprement du Pérou & du Mexique. L'Eſpagne eſt devenue un entrepôt d'où les richeſſes s'écoulent, & les plus habiles les attirent en foule. Il n'y a pas aſſez d'habitans en Eſpagne pour cultiver les terres; la police a été négligée jusqu'ici, & la ſuperſtition range ce peuple ſpirituel au rang des nations les plus foibles.

Le Roi jouit de 24,000,000 d'écus de revenus; mais le Gouvernement eſt endetté. L'Eſpagne entretient 55 à 60,000 hommes de troupes réglées; ſa marine peut aller à 50 vaiſſeaux de ligne. Les liens du ſang qui joignent les deux maiſons de Bourbon, produiſent entr'elles une alliance étroite; cependant la Reine ſe trouvoit outragée de la paix de 1737, que le Cardinal de Fleuri avoit faite à ſon inſu: pour s'en venger elle cauſoit à la France tous les déſagrémens qui dépendoient d'elle.

Alors l'Eſpagne étoit en guerre avec l'Angleterre, qui protégeoit des contrebandiers: deux oreilles angloiſes coupées à un matelot de

cette nation allumèrent ce feu, & les armemens coûtèrent des ſommes immenſes aux deux nations: leur commerce en ſouffrit, & comme de coutume, les marchands & les particuliers expièrent les ſottiſes des grands. Le Cardinal de Fleuri n'étoit pas mécontent de cette guerre; il s'attendoit bien à jouer le rôle de médiateur ou d'arbitre, pour augmenter les avantages du commerce de la France.

Le Portugal ne figuroit point en Europe. Don Juan n'étoit connu que par ſa paſſion bizarre pour les cérémonies de l'Égliſe. Il avoit obtenu par un bref du Pape le droit d'avoir un patriarche, & par un autre bref, de dire la meſſe, à la conſécration près. Ses plaiſirs étoient des fonctions ſacerdotales, ſes bâtimens, des couvens; ſes armées, des moines, & ſes maîtreſſes, des religieuſes.

De toutes les nations de l'Europe l'angloiſe étoit la plus opulente; ſon commerce embraſſoit tout le monde; ſes richeſſes étoient exceſſives, ſes reſſources presque inépuiſables: & pourvue de tous ces avantages, elle ne tenoit pas entre les puiſſances le rang qui ſembloit lui convenir.

George II, Électeur de Hanovre, gouvernoit alors l'Angleterre. Il avoit des vertus, du génie, mais les paſſions vives à l'excès; ferme dans ſes réſolutions, plus avare qu'économe, capable de travail, incapable de patience, violent, brave, mais gouvernant l'Angleterre par les intérêts de l'électorat, & trop peu maître de lui-même pour diriger une nation qui fait ſon idole de ſa liberté.

Ce Prince avoit pour Miniſtre le Chevalier Robert Walpole. Il captivoit le Roi en lui faiſant des épargnes de la Liſte civile, dont George groſſiſſoit ſon tréſor de Hanovre; Walpole manioit l'eſprit de la nation par les charges & les penſions qu'il diſtribuoit à propos pour gagner la ſupériorité des membres du Parlement: ſon génie ne s'étendoit pas au-delà de l'Angleterre; il s'en remettoit pour les affaires générales de l'Europe à la ſagacité de ſon frère Horace. Un jour que des Dames le preſſoient de faire avec elles une partie de jeu, il leur répondit: j'abandonne le jeu & l'Europe à mon frère. Il n'entendoit rien à la politique; c'eſt ce qui donna lieu à ſes ennemis de le calomnier, en l'accuſant d'être ſuſceptible de corruption.

Malgré

Malgré toutes les connoiſſances que Walpole avoit de l'intérieur du royaume, il entreprit un projet *) important qui lui manqua: il voulut introduire l'acciſe en Angleterre. Si cette tentative lui avoit réuſſi, les ſommes que cet impôt devoit rapporter, auroient ſuffi pour rendre l'autorité du Roi déſpotique. La nation le ſentit; elle ſe cabra. Des membres du Parlement dirent à Walpole qu'il les payoit pour le courant des ſottiſes ordinaires, mais que celle-là étoit au-deſſus de toute corruption. Au ſortir du Parlement Walpole fut attaqué; on lui ſaiſit ſon manteau, qu'il lâcha à temps, & il ſe ſauva à l'aide d'un capitaine des gardes qui ſe trouva pour ſon bonheur dans ce tumulte. Le Roi apprit par cette expérience à reſpecter la liberté angloiſe: l'affaire des acciſes tomba, & ſa prudence raffermit ſon trône. Ces troubles inteſtins empêcherent l'Angleterre de prendre part à la guerre de 1733. Bientôt après s'alluma la guerre avec l'Eſpagne, malgré la cour. Des marchands de la cité produiſirent devant la Chambre baſſe des oreilles de contrebandiers anglois que les Eſpagnols

*) 1727.

avoient coupées. La robe enſanglantée de Céſar qu'Antoine étala devant le peuple Romain, ne fit pas une ſenſation plus vive à Rome, que ces oreilles n'en cauſèrent à Londres. Les eſprits étoient émus; ils réſolurent tumultuairement la guerre: le Miniſtre fut obligé d'y conſentir. La Cour ne tira d'autre parti de cette guerre que d'éloigner de Londres l'Amiral Hadock, dont l'éloquence l'emportoit dans la Chambre baſſe ſur les corruptions de Walpole; & le Miniſtre, qui diſoit qu'il connoiſſoit le prix de chaque Anglois, parce qu'il n'y en avoit point qu'il n'eût marchandé ou corrompu, vit que ſes guinées ne l'emportoient pas toujours ſur la force & l'évidence du raiſonnement.

L'Angleterre entretenoit alors 80 vaiſſeaux des quatre premiers rangs, & 50 vaiſſeaux d'un ordre inférieur: environ 30,000 hommes de troupes de terre. Ses revenus en temps de paix montoient à 24,000,000 d'écus; elle avoit au-delà une reſſource immenſe dans la bourſe des particuliers & dans la facilité de lever des impôts ſur des ſujets opulens. Elle donnoit alors des ſubſides au Danemarck pour l'entretien

de 6000 hommes; à la Heſſe pour un nombre pareil; ce qui joint à 22,000 Hanovriens lui fourniſſoit en Allemagne un Corps de 34,000 hommes à ſa diſpoſition. Les Amiraux Wager & Ogle avoient la réputation d'être leurs meilleurs marins: pour les troupes de terre, le Duc d'Argile & Milord Stairs étoient les ſeuls qui euſſent des prétentions fondées à briguer les premiers emplois, quoique ni l'un ni l'autre n'euſſent jamais commandé des armées.

Le Sieur Littleton paſſoit pour l'orateur le plus véhément; le Lord Hardwey pour l'homme le plus inſtruit; Milord Cheſterfield pour le plus ſpirituel; le Lord Carteret pour le politique le plus violent.

Quoique les ſciences & les arts ſe fuſſent enracinés dans ce royaume, la douceur de leur commerce n'avoit pas fléchi la férocité des mœurs nationales. Le caractère dur des Anglois vouloit des tragédies ſanglantes; ils avoient perpétué ces combats de gladiateurs qui font l'opprobre de l'humanité; ils avoient produit le grand Newton, mais aucun peintre, aucun ſculpteur, ni aucun bon muſicien. Pope floriſſoit encore & embelliſſoit la poëſie des idées

mâles que lui fourniſſoient les Shaftesbury & les Bolinbroke. Le Docteur Swift, qu'on ne peut comparer à perſonne, étoit ſupérieur à ſes compatriotes pour le goût, & ſe ſignaloit par des critiques fines des mœurs & des uſages. La ville de Londres l'emportoit ſur celle de Paris en fait de population de 200,000 ames. Les habitans des trois royaumes montoient à près de 8,000,000. L'Ecoſſe, encore pleine de Jacobites, gémiſſoit ſous le joug de l'Angleterre, & les catholiques d'Irlande ſe plaignoient de l'oppreſſion ſous laquelle la haute Égliſe les tenoit aſſervis.

A la ſuite de cette puiſſance ſe range la Hollande, comme une chaloupe qui ſuit l'impreſſion d'un vaiſſeau de guerre auquel elle eſt attachée. Depuis l'abolition du Stadhouderat, cette république avoit pris une forme ariſtocratique. Le grand penſionnaire, aſſiſté du greffier, propoſe les affaires à l'aſſemblée des États Généraux, donne des audiences aux Miniſtres étrangers & en fait le rapport au conſeil. Les délibérations de ces aſſemblées ſont lentes; le ſecret eſt mal gardé, parce qu'il faut communiquer les affaires à un trop grand nombre de

députés. Les Hollandois, comme citoyens abhorrent le Stadhouderat, qu'ils enviſagent comme un acheminement à la tyrannie; & comme marchands ils n'ont de politique que leur intérêt. Leur gouvernement par ſes principes les rend plus propres à ſe défendre qu'à attaquer leurs voiſins.

C'eſt avec une ſurpriſe mêlée d'admiration que l'on conſidère cette république, établie ſur un terrain marécageux & ſtérile, à moitié entourée de l'océan, qui menace d'emporter ſes digues & de l'inonder. Une population de 2,000,000 y jouit des richeſſes & de l'opulence qu'elle doit à ſon commerce & aux prodiges que ſon induſtrie a opérés. La ville d'Amſterdam ſe plaignoit à la vérité que la Compagnie des Indes orientales des Danois & celle des François établie au port d'Orient portoient quelque préjudice à ſon commerce. Ces plaintes étoient celles d'envieux. Une calamité plus réelle affligeoit alors la république. Une eſpèce de vers qui ſe trouve dans les ports de l'Aſie, s'étoit introduite dans leurs vaiſſeaux & puis dans le faſcinage qui ſoutient les digues, & rongéa les uns & les autres: ce qui met-

toit la Hollande dans la crainte de voir écrouler ſes boulevards à la première tempête. Le Conſeil aſſemblé ne trouva d'autre remède à cette calamité que d'ordonner des jours de jeûne par tout le pays. Quelque plaiſant dit, que le jour de jeûne auroit dû être indiqué pour les vers. Cela n'empêchoit pas que l'État ne fût très-riche: il avoit des dettes qui datoient encore de la guerre de Succeſſion, & qui au lieu d'affoiblir le crédit de la nation, l'augmentoient plutôt. Le Penſionnaire Van der Heim, qui gouvernoit la Hollande, paſſoit pour un homme ordinaire: phlegmatique, circonſpect, même timide, mais attaché à l'Angleterre par coutume, par religion & par la crainte que lui inſpiroit la France.

La république pouvoit avoir 12,000,000 d'écus de revenus, ſans compter les reſſources de ſon crédit; elle pouvoit mettre en mer 40 vaiſſeaux de guerre; elle entretenoit 30,000 hommes de troupes réglées, qui ſervoient principalement à la garde de ſes barrières, comme cela avoit été déterminé par la paix d'Utrecht; mais ſon militaire n'étoit plus comme autrefois l'école des héros. Depuis la bataille de Mal-

plaquet, où les Hollandois perdirent la fleur de leurs troupes & la pépinière de leurs Officiers, & depuis l'abolition du Stadhouderat, leurs troupes s'avilirent manque de diſcipline & de conſidération; elles n'avoient plus de Généraux capables du commandement. Une paix de vingt huit années avoit emporté les vieux Officiers, & l'on avoit négligé d'en former de nouveaux. Le jeune Prince d'Orange, Guillaume de Naſſau, ſe flattoit qu'étant de la famille des Stadhouders, il pourroit parvenir au même emploi. Cependant il n'avoit qu'un petit parti dans la province de Gueldre & les républicains zélés lui étoient tous oppoſés: ſon eſprit cauſtique & ſatirique lui avoit fait des ennemis, & l'occaſion lui avoit manqué de pouvoir développer ſes talens. Dans cette ſituation la république de Hollande étoit ménagée par ſes voiſins, peu conſidérée pour ſon influence dans les affaires générales; elle étoit pacifique par principe & guerrière par accident.

Si nous portons de la Hollande nos regards vers le Nord, nous y trouvons le Danemarck & la Suède, royaumes à peu près égaux en

puiſſance, mais moins célèbres qu'ils ne l'avoient été autrefois.

Sous le règne de Fréderic IV le Danemarck avoit uſurpé le Schleswic ſur la maiſon de Holſtein, ſous le règne de Chriſtian VI. On vouloit conquérir le royaume des cieux. La Reine Magdelaine de Bareith ſe ſervoit de la bigoterie pour que ce frein ſacré empêchât ſon mari de lui faire des infidélités: & le Roi, devenu zélateur outré de Luther, avoit par ſon exemple entraîné toute ſa cour dans le fanatiſme. Un Prince dont l'imagination eſt frappée de la Jéruſalem céleſte, dédaigne les fanges de la terre; les ſoins des affaires ſont pris pour des momens perdus, les axiomes de la politique pour des cas de conſcience; les règles de l'évangile deviennent ſon code militaire, & les intrigues des prêtres influent dans les délibérations de l'État. Depuis le pieux Énée, depuis les croiſades de St Louis, nous ne voyons dans l'hiſtoire aucun exemple de héros dévots. Mahomet, loin d'être dévot, n'étoit qu'un fourbe qui ſe ſervoit de la religion pour établir ſon empire & ſa domination. Le Roi entretient 36,000 hommes de troupes réglées; il achète

les recrues en Allemagne & vend ces troupes à la puiſſance qui le paye le mieux: il peut raſſembler 30,000 miliciens, dont ceux de la Norvège paſſent pour les meilleurs. La marine danoiſe eſt compoſée de 27 vaiſſeaux de ligne & de 33 d'un ordre inférieur: cette marine eſt la partie de l'adminiſtration de ce pays la plus perfectionnée; tous les connoiſſeurs en font l'éloge. Les revenus du Danemarck ne paſſent pas 5,600,000 écus. Cette puiſſance étoit alors aux gages des Anglois qui lui payoient un ſubſide de 150,000 écus pour la ſolde de 6000 hommes. Le Prince de Culmbach-Bareuth commandoit les troupes de terre: ni lui ni les autres généraux au ſervice de cette puiſſance ne méritent d'article dans ces Mémoires. Mr Schulin, Miniſtre de ce Prince, doit être rangé dans la même catégorie. Il réſulte de ce que nous venons d'expoſer, que le Danemarck doit être compté au nombre des Puiſſances du ſecond ordre & comme un acceſſoire qui ſe rangeant d'un parti, peut ajouter un grain à la balance des pouvoirs.

Si de là vous paſſez en Suède, vous ne trouverez rien de commun entre ces deux

royaumes, ſi non l'avidité de tirer des ſubſides. Le gouvernement Suédois eſt un mélange de l'ariſtocratie, de la démocratie, & du gouvernement monarchique, entre lesquels les deux premiers genres prévalent. La Diète générale des États ſe raſſemble tous les trois ans. On élit un Maréchal, lequel a la plus grande influence dans les délibérations. Si les voix ſont partagées, le Roi, qui en a deux, décide de l'affaire: il choiſit de trois candidats qu'on lui propoſe, celui qu'il veut, pour remplir les places vacantes. La Diète élit un Comité ſecret, compoſé de cent membres tirés de la nobleſſe, du clergé, des bourgeois & des payſans; il examine la conduite que le Roi & le Sénat ont tenue dans l'intervalle des Diètes, & il donne au Sénat des inſtructions qui embraſſent les affaires intérieures comme les étrangères. La Reine Ulrique, ſœur de Charles XII, avoit remis les rênes du gouvernement entre les mains de ſon époux Fréderic de Heſſe. Ce nouveau Roi reſpecta ſcrupuleuſement les droits de la nation: il conſidéroit ſon poſte à peu près comme un vieux Lieutenant Colonel invalide regarde un petit gouvernement qui

lui procure une retraite honorable. Avant d'épouſer la Reine Ulrique, ce Prince perdit la bataille de Mont-Caſſel en Lombardie, pour donner à ſon père, qui ſe trouvoit dans ſon armée, le ſpectacle d'un combat. Le Comte Oxenſtiern avoit été Chancelier du royaume, il fut déplacé par le Comte de Gillenbourg. Ce Comte s'étoit attaché les Officiers; ce qui lui donnoit un parti conſidérable en Suède: il déſiroit la guerre, ſe flattant de relever ſa nation par quelque conquéte. La France déſiroit encore plus de ſe ſervir des Suédois, eſpérant d'abaiſſer par eux la fierté Ruſſienne, & de venger ainſi les affronts que ſon Ambaſſadeur Monti, fait priſonnier à Danzic, avoit eſſuyés à Pétersbourg: dans cette vue la France payoit à la Suède un ſubſide annuel de 300,000 écus, qui ne l'engageoit cependant à aucune hoſtilité.

La Suède n'étoit plus ce qu'elle avoit été autrefois. Les neuf dernières années du règne de Charles XII. avoient été ſignalées par des malheurs. Ce royaume avoit perdu la Livonie, un grand morceau de la Poméranie & les duchés de Brême & de Verden. Ce démembrement la privoit de revenus, de ſoldats & de

grains que précédemment elle retiroit de ces provinces: la Livonie étoit ſon magaſin d'abondance. Quoique la Suède ne contienne qu'environ 2,000,000 d'ames, ſon ſol ſtérile & quantité de montagnes arides dont elle eſt couverte, ne lui fourniſſoient pas même dequoi nourrir cette foible population; la ceſſion de la Livonie la réduiſit aux abois. Les Suédois révéroient cependant (quelque malheur qu'il leur fût arrivé) la mémoire de Charles XII, & par une ſuite aſſez ordinaire des contradictions de l'eſprit humain, ils l'outragèrent après ſa mort en puniſſant Gœrtz du dernier ſupplice; comme ſi le Miniſtre étoit coupable des fautes de ſon maître.

Les revenus de ce royaume montoient approchant à 4,000,000 d'écus; il n'entretenoit que 7000 hommes de troupes réglées, & 33,000 de milice étoient payés d'un fonds différent. On avoit donné du temps de Charles XI des terres à cultiver à ce nombre de payſans qui étoient en même temps militaires, obligés de s'aſſembler les dimanches pour faire l'exercice & s'inſtruire à combattre pour la défenſe du pays; mais lorsque la Suède faiſoit

agir ces troupes au-delà de ſes frontières, il falloit les ſolder du tréſor public. Ses ports contenoient 24 vaiſſeaux de ligne & 36 frégates. Une longue paix avoit rendu leurs ſoldats payſans; leurs meilleurs généraux étoient morts; les Buddenbrock & les Lœwenhaupt n'étoient pas comparables aux Reinſchild; mais un inſtinct belliqueux animoit encore cette nation, & il ne lui manquoit qu'un peu de diſcipline & de bons conducteurs. C'eſt le pays de Pharaſmane qui ne produit que du fer & des ſoldats. De toutes les nations de l'Europe, la ſuédoiſe eſt la plus pau[illegible]. L'or & l'argent (j'en excepte les ſubſides) y eſt auſſi peu connu qu'à Sparte: de grandes plaques de cuivre timbrées leur tiennent lieu de monnoie, & pour éviter l'incommodité du transport de ces maſſes lourdes, on y avoit ſubſtitué le papier. L'exportation de ce royaume ſe borne au cuivre, au fer & au bois; mais dans la balance du commerce la Suède perd annuellement 500,000 écus, à cauſe que ſes beſoins ſurpaſſent ſes exportations. Le climat rigoureux où elle eſt ſituée, lui interdit toute induſtrie; ſa laine groſſière ne produit que des

draps propres à vêtir le bas peuple. Les plus beaux édifices de Stockholm, & les meilleurs palais que les Seigneurs ayent dans leurs terres, datent de la guerre de trente ans. Ce royaume étoit effectivement gouverné par un triumvirat compoſé des Comtes Thuro Bjelke, Eckeblat & Roſen. La Suède conſervoit encore ſous la forme du gouvernement républicain la fierté de ſes temps monarchiques: un Suédois ſe croyoit ſupérieur au citoyen de toute autre nation. Le génie des Guſtave Adolphe & des Charles XII avoit laiſſé des impreſſions ſi profondes dans l'eſprit des peuples, que ni les viciſſitudes de la fortune, ni le temps n'avoient pu les effacer. La Suède éprouva le ſort de tout état monarchique, qui ſe change en républicain; elle s'affoiblit. L'amour de la gloire ſe changea en eſprit d'intrigue; le déſintéreſſement en avidité; le bien public fut ſacrifié au bien perſonnel; les corruptions allèrent au point, que tantôt le parti François, tantôt la faction Ruſſe l'emportoit dans les Diètes; mais perſonne n'y ſoutenoit le parti national. Avec ces défauts les Suédois avoient conſervé l'eſprit de conquête,

directement opposé à l'esprit républicain, qui doit être pacifique, s'il veut conserver la forme du gouvernement établi. Ce royaume, tel que nous venons de le représenter, ne pouvoit avoir qu'une foible influence dans les affaires générales de l'Europe; aussi avoit-il perdu beaucoup de sa considération.

La Suède a pour voisine une Puissance des plus redoutables. Depuis le Septentrion en prenant de la mer Glaciale jusqu'aux bords de la mer Noire, & de la Samogitie jusqu'aux frontières de la Chine s'étend le terrain immense qui forme l'Empire de Russie, ce qui produit 800 milles d'Allemagne en longueur sur 3 ou 400 en largeur. Cet État, jadis barbare, avoit été ignoré en Europe avant le Czar Jwan Basilide. Pierre I, pour policer cette nation, travailla sur elle comme l'eau forte sur le fer: il fut & le législateur & le fondateur de ce vaste Empire; il créa des hommes, des soldats & des Ministres; il fonda la ville de Pétersbourg; il établit une marine considérable & parvint à faire respecter sa nation & ses talens singuliers à l'Europe entière. Anne Iwanowna,*) nièce de Pierre I,

*) 1740.

gouvernoit alors ce vaſte empire: elle avoit ſuccédé à Pierre II, fils du premier Empereur. Le règne d'Anne fut marqué par une foule d'événemens mémorables, &, par quelques grands hommes dont elle eut l'habileté de ſe ſervir, ſes armes donnèrent un roi à la Pologne. Elle envoya au ſecours*) de l'Empereur Charles VI 10,000 Ruſſes au bord du Rhin, pays où cette nation avoit été peu connue. La guerre qu'elle fit aux Turcs, fut un cours de proſpérités & de triomphes; & lorſque l'Empereur Charles VI envoyoit ſolliciter la paix juſqu'au camp des Turcs, elle dictoit des lois à l'empire ottoman. Elle protégea les ſciences dans ſa réſidence; elle envoya même des ſavans à Kamtſchatka, pour trouver une route plus abrégée qui favoriſât le commerce des Moſcovites avec les Chinois. Cette Princeſſe avoit des qualités qui la rendoient digne du rang qu'elle occupoit; elle avoit de l'élévation dans l'âme, de la fermeté dans l'eſprit; libérale dans ſes récompenſes; ſévère dans ſes châtimens; bonne par tempérament; voluptueuſe ſans déſordre.

Elle

*) 1735.

Elle avoit fait Duc de Courlande, Biron ſon favori & ſon Miniſtre. Les Gentils hommes ſes compatriotes lui diſputoient jusqu'à l'ancienneté de ſa nobleſſe. Il étoit le ſeul qui eût un aſcendant marqué ſur l'eſprit de l'Impératrice; il étoit de ſon naturel, vain, groſſier & cruel; mais ferme dans les affaires, ne ſe refuſant point aux entrepriſes les plus vaſtes. Son ambition vouloit porter le nom de ſa maîtreſſe jusques au bout du monde; d'ailleurs auſſi avare pour amaſſer que prodigue en ſes dépenſes; ayant quelques qualités utiles, ſans en avoir de bonnes ni d'agréables. L'expérience avoit formé ſous le règne de Pierre I un homme fait pour ſoutenir le poids du gouvernement ſous les ſucceſſeurs de ce Prince. C'étoit le Comte d'Oſtermann; il conduiſit en pilote habile, pendant l'orage des révolutions, le gouvernail de l'état d'une main toujours ſûre. Il étoit originaire du comté de la Marck en Weſtphalie, d'une extraction obſcure; mais les talens ſont diſtribués par la nature ſans égard aux généalogies. Ce Miniſtre connoiſſoit la Moſcovie comme Verney le corps humain; circonſpect ou hardi, ſelon que le

demandoient les circonſtances, & renonçant aux intrigues de la cour pour ſe conſerver la direction des affaires. On pouvoit compter, outre le Comte Oſtermann, le Comte Lœwenwolde & le vieux Comte Golowkin du nombre des Miniſtres dont la Ruſſie pouvoit tirer parti. Le Comte de Munnich, qui du ſervice de Saxe avoit paſſé à celui de Pierre I, étoit à la tête de l'armée ruſſe : c'étoit le Prince Eugène des Moſcovites ; il avoit les vertus & les vices des grands généraux ; habile, entreprenant, heureux ; mais fier, ſuperbe, ambitieux & quelquefois trop deſpotique, & ſacrifiant la vie de ſes ſoldats à ſa réputation. Laſcy, Keith, Lœwendahl & d'autres habiles généraux ſe formoient dans ſon école. Le gouvernement entretenoit alors 10,000 hommes de gardes, cent bataillons qui faiſoient le nombre de 60,000 hommes, 20,000 dragons, 2000 cuiraſſiers ; ce qui montoit au nombre de 92,000 hommes de troupes réglées ; 30,000 de milice & autant de Coſaques, de Tartares & de Calmouks qu'on vouloit aſſembler. De ſorte que cette puiſſance pouvoit mettre ſans faire d'efforts 170,000 hommes en campagne. La

flotte ruſſienne étoit évaluée alors à 12 vaiſſeaux de ligne, 26 vaiſſeaux d'un ordre inférieur & 40 galères. Les revenus de l'empire montoient à 14 ou 15,000,000 d'écus. La ſomme paroît modique en la comparant à l'étendue immenſe de ces États; mais tout y eſt à bon marché. La denrée la plus néceſſaire aux Souverains, les ſoldats, ne coûtent pas pour leur entretien la moitié de ce que payent les autres puiſſances de l'Europe. Le ſoldat ruſſe ne reçoit que huit roubles par an & des vivres qui s'achètent à vil prix: ces vivres donnent lieu à ces équipages énormes qu'ils traînent après leurs armées. Dans la campagne que le Maréchal Munnich fit l'année 1737 contre les Turcs, on comptoit dans ſon armée autant de chariots que de combattans. Pierre I avoit formé un projet que jamais Prince avant lui n'avoit conçu. Au lieu que les conquérans ne s'occupent qu'à étendre leurs frontières, il vouloit reſſerrer les ſiennes. La raiſon en étoit que ſes États étoient mal peuplés en comparaiſon de leur vaſte étendue. Il vouloit raſſembler entre Pétersbourg, Moſcou, Kaſan & l'Ukraine les 12,000,000 d'habitans éparpillés

dans cet Empire, pour bien peupler & cultiver cette partie, qui ſeroit devenue d'une défenſe aiſée par les déſerts qui l'auroient environnée & ſéparée des Perſans, des Turcs & des Tartares: ce projet, comme beaucoup d'autres, avorta par la mort de ce grand homme.

Le Czar n'avoit eu le temps que d'ébaucher le commerce. Sous l'Impératrice Anne la flotte marchande des Ruſſes ne pouvoit entrer en aucune comparaiſon avec celles des Puiſſances du Sud. Cependant tout annonce à cet Empire que ſa population, ſes forces, ſes richeſſes & ſon commerce feront les progrès les plus conſidérables. L'eſprit de la nation eſt un mélange de défiance & de fineſſe; pareſſeux, mais intéreſſés, ils ont l'adreſſe de copier, mais non le génie de l'invention: les grands ſont factieux; les gardes, redoutables aux Souverains; le peuple eſt ſtupide, ivrogne, ſuperſtitieux & malheureux. L'état des choſes, tel que nous venons de le rapporter, a ſans doute empêché que jusqu'ici l'Académie des ſciences n'ait fait des élèves Moſcovites. Depuis les déſaſtres de Charles XII & l'établiſſement d'Auguſte de Saxe en Pologne, depuis les

victoires du Maréchal Münnich sur les Turcs, les Russes étoient réellement les arbitres du Nord; ils étoient si redoutables, que personne ne pouvoit gagner en les attaquant, ayant des espèces de déserts à traverser pour les atteindre, & il y avoit tout à perdre, en se réduisant même à la guerre défensive, s'ils venoient vous attaquer. Ce qui leur donne cet avantage, c'est le nombre de Tartares, Cosaques & Calmouks qu'ils ont dans leurs armées. Ces hordes vagabondes de pillards & d'incendiaires sont capables de détruire par leurs incursions les provinces les plus florissantes, sans que leur armée même y mette le pied. Tous leurs voisins, pour éviter ces dévastations, les ménageoient, & les Russes envisageoient l'alliance qu'ils contractoient avec d'autres peuples comme une protection qu'ils accordoient à leurs cliens.

L'influence de la Russie s'étendoit plus directement sur la Pologne que sur ses autres voisins: cette république fut forcée après la mort d'Auguste I d'élire Auguste II, pour le placer sur le trône que son père avoit occupé. La nation étoit pour Stanislas; mais les trou-

pes ruſſes firent changer les voeux de la nation à leur gré. Ce royaume eſt dans une anarchie perpétuelle: les grandes familles ſont toutes diviſées d'intérêt; ils préfèrent leurs avantages au bien public, & ne ſe réuniſſent qu'en uſant de la même dureté pour opprimer leurs ſujets, qu'ils traitent moins en hommes qu'en bêtes de ſomme. Les Polonois ſont vains; hauts dans la fortune, rampans dans l'adverſité; capables de tout pour amaſſer de l'argent, qu'ils jettent auſſitôt par les fenêtres lorsqu'ils l'ont; frivoles, ſans jugement, toujours diſpoſés à prendre & à quitter un parti ſans raiſon, & à ſe précipiter par l'inconſéquence de leur conduite dans les plus mauvaiſes affaires: ils ont des lois; mais perſonne ne les obſerve, faute de juſtice coërcitive. La cour voit groſſir ſon parti lorsque beaucoup de charges viennent à vaquer: le Roi a le privilège d'en diſpoſer & de faire à chaque gratification de nouveaux ingrats. La Diète s'aſſemble tous les trois ans, ſoit à Grodno, ſoit à Varſovie. La cour met ſa politique à faire tomber l'élection du Maréchal de la Diète ſur un ſujet qui lui eſt dévoué. Malgré ſes ſoins, durant le règne d'Au-

guſte II il n'y a eu que la Diète de pacification qui ait tenu. Cela ne peut manquer d'arriver ainſi, puiſqu'un ſeul député dans les aſſemblées qui s'oppoſe à leurs délibérations, rompt la Diète: c'eſt le *veto* des anciens Tribuns de Rome.

Les principales familles de la Pologne étoient alors les Czartoriusky, les Potocky, les Tarlo, les Lubomirsky. L'eſprit eſt tombé en quenouille dans ce royaume; les femmes font les intrigues, elles diſpoſent de tout tandis que leurs maris s'enivrent. La Pologne a beaucoup de productions & pas aſſez d'habitans pour les conſommer. Ils n'ont de villes que Varſovie, Cracovie, Danzic & Léopold; les autres feroient de mauvais villages en tout autre pays. Comme la république manque entièrement de manufactures, le ſurplus du blé de la conſommation monte ſeul à 200,000 Winſpels; ajoutez-y le bois, la potaſſe, les peaux, les beſtiaux & les chevaux dont ils fourniſſent leurs voiſins. Tant de branches d'exportation leur rendent la balance du commerce avantageuſe. Les villes de Breslau, Leipzic, Danzic, Francfort & Kœnigsberg leur vendent leurs marchandiſes, gagnent ſur les

denrées qu'ils tirent de ce royaume, & font payer chèrement à ce peuple groſſier le prix de leur induſtrie. La Pologne entretient 24,000 hommes effectifs de mauvaiſes troupes; elle peut raſſembler dans des cas preſſans ſon arrière-ban, connu ſous le nom de la Poſpolite Ruſzenie. Cependant ce fut en vain qu'Auguſte I le convoqua contre Charles XII. Il réſulte de cet expoſé qu'il étoit facile à la Ruſſie, ſous un gouvernement plus perfectionné, de profiter de la foibleſſe de ce pays voiſin & de gagner un aſcendant ſupérieur ſur un état auſſi arriéré. Les revenus du Roi ne paſſent pas 1,000,000 d'écus. Les Rois Saxons en employoient la plus grande partie en corruption, dans l'eſpérance de perpétuer le gouvernement dans leur famille & de rendre avec le temps ce royaume héréditaire. Auguſte II étoit doux par pareſſe, prodigue par vanité, ſoumis ſans religion à ſon Confeſſeur & ſans amour à la volonté de ſon épouſe; ajoutons ſon penchant aux directions de ſon favori le Comte de Brühl. Le plus grand obſtacle que l'on eût à vaincre pour le placer ſur le trône de la Pologne, fut ſon indolence. La Reine ſon

épouſe étoit fille de l'Empereur Léopold & ſœur de l'Électrice de Bavière. Le fond de ſon eſprit étoit acariâtre; la hauteur & la ſuperſtition faiſoient ſon caractère: elle auroit voulu rendre la Saxe Catholique; mais ce n'étoit pas l'ouvrage d'un jour. Le Comte Brühl & Hænechen étoient les Miniſtres de la Saxe. Le premier avoit été page, le ſecond laquais. Brühl avoit été attaché au premier Roi; il fut le principal inſtrument qui ouvrit le chemin du trône à Auguſte II; en reconnoiſſance ce Prince l'aſſocia à la faveur de Sulkovsky, ſon favori d'alors. La concurrence excite la jalouſie; auſſi s'alluma-t-elle bientôt entre ces deux rivaux. Sulkovsky avoit dreſſé un projet ſuivant lequel Auguſte devoit s'emparer de la Bohème après la mort de l'Empereur Charles VI, comme d'une ſucceſſion qui lui revenoit par les droits de ſon épouſe, en qualité de fille de l'Empereur Joſeph, l'aîné des deux frères, dont par conſéquent la fille devoit ſuccéder préférablement à celle de ſon frère cadet. Le Roi commençoit à goûter ce plan. Brühl, pour perdre ſon rival, communiqua ſon projet à la Cour de Vienne, qui travailla con-

jointement avec lui pour faire exiler l'auteur d'un deſſein auſſi oppoſé à ſes intérêts; mais par cette démarche Bruhl fut comme enchaîné aux intérêts de la nouvelle maiſon d'Autriche. Ce Miniſtre ne connoiſſoit que les fineſſes & les ruſes qui ſont la politique des petits Princes. C'étoit l'homme de ce ſiècle qui avoit le plus d'habits, de montres, de dentelles, de bottes, de ſouliers & de pantoufles. Céſar l'auroit rangé dans le nombre des têtes ſi bien friſées & ſi bien parfumées qu'il ne craignoit guère. Il falloit un prince tel qu'Auguſte II pour qu'un homme du genre de Bruhl pût jouer le rôle de Premier-Miniſtre. Les Généraux ſaxons n'étoient pas les premiers hommes de guerre qu'il y eût en Europe. Le Duc de Weiſſenfels avoit de la valeur, mais pas aſſez de génie. Rutowsky, bâtard du Roi Auguſte I, s'étoit diſtingué à l'affaire du Timoc; mais il étoit trop épicurien & trop indolent pour le commandement. La Saxe avoit quelques gens d'eſprit que la jalouſie de Bruhl éloignoit des affaires: cette cour étoit bien ſervie par ſes eſpions & mal par ſes Miniſtres. Elle étoit ſi fort dépendante de la Ruſſie, qu'elle n'oſoit

contracter d'engagement ſans la permiſſion de cette puiſſance: alors la Ruſſie, la cour de Vienne, l'Angleterre & la Saxe étoient alliées. La Saxe eſt une des provinces les plus opulentes de l'Allemagne: elle doit cet avantage à la bonté de ſon ſol, & à l'induſtrie de ſes ſujets, qui rendent leurs fabriques floriſſantes. Le ſouverain en retiroit 6,000,000 de revenus, dont on décomptoit 1,500,000 écus employés à l'acquit des dettes auxquelles les deux élections de Pologne avoient donné lieu. L'Électeur entretenoit 24,000 hommes de troupes réglées, & le pays pouvoit encore lui fournir une milice de 8000 hommes. Après l'Électeur de Saxe, l'Électeur de Bavière eſt un des plus puiſſans princes d'Allemagne. Charles régnoit alors. Son père Maximilien embraſſa le parti de la France dans la guerre de Succeſſion & perdit avec la bataille de Hœchſtedt ſes États & ſes enfans. Charles même fut élevé à Vienne dans la captivité. Ce Prince, en ſuccédant à ſon père, ne trouva que des malheurs à réparer. Il étoit doux, bienfaiſant, peut-être trop facile. Le Comte Tœrring étoit à la fois ſon Premier-Miniſtre & ſon Général, &

peut-être également incapable de ces deux emplois. La Bavière rapporte 5,000,000, dont un million à peu près ſert, comme en Saxe, pour payer les vieilles dettes. La France donnoit alors à l'Électeur un ſubſide de 300,000 écus. La Bavière eſt le pays de l'Allemagne le plus fertile & où il y a le moins de génie: c'eſt le paradis terreſtre habité par des bêtes. Les troupes de l'Électeur étoient délabrées; de 6000 hommes qu'il avoit envoyés en Hongrie au ſervice de l'Empereur, il n'en étoit pas revenu la moitié: tout ce que la Bavière pouvoit mettre en campagne, ne paſſoit pas 12,000 hommes. L'Électeur de Cologne, frère de celui de Bavière, avoit mis ſur ſa tête le plus de mitres qu'il avoit pu s'approprier. Il étoit Électeur de Cologne, Évêque de Münſter, de Paderborn, d'Osnabrück, & de plus Grand-Maître de l'Ordre Teutonique; il entretenoit 8 à 12,000 hommes, dont il trafiquoit comme un bouvier avec ſes beſtiaux. Alors il s'étoit vendu à la maiſon d'Autriche. L'Électeur de Maïence, Doyen du Collége électoral n'a pas les reſſources de celui de Cologne. Celui de Trèves eſt le plus mal par-

tagé de tous. Le Baron d'Eltz, alors Électeur de Maïence, paſſoit pour bon citoyen, honnête homme & attaché à ſa patrie. Comme il étoit ſans paſſions & ſans préjugés, il ne ſe livroit pas aveuglément aux caprices de la Cour de Vienne. L'Électeur de Trèves ne ſavoit que ramper. L'Électeur Palatin ne jouoit pas un grand rôle; il avoit ſoutenu la neutralité dans la guerre de 1733 & ſon pays ſouffrit des désordres que les deux armées y commirent. Il entretient 8 à 10,000 hommes; il a deux fortereſſes, Manheim & Düſſeldorff; mais il manque de ſoldats pour les défendre. Le reſte des Ducs, des Princes & des États de l'Empire étoient gouvernés par la Cour impériale avec un ſceptre de fer. Les foibles étoient eſclaves, les puiſſans étoient libres. Dans ce temps le Duc de Mecklenbourg avoit un ſéqueſtre: les Commiſſaires de la Cour de Vienne fomentoient la désunion entre le Duc & ſes États, & conſumoient les uns & les autres. Les petits Princes portoient le joug, faute de pouvoir le ſecouer; leurs Miniſtres, qui étoient gagés & titrés par les Empereurs, aſſujettiſſoient leurs maîtres au deſpotiſme Autrichien. Le Corps

germanique eſt puiſſant, ſi vous conſidérez le nombre de rois, d'électeurs & de princes qui le compoſent; il eſt foible, ſi vous examinez les intérêts oppoſés qui le diviſent. Les Diètes de Ratisbonne ne ſont qu'une eſpèce de fantôme qui rapelle la mémoire de ce qu'elles étoient jadis. C'eſt une aſſemblée de publiciſtes plus attachés aux formes qu'aux choſes. Un Miniſtre qu'un Souverain envoie à cette aſſemblée, eſt l'équivalent d'un mâtin de baſſe-cour qui aboie à la lune. S'il eſt queſtion de faire la guerre, la cour impériale fait confondre habilement ſa querelle particulière avec les intérêts de l'empire, pour faire ſervir les forces germaniques d'inſtrument à ſes vues ambitieuſes. Les religions différentes, tolérées en Allemagne, n'y cauſent plus des convulſions violentes comme autrefois. Les partis ſubſiſtent, mais le zèle s'eſt attiédi. Beaucoup de politiques s'étonnent qu'un gouvernement auſſi ſingulier que celui de l'Allemagne ait pu ſubſiſter ſi long-temps, & par un jugement peu éclairé ils attribuent ſa durée au phlegme national. Ce n'eſt point cela. Les empereurs étoient électifs, & depuis l'extinction de la

race de Charlemagne on voit toujours des princes d'une famille différente élevés à cette dignité; ils avoient des querelles avec leurs voisins; ils eurent ce fameux démêlé avec les papes touchant l'investiture des évêques avec la crosse & l'anneau; ils étoient obligés de se faire couronner à Rome: c'étoient autant d'entraves qui les empêchoient d'établir le despotisme dans l'empire. D'autre part les électeurs, quelques princes & quelques évêques étoient assez forts en se réunissant pour s'opposer à l'ambition des empereurs; mais ils ne l'étoient pas assez pour changer la forme du gouvernement. Depuis que la couronne impériale se perpétua dans la maison d'Autriche, le danger d'un despotisme devint plus apparent. Charles Quint après la bataille de Muhlberg put se rendre souverain; il négligea le moment, & lorsque les Ferdinands ses successeurs voulurent tenter cette entreprise, la jalousie des François & des Suédois qui s'y opposèrent, leur fit manquer leur projet; & pour le gros des princes de l'Empire, l'équilibre réciproque & une envie mutuelle les empêchent de s'aggrandir.

En allant au Midi de l'Allemagne vers l'Occident, on trouve cette république ſingulière, annexée, pour ainſi dire, au Corps Germanique, en quelque manière libre. La Suiſſe depuis le temps de Céſar avoit conſervé ſa liberté, à l'exception d'un court eſpace, où la maiſon d'Habspourg l'avoit ſubjuguée. Elle ne porta pas long-temps ce joug; les Empereurs Autrichiens tentèrent vainement à différentes repriſes d'aſſujettir ces montagnards belliqueux: l'amour de la liberté & leurs rochers eſcarpés les défendent contre l'ambition de leurs voiſins. Durant la guerre de la Succeſſion d'Eſpagne le Comte du Luc, Ambaſſadeur de France, y ſuſcita, ſous le prétexte de la religion, une guerre inteſtine, pour empêcher cette république de ſe mêler des troubles de l'Europe. Tous les deux ans les treize Cantons tiennent une Diète générale, où préſide alternativement un Schultheiſs de Berne ou de Zurich. Le Canton de Berne joue dans cette république le rôle de la ville d'Amſterdam dans la république de Hollande; il y jouit d'une prépondérance décidée. Les deux tiers de la Suiſſe ſont de la religion Réformée, le reſte eſt Catho-

catholique. Ces réformés par leur rigidité reſſemblent aux presbytériens de l'Angleterre, & les catholiques, à ce que l'Eſpagne produit de plus fanatique. La ſageſſe de ce gouvernement conſiſte en ce que les peuples n'y étant pas foulés, ſont auſſi heureux que le comporte leur état, & que ne s'écartant jamais des principes de la modération, ils ſe ſont toujours conſervés indépendans par leur ſageſſe. Cette république peut raſſembler ſans effort 100,000 hommes pour ſa défenſe, & elle a accumulé aſſez de richeſſes pour ſoudoyer pendant trois années ce nombre de troupes. Tant d'arrangemens ſages & eſtimables ſemblent avilis par l'uſage barbare de vendre leurs ſujets à qui veut les payer: d'où il réſulte que les Suiſſes d'un même Canton au ſervice de France font la guerre à leurs proches au ſervice de Hollande; mais qu'y a-t-il de parfait au monde?

Si de là nous deſcendons en Italie, nous trouvons cet ancien empire romain diviſé en autant de parties que l'ambition des princes a pu la démembrer. La Lombardie eſt partagée entre les Vénitiens, les Autrichiens, les Savoyards & les Génois. De ces poſſeſſions

celles du Roi de Sardaigne paroiſſent les plus conſidérables. Victor Amédée ſortoit alors de la guerre qu'il avoit ſoutenue contre la maiſon d'Autriche, par laquelle il avoit écorné le duché de Milan. Ses États lui rapportoient environ 5,000,000 de revenus, avec lesquels il entretenoit en temps de paix 30,000 hommes, qu'il pouvoit porter à 40,000 en temps de guerre. Victor Amédée paſſoit en Italie parmi les connoiſſeurs pour un prince verſé dans la politique & bien éclairé ſur ſes intérêts. Son Miniſtre, le Marquis d'Ormée, avoit la réputation de n'avoir pas mal profité dans l'école de Machiavel. La politique de cet État conſiſtoit à tenir la balance entre la maiſon d'Autriche & les deux branches de la maiſon de Bourbon, afin de ſe ménager par cet équilibre les moyens d'étendre & d'augmenter ſes poſſeſſions. Charles Émanuel avoit ſouvent dit: „Mon fils, le „Milanois eſt comme un artichaut, il faut le „manger feuille par feuille.„ Dans ce temps le Roi de Sardaigne, indiſpoſé contre les Bourbons au ſujet de la paix de 1737 que le Cardinal de Fleuri avoit conclue à ſon inſu, penchoit plus pour la maiſon d'Autriche.

Le reſte de la Lombardie étoit partagé comme nous l'avons dit. L'Empereur y poſſédoit le Milanois, le Mantouan, le Plaiſantin, & on avoit établi en Toscane ſon gendre le Duc de Lorraine. La république de Gènes, ſituée à l'occident de la Savoie, étoit encore fameuſe par ſa banque, par un reſte de commerce & par ſes beaux palais de marbre. La Corſe s'étoit révoltée contr'elle. La première rebellion fut appaiſée par les troupes que l'Empereur y envoya l'année 1732; la ſeconde, par les François ſous le commandement du Comte de Maillebois; mais ces ſecours étrangers étouffèrent bien le feu pour un temps, ſans pouvoir l'éteindre tout à fait.

Veniſe, ſituée du côté de l'orient, eſt plus conſidérable que Gènes. Cette ſuperbe cité s'élève ſur 72 îles, qui contiennent 200,000 habitans; elle eſt gouvernée par un Conſeil, à la tête duquel eſt un Doge ſoumis à la ridicule cérémonie de ſe marier tous les ans avec la mer Adriatique. Au 17ème ſiècle la république perdit l'île de Candie; & alliée des Autrichiens au 18ème ſiècle, lorsque le grand Eugène conquit Belgrad & Témeswar, elle perdit la

Morée. Veniſe a des vaiſſeaux, ſans qu'ils ſoient aſſez nombreux pour former une flotte: elle entretient 15,000 hommes de troupes de terre; le Général qui les commande, eſt ce même Schulenbourg qui dans la guerre de Pologne échappa par ſon habileté à Charles XII à la bataille de Frauſtadt & fit cette belle retraite en Siléſie au paſſage de la Bartſch.

Les Vénitiens & les Génois avant la découverte de la bouſſole fourniſſoient l'Allemagne de toutes les marchandiſes que le luxe fait ramaſſer aux extrêmités de l'Aſie: de nos temps ce ſont les Anglois & les Hollandois qui leur ayant enlevé ce négoce, s'en ſont attribué les avantages.

La guerre de 1733 avoit fait paſſer Don Carlos de Toſcane ſur le trône de Naples. Ce royaume avoit été conquis ſur Louis XII par Gonſalve de Cordoue ſurnommé le grand Capitaine, pour Ferdinand le Catholique. La mort de Charles II, Roi d'Eſpagne, le fit paſſer durant la guerre de Succeſſion ſous la domination autrichienne, & durant la guerre de 1733 le ſuccès de l'affaire de Bitonto le remit de nouveau ſous les lois de Don Carlos. Ce Prince, trop jeune pour gouverner, étoit dirigé par le Comte de St

Eſtevau qui ne faiſoit qu'exécuter dans ce royaume les ordres de la Reine d'Eſpagne. Le royaume de Naples, y compris la Sicile, rapportoit environ 4,000,000 à ſon ſouverain; l'État n'entretenoit que 12,000 hommes.

Nous ne faiſons point mention dans ce réſumé, ni du Duc de Modène, ni de la république de Lucques, ni de celle de Raguſe: ce ſont des miniatures déplacées dans une grande galerie de tableaux.

Le ſaint Siège venoit alors de vaquer par la mort de Clément XII de la maiſon de Corſini; le Conclave dura un an. Le Saint Eſprit demeura incertain jusqu'au jour que les factions des couronnes purent s'accommoder. Le Cardinal Lambertini, ennuyé de ces longueurs, dit aux autres Cardinaux: „décidez-vous enfin ſur „le choix d'un pape. Voulez-vous un dévot? „prenez Aldobrandi: voulez-vous un ſavant? „prenez Coſcia; ou ſi vous voulez un bouffon, „me voici.“ Le Saint Eſprit choiſit celui qui étoit de ſi belle humeur. Lambertini fut élu Pape & prit le nom de Benoît XIV. A ſon avénement au pontificat, Rome & les papes ne gouvernoient plus le monde comme autrefois: les

empereurs ne ſervoient plus de marchepied aux pontifes, & n'alloient plus s'avilir à Rome comme les Frédéric Barberouſſe; Charles Quint leur avoit fait ſentir ſa puiſſance, & l'Empereur Joſeph ne les traita pas plus doucement, lorsque durant la guerre de Succeſſion il s'empara de Comachio. Le Pape n'étoit l'année 1740 que le premier évêque de la chrétienté; il avoit le département de la foi, qu'on lui abandonnoit; mais il n'influoit plus comme autrefois dans les affaires politiques. La renaiſſance des Lettres & la Réforme avoient porté un coup mortel à la ſuperſtition. On canoniſoit quelquefois des ſaints, pour n'en pas perdre l'uſage; mais un pape qui auroit voulu prêcher des croiſades dans le 18ème ſiècle, n'eût pas attroupé vingt poliſſons. Il étoit réduit à l'humiliant emploi d'exercer les fonctions de ſon ſacerdoce & de faire en hâte la fortune de ſes neveux. Tout ce que le Pape put faire pour l'Empereur engagé dans la guerre des Turcs l'année 1737, fut de l'autoriſer par ſes brefs à lever des dîmes ſur les biens eccléſiaſtiques & à faire planter des croix de miſſion dans toutes les villes de ſa

dépendance, où le peuple couroit en foule vomir de faintes imprécations contre les Turcs. L'empire ottoman ne s'en reſſentit pas; s'il avoit été battu par les Ruſſes, il fut partout victorieux des Autrichiens.

Bonneval, ce fameux aventurier, ſe trouvoit alors à Conſtantinople: du ſervice de France il avoit paſſé à celui de l'Empereur, qu'il quitta par légéreté pour ſe faire Turc. Il n'étoit pas dépourvu de talens; il propoſa au grand Viſir de former l'artillerie ſur le pied européen, de diſcipliner les Janiſſaires, & d'introduire de l'ordre dans cette multitude innombrable de troupes qui ne combat qu'en confuſion. Ce projet pouvoit devenir dangereux pour les voiſins; mais il fut rejeté comme contraire à l'Alcoran, dans lequel Mahomet recommande ſurtout de ne jamais toucher aux anciennes coutumes. La nation turque a naturellement de l'eſprit; c'eſt l'ignorance qui l'abrutit: elle eſt brave ſans art; elle ne connoît rien à la police, ſa politique eſt encore plus pitoyable. Le dogme de la fatalité, qui chez elle a beaucoup de créance, fait qu'ils rejettent la cauſe de tous leurs malheurs ſur Dieu, & qu'ils ne ſe corrigent jamais

de leurs fautes. La ville de Conſtantinople contient 2,000,000 d'habitans. La puiſſance de cet empire vient de ſa grande étendue; cependant il ne ſubſiſteroit plus, ſi ce n'étoit la jalouſie des princes de l'Europe qui le ſoutient. Le Padichat Mahomet V régnoit alors. Une révolution l'avoit tiré des priſons du Sérail pour le placer ſur le trône. La nature l'avoit rendu auſſi impuiſſant que ſes eunuques: ce fut pour les beautés du Sérail le règne le plus malheureux. Le voiſin le plus redoutable des Turcs étoit le Schach Nadir, connu ſous le nom de Thamas Coulican: ce fut lui qui aſſervit la Perſe & ſubjugua le Mogol; il occupa ſouvent la Porte & ſervit de contre-poids aux guerres qu'elle auroit peut-être entrepriſes contre les puiſſances chrétiennes.

Voilà le précis de ce qu'étoient les forces & les intérêts des Cours de l'Europe vers l'année 1740. Ce tableau étoit néceſſaire pour répandre de la clarté ſur les Mémoires ſuivans; il ne nous reſte qu'à rendre compte des progrès de l'eſprit humain, tant pour la philoſophie que pour les ſciences, les beaux arts, la guerre & ce qui regarde directement certaines coutumes

établies. Les progrès de la philoſophie, de l'économie politique, de l'art de la guerre, du goût & des mœurs, eſt ſans doute une matière à réflexion plus intéreſſante que de ſe rappeler les caractères d'imbécilles revêtus de la pourpre, de charlatans couverts de la tiare, & de ces rois ſubalternes, appellés Miniſtres, dont bien peu méritent d'être marqués dans les annales de la poſtérité. Quiconque veut lire l'hiſtoire avec application, s'appercevra que les mêmes ſcènes ſe reproduiſent ſouvent & qu'il n'y a qu'à y changer le nom des acteurs; au lieu que ſuivre la découverte de vérités juſque-là inconnues, ſaiſir les cauſes qui ont produit le changement dans les mœurs & ce qui a donné lieu à diſſiper les ténèbres de la barbarie qui empêchoient d'éclairer les eſprits: ce ſont certainement là des ſujets dignes d'occuper tous les êtres penſans. Commençons par la phyſique. Il y a à peine cent ans qu'elle eſt bien connue. Deſcartes publia ſes principes de phyſique l'année 1644. Newton vint enſuite & expliqua les lois du mouvement *) & de la gravitation: il nous expoſa la

*) en 1687.

mécanique de l'univers avec une préciſion étonnante. Long-temps après lui des philoſophes *a*) ont été ſur les lieux & ont vérifié tant en Laponie que ſous l'équateur les vérités que ce grand homme avoit devinées ſans ſortir de ſon cabinet. Depuis ce temps nous ſavons avec certitude que la terre eſt aplatie vers ſes pôles. Newton fit plus: à l'aide de ſes priſmes *b*) il décompoſa les rayons de la lumière & y trouva les couleurs primitives. Toricelli peſa l'air *c*) & trouva l'équilibre de la colonne de l'atmoſphère & de la colonne du mercure; on lui doit encore l'invention des baromètres. La pompe pneumatique *d*) fut inventée à Magdebourg par Otton Guericke: il s'apperçut, à l'occaſion de la friction de l'ambre, d'une nouvelle propriété de la nature, celle de l'électricité. Dufay *e*) fit des expériences à l'occaſion de cette découverte, qui démontrèrent que la nature recèle des ſecrets inépuiſables. Il paroît très-probable que ce ne ſera qu'à force de multiplier les expériences de l'électricité, qu'on parviendra à en tirer des

*a*) La Condamine & Maupertuis. *b*) En 1704.
*c*) En 1704. *d*) En 1642. *e*) En 1733.

connoiſſances utiles à la ſociété. Mr. Ellert *a*), en mélant deux liqueurs d'une blancheur transparente, a produit une eau colorée en bleu foncé: le même a fait des expériences ſur la transformation des métaux & ſur les parties ſolides & nitreuſes des eaux. Liberkuhn *b*), par le moyen d'injections, a rendu palpables les ramifications les plus fines des fibres & des veines, dont la tiſſure déliée ſert de canal à la circulation du ſang humain; c'eſt le géographe des corps organiſés. Bœrhaave *c*), après Ruysh, découvrit la liqueur volatile qui circule dans les nerfs & qui s'évapore après la mort des hommes; on ne s'en étoit jamais douté. Sans doute que cette liqueur ſert de courier à la volonté de l'homme, pour lui faire mouvoir les membres à l'égal de la vîteſſe de la penſée. Hartſœcker *d*) trouva dans le ſperme humain des animaux qui peut-être ſervent de germe à la propagation. Lœwenhœck & Trembley *ef*) trouvèrent, par leurs expériences ſur le polype, que cet étrange animal ſe multiplie en autant de piéces qu'on le coupe. La

*a*) En 1746. *b*) En 1743. *c*) En 1707.
*d*) En 1678. *ef*) En 1678 & 1703.

curioſité des hommes les a pouſſés à faire des recherches immenſes; ils ont fait des efforts étonnans pour découvrir les premiers principes de la nature, mais vainement; ils ſont placés entre deux infinis, & il paroît démontré que l'Auteur des choſes s'en eſt réſervé à lui ſeul le ſecret.

La phyſique perfectionnée porta le flambeau de la vérité dans les ténèbres de la métaphyſique. Il parut un ſage en Angleterre, qui ſe dépouillant de tout préjugé, ne ſe guida que par l'expérience, Locke fit tomber le bandeau de l'erreur que le ſceptique Bayle, ſon précurſeur, avoit déjà détaché en partie. Les Fontenelle & les Voltaire parurent enſuite en France, le célèbre Thomaſius*) en Allemagne, les Hobbes, les Colin, les Shaftesbury, les Bolinbroke en Angleterre. Ces grands hommes & leurs diſciples portèrent un coup mortel à la religion. Les hommes commencèrent à examiner ce qu'ils avoient ſtupidement adoré: la raiſon terraſſa la ſuperſtition: on prit du dégoût pour les fables qu'on avoit crues, & l'on eut horreur des blaſphèmes auxquels on avoit

*) A Halle.

été pieuſement attaché. Le déiſme, ce culte ſimple de l'Être ſuprême, fit nombre de ſectateurs. Avec cette religion raiſonnable s'établit la tolérance, & l'on ne fut plus ennemi pour avoir une façon différente de penſer. Si l'épicuréiſme devint funeſte au culte idolâtre des païens, le déiſme ne le fut pas moins de nos jours aux viſions judaïques adoptées par nos ancêtres. La liberté de penſer dont jouit l'Angleterre, avoit beaucoup contribué aux progrès de la philoſophie. Il n'en étoit pas de même des François: les ouvrages des philoſophes françois ſe reſſentoient de la contrainte qu'y mettoient les cenſeurs théologiques. Un Anglois penſe tout haut, un François oſe à peine laiſſer ſoupçonner ſes idées. En revanche les auteurs françois ſe dédommageoient de la hardieſſe qui étoit interdite à leurs ouvrages, en traitant ſupérieurement les matières de goût & tout ce qui eſt du reſſort des belles-lettres; égalant par la politeſſe, les grâces & la légéreté tout ce que le temps nous a conſervé de plus précieux des écrits de l'antiquité. Un homme ſans paſſion préférera la Henriade au poëme d'Homère. Henri IV n'eſt point un héros fa-

buleux; Gabrielle d'Eſtrées vaut bien la Princeſſe Nauſica. L'Iliade nous peint les mœurs des Canadiens; Voltaire fait de vrais héros de ſes perſonnages, & ſon poëme ſeroit parfait, s'il avoit ſu intéreſſer davantage pour Henri IV, en l'expoſant à de plus grands dangers. Boileau peut ſe comparer avec Juvenal & Horace; Racine ſurpaſſe tous ſes émules de l'antiquité; Chaulieu, tout incorrect qu'il eſt, l'emporte ſurement de beaucoup dans quelques morceaux ſur Anacréon; Rouſſeau excella dans quelques odes: & ſi nous voulons être équitables, il faut convenir qu'en fait de méthode, les François l'emportent ſur les Grecs & ſur les Romains. L'éloquence de Boſſuet approche de celle de Démoſthène; Fléchier peut paſſer pour le Cicéron de la France, ſans compter les Patru, les Cochin & tant d'autres qui ſe ſont rendus célèbres dans le barreau. La Pluralité des mondes & les Lettres perſannes ſont d'un genre inconnu à l'antiquité; ces écrits paſſeront à la poſtérité la plus reculée. Si les François n'ont aucun auteur à oppoſer à Thucydide, ils ont le diſcours de Boſſuet ſur l'hiſtoire univerſelle; ils ont les ouvrages du ſage Préſident de

Thou, les Révolutions romaines par Vertot, ouvrage claſſique, la Décadence de l'empire romain de Monteſquieu, enfin tant d'autres morceaux, ou d'hiſtoire, ou de belles-lettres, ou de commerce, ou d'agrément, qu'il ſeroit trop long d'en faire ici le catalogue. On ſera peut-être ſurpris que les Lettres, qui fleuriſſent en France, en Angleterre, en Italie, n'ayent pas brillé avec autant d'éclat en Allemagne. La raiſon en eſt qu'en Italie elles avoient été rapportées une ſeconde fois de la Grèce, après y avoir joui, ſur la fin de la république & des premiers empereurs de toute la conſidération qu'elles méritent; le terrain étoit tout préparé pour les recevoir, & la protection des Médicis, ſurtout celle de Léon X, contribua beaucoup à leurs progrès. Les Lettres s'étendirent facilement en Angleterre, parce que la forme du gouvernement autoriſe les membres des Chambres à haranguer dans le Parlement: l'eſprit de parti les animoit même à étudier, afin qu'employant dans leurs diſcours les ſecours de la rhétorique, ſurtout de la dialectique, ils ſe procuraſſent un aſcendant ſur le parti qui leur étoit oppoſé. De là vient que les Anglois poſ-

ſédent presque tous les auteurs claſſiques, qu'ils ſont verſés dans le Grec & dans le Latin, ainſi que dans l'hiſtoire ancienne. Le caractère de leur eſprit ſombre, taciturne, opiniâtre, les a fait réuſſir dans la géométrie tranſcendante. Les François du temps de François I avoient attiré quelques ſavans à la cour; ceux-là avoient, pour ainſi dire, répandu les germes des connoiſſances dans ce royaume; mais les guerres de religion qui ſuivirent, étouffèrent cette ſemence, comme une gelée tardive retarde les productions de la terre. Cette criſe dura jusqu'à la fin du règne de Louis XIII, où le Cardinal de Richelieu, enſuite Mazarin, & ſurtout Louis XIV, donnèrent une protection éclatante aux ſciences comme aux beaux arts. Les François étoient jaloux des Eſpagnols & des Italiens, qui les devançoient dans cette carrière, & la nature fit naître chez eux de ces génies heureux qui bientôt ſurpaſſèrent leurs émules. C'eſt ſurtout par la méthode & par un goût plus raffiné que les auteurs françois ſe diſtinguent. Ce qui retarda le progrès des arts en Allemagne, ce furent les guerres qui ſe ſuivirent depuis Charles-Quint jusqu'à celle de

la

la Succeſſion d'Eſpagne. Les peuples étoient malheureux & les Princes pauvres: il fallut penſer premièrement à s'aſſurer les alimens indiſpenſables, en remettant les terres en culture; il falloit établir les manufactures ſelon que les premières productions les indiquoient. Et ces ſoins presque généraux empêchèrent que la nation pût ſe tirer des reſtes de la barbarie dont elle ſe reſſentoit encore; ajoutez qu'en Allemagne les arts manquoient d'un point de ralliement, comme étoient Rome & Florence en Italie, Paris en France, & Londres en Angleterre. Les univerſités avoient à la vérité des Profeſſeurs érudits, pédans & toujours dogmatiques; perſonne ne les fréquentoit à cauſe de leur ruſticité. Il n'y eut que deux hommes qui ſe diſtinguérent à cauſe de leur génie & qui firent honneur à la nation; l'un c'eſt le grand Leibnitz & l'autre le docte Thomaſius. Je ne fais point mention de Wolff, qui ruminoit le ſyſtème de Leibnitz & rabâchoit longuement ce que l'autre avoit écrit avec feu. La plupart des ſavans Allemands étoient des manœuvres, les François des artiſtes. Cela fut cauſe que les ouvrages François ſe répandirent ſi univerſellement, que

leur langue remplaça celle des Latins, & qu'à préſent quiconque ſait le François, peut voyager par toute l'Europe ſans avoir beſoin d'un interprète. L'uſage de cette langue étrangère fit encore du tort à la langue nationale, qui ne reſtant que dans la bouche du peuple, ne pouvoit acquérir ce ton de politeſſe qu'elle ne gagne que dans la bonne compagnie. Le principal défaut de la langue eſt d'être trop verbeuſe; il faut la reſſerrer, & en adouciſſant quelques mots dont la prononciation eſt dure, on parviendroit à la rendre ſonore. La Nobleſſe n'étudioit que le Droit public; mais ſans goût pour la belle littérature, elle remportoit des univerſités le dégoût de la pédanterie & de ſes inſtituteurs. Des Candidats ou Théologiens, fils de cordonniers & de tailleurs, étoient les Mentors de ces Télémaques. Qu'on juge de l'éducation qu'ils étoient capables de donner. Les Allemands avoient des ſpectacles, mais groſſiers & même indécens: des bouffons orduriers y repréſentoient des pièces ſans génie qui faiſoient rougir la pudeur. Notre ſtérilité nous obligea d'avoir recours à l'abondance des François, & dans la plupart des Cours on

voyoit des troupes de cette nation y repréſenter les chef-d'œuvres des Molière & des Racine. Mais qu'eſt-ce qui mérite plus l'attention d'un philoſophe, que l'aviliſſement où eſt tombé ce peuple Roi, cette nation maîtreſſe de l'univers, en un mot les Romains? Au lieu que des Conſuls menoient en triomphe des Rois captifs du temps de la république, de nos temps les ſucceſſeurs des Caton & des Emile ſe dégradent de la virilité pour aſpirer à l'honneur de chanter ſur les théâtres des Souverains, qui du temps des Scipion étoient regardés avec autant de mépris que nous en inſpirent les Iroquois. *O tempora! o mores!* Les opéra, les tragédies & les comédies étoient inconnues en Allemagne il y a ſoixante ans. L'an 1740. l'induſtrie & le commerce plus raffinés avoient rendu l'Allemagne partie copartageante des tréſors que les Indes verſent annuellement en Europe: ces ſources de l'opulence avoient amené avec elles les plaiſirs, les aiſances, & peut-être les déſordres des mœurs qui en ſont une ſuite. Tout avoit augmenté, les habitans, les équipages, les meubles, les livrées, les carroſſes & la ſomptuoſité des tables. Ce qu'on voit de

belle architecture dans le Nord, date environ du même temps. Le château & l'arsenal de Berlin, la chancellerie de l'Empire, & l'église de St Jean Borromée à Vienne, le château de Nymphenbourg en Bavière, le pont de Dresde, & le palais Chinois de cette ville, le château de l'Électeur à Manheim, le palais du Duc de Wurtemberg à Louisbourg, tous ces édifices, quoiqu'ils n'égalent pas ceux d'Athènes & de Rome, sont pourtant supérieurs à l'architecture Gothique de nos ancêtres. Dans les temps passés les Cours d'Allemagne paroissoient des temples où l'on célébroit des bacchanales; actuellement cette débauche, indigne de la bonne société, a été reléguée en Pologne, ou bien est devenue l'amusement de la populace. Il n'est encore que quelques Cours ecclésiastiques, où le vin console les Prêtres d'une passion plus aimable à laquelle ils sont obligés de renoncer par état. Autrefois il n'étoit point de Cour d'Allemagne qui ne fût remplie de bouffons: la grossièreté de leurs plaisanteries suppléoit à l'ignorance des conviés, & l'on entendoit dire des sottises, faute de pouvoir dire de bonnes choses. Cet usage, qui est l'opprobre éter-

nel du bon ſens, a été aboli, & il n'y a que la Cour d'Auguſte II, Roi de Pologne & Électeur de Saxe, où il ſe conſervoit encore. Le cérémonial dans lequel l'imbécillité de nos aïeux plaça jadis la ſcience des Souverains, paroit eſſuyer un ſort égal à celui des bouffons: l'étiquette ſouffre journellement des brèches; quelques Cours l'ont entièrement abolie. Cependant la Cour de l'Empereur Charles VI fit exception à la règle: il étoit trop zélé ſectateur des formules de l'étiquette de Bourgogne pour les abolir; il avoit même dans ſa dernière maladie, peu de momens avant ſa fin, ordonné les meſſes, & les heures pour l'appareil de ſa pompe funèbre, & nommé les perſonnes qui devoient porter ſon cœur dans un étui d'or à je ne ſais quel couvent. Les Courtiſans admiroient ſa grandeur & ſa dignité: les ſages blâmoient ſon orgueil, qui ſembloit lui ſurvivre.

Remarquons ſurtout que par un effet de l'argent répandu en Allemagne, & qui étoit ſûrement le triple de celui des temps antérieurs, non ſeulement le luxe avoit doublé, mais le nombre des troupes que les Souverains entretenoient, avoit augmenté à proportion.

A peine l'Empereur Ferdinand I avoit-il entretenu 30,000 hommes. Charles VI en avoit ſoudoyé dans la guerre de 1733 170,000, ſans fouler ſes peuples. Louis XIII avoit eu 60,000 ſoldats. Louis XIV en entretint 220,000 & jusqu'à 360,000 durant la guerre de Succeſſion. Depuis cette époque, tous, jusqu'au plus petit Prince d'Allemagne, avoient augmenté leur militaire. C'étoit par eſprit d'imitation; car dans la guerre de 1683 Louis XIV leva le plus de troupes qu'il put, pour avoir une ſupériorité décidée ſur ceux qu'il vouloit combattre: il ne fit aucune réforme après la paix; ce qui força l'Empereur & les Princes d'Allemagne à garder ſur pied autant de ſoldats qu'ils en pouvoient payer. Cette coutume une fois établie ſe perpétua dans la ſuite. Les guerres en devinrent beaucoup plus coûteuſes; la dépenſe des magaſins fut immenſe, pour entretenir ces cavaleries nombreuſes & les raſſembler en quartiers de cantonnement avant l'ouverture de la campagne & la ſaiſon des fourrages. L'infanterie, toujours entretenue, changea presque d'état, tant on travailla à la perfectionner. Avant la guerre de Succeſſion la moitié des

bataillons portoit des piques & l'autre des mouſquets, & ils combattoient armés ſur ſix lignes de profondeur; on ſe ſervoit de ces piques contre la cavalerie; les mouſquets faiſoient un feu foible & ratoient ſouvent à cauſe des mèches. Ces inconvéniens firent changer d'armes: on quitta les piques & les mouſquets, & on les remplaça par des fuſils armés de baïonnettes; ce qui réunit ce que le feu & le fer ont de plus terrible. Comme on fit conſiſter dans le feu la force des bataillons, on diminua peu à peu leur profondeur en les étendant. Le Prince d'Anhalt, qu'on peut appeler un Mécanicien militaire, introduiſit les baguettes de fer; il mit les bataillons à trois hommes de hauteur: & le défunt Roi, par ſes ſoins infinis, introduiſit une diſcipline & un ordre merveilleux dans les troupes, & une préciſion jusques-là inconnue en Europe pour les mouvemens & les manœuvres. Un bataillon Pruſſien devint une batterie ambulante, dont la vîteſſe de la charge triploit le feu, & donnoit aux Pruſſiens l'avantage d'un contre trois. Les autres nations imitèrent depuis les Pruſſiens, mais imparfaitement. Charles XII avoit introduit dans ſes troupes

l'uſage de joindre deux canons à chaque bataillon. On fondit à Berlin des canons de 3, de 6, de 12 & de 24 livres aſſez légers pour qu'on pût les manier à force de bras, & les faire avancer dans les batailles avec les bataillons auxquels ils étoient attachés. Tant de nouvelles inventions transformoient une armée en une fortereſſe mouvante, dont l'accès étoit meurtrier & formidable. Ce fut dans la guerre de 1672 que les François trouvèrent l'invention des pontons de cuivre transportables. Cet uſage facile de conſtruire des ponts rendit les rivières des barrières inutiles. L'art de l'attaque & de la défenſe des places eſt encore dû aux François. Vauban ſurtout perfectionna la fortification; il rendit les ouvrages raſans & les couvrit tellement par les glacis, que pour établir des batteries de brèche, ſi on ne les place à préſent ſur la crête du chemin couvert, les boulets ne ſauroient parvenir au cordon de la maçonnerie qu'ils doivent ruiner. Depuis Vauban on a conſtruit des chemins couverts maçonnés doubles, & peut-être a-t-on même trop multiplié les coupures. C'eſt ſurtout l'art des mines qui a fait les plus grands progrès. On étend les

rameaux du chemin couvert à trente toiſes du glacis: les places bien minées ont des galeries majeures & commandantes. Les rameaux ſont à trois étages. Le Mineur peut faire ſauter le même point de défenſe jusqu'à ſept fois. Pour les attaques on a inventé les globes de compreſſion, qui, s'ils ſont bien appliqués, ruinent toutes les mines de la place à une diſtance de 25 pas du foyer. C'eſt dans les mines que conſiſte à préſent la véritable force des places, & par leur uſage que les Gouverneurs pourront le plus prolonger la durée des ſiéges. De nos jours les fortereſſes ne ſe prennent plus que par une nombreuſe artillerie. On compte trois piéces ſur chaque batterie pour démonter un canon des ouvrages: on ajoute à de ſi nombreuſes batteries celles de ricochet qui enfilent les lignes de prolongation; & à moins de 60 mortiers employés à ruiner les défenſes, on ne ſe hazarde guère à aſſiéger une place forte. Les demi-ſapes, les ſapes ordinaires, les ſapes tournantes, les places d'armes & les cavaliers de tranchées, ſont autant de nouvelles inventions dont on ſe ſert pour les attaques, qui en épargnant le monde, accélérent la reddition

des fortereſſes. Ce ſiècle a vu revivre des troupes armées à la légère: les pandours Autrichiens, les légions Françoiſes & nos bataillons francs; les houſards, originaires de la Hongrie, mais imités par toutes les autres troupes, remplacent cette cavalerie Numide & Parthe ſi fameuſe du temps des Romains. Les milices anciennes ne connoiſſoient point d'uniforme; il n'y a pas un ſiècle que les habits d'ordonnance ont été généralement admis. La Marine encore a fait beaucoup de progrès, tant pour la conſtruction des vaiſſeaux que pour rendre plus exact le calcul des pilotes; mais cette matière étant très-vaſte, je la quitte, de crainte de m'engager dans une trop longue digreſſion.

De tout ce que nous venons de rapporter du progrès des arts en Europe, il réſulte que les pays du Nord avoient beaucoup gagné depuis la guerre de trente ans. Alors la France jouiſſoit de l'avantage de tout ce qui eſt du reſſort des belles-lettres & du goût, les Anglois de la géométrie & de la métaphyſique, les Allemands de la chimie, des expériences de phyſique & de l'érudition; les Italiens commençoient à tomber; mais la Pologne, la

Ruſſie, la Suède & le Danemarck étoient encore arriérés d'un ſiècle en comparaiſon des nations les plus policées. Ce qui mérite peut-être le plus nos réflexions, c'eſt le changement qui ſe voit depuis l'année 1640 dans la puiſſance des États. Nous en voyons quelques uns dans leur accroiſſement, d'autres demeurent, pour ainſi dire, immobiles dans la même ſituation, & d'autres enfin tombent en conſomption & menacent ruine. La Suède jetta ſon feu ſous Guſtave Adolphe, elle dicta avec la France la paix de Weſtphalie; ſous Charles XII elle vainquit les Danois, les Ruſſes, & diſpoſa pour un temps du trône de Pologne: il ſemble que cette Puiſſance ait alors raſſemblé toutes ſes forces pour paroître comme une comète qui jette un grand éclat & ſe perd enſuite dans l'immenſité de l'eſpace; ſes ennemis la démembrèrent en lui arrachant l'Eſtonie, la Livonie, les principautés de Brême & de Verden, & une grande partie de la Poméranie. La chute de la Suède fut l'époque de l'élévation de la Ruſſie: cette Puiſſance ſemble ſortir du néant, pour paroître tout à coup avec grandeur, pour ſe mettre peu de temps après au

niveau des Puiſſances les plus redoutées. On pourroit appliquer à Pierre I ce qu'Homère dit de Jupiter: il fit trois pas, & il fut au bout du monde. En effet, abattre la Suède, donner ſucceſſivement des Rois à la Pologne, abaiſſer la Porte Ottomane & envoyer des troupes pour combattre les François ſur leurs frontières, c'eſt bien aller au bout du monde. On vit de même la maiſon de Brandebourg quitter le banc des Électeurs pour s'aſſeoir parmi les Rois; elle ne figuroit aucunement dans la guerre de trente ans. La paix de Weſtphalie lui valut des provinces qu'une bonne adminiſtration rendit opulentes. La paix & la ſageſſe du gouvernement formèrent une Puiſſance naiſſante, presque ignorée de l'Europe, parce qu'elle travailloit en ſilence & que ſes progrès n'étoient pas rapides, mais l'ouvrage du temps. On parut étonné lorsqu'elle commença à ſe développer.

Les agrandiſſemens de la France, dûs tant à ſes armes qu'à ſa poſitique, furent plus prompts & plus conſidérables. Louis XV ſe trouva par ſes poſſeſſions ſupérieur d'un tiers à celles de Louis XIII; la Franche-comté, l'Alſace, la Lorraine &

une partie de la Flandre annexée à cet Empire, lui donnoient une force bien ſupérieure à celle des temps paſſés; ajoutez-y ſurtout l'Eſpagne ſoumiſe à une branche de la maiſon de Bourbon, qui la délivrant, au moins pour long-temps, des diverſions qu'elle avoit toujours à craindre des Rois d'Eſpagne de la branche Autrichienne, lui donne à préſent la faculté de ſe ſervir de ſes forces entières contre celui de ſes voiſins qu'elle juge néceſſaire de combattre. Les Anglois de leur côté ne ſe ſont pas oubliés. Gibraltar & Port-Mahon ſont des acquiſitions importantes pour une nation commerçante; ils ſe ſont enrichis prodigieuſement par toute ſorte de trafics: peut-être que l'électorat de Hanovre, aſſujetti à leur domination, ne leur eſt pas inutile, par l'influence qu'il leur donne dans les affaires d'Allemagne, auxquelles ils ne prenoient autrefois aucune part. On croit généralement que la nation Angloiſe, à préſent ſuſceptible de corruption, en eſt devenue moins libre; du moins en eſt-elle plus tranquille. La maiſon de Savoie ne s'eſt pas oubliée non plus: elle acquit la Sardaigne & la royauté; elle écorna le Milanois, & les politiques la regar-

dent comme un cancer qui ronge la Lombardie. L'Eſpagne avoit établi Don Carlos dans le royaume de Naples. La maiſon d'Autriche ne jouiſſoit pas des mêmes avantages. La guerre de Succeſſion avoit fait de l'Empereur Charles VI un des plus puiſſans Princes de l'Europe; mais l'envie de ſes voiſins le dépouilla bientôt d'une partie de ſes acquiſitions & le remit au niveau de la fortune de ſes prédéceſſeurs. Depuis l'extinction de la branche de Charles Quint en Eſpagne, la maiſon d'Autriche avoit perdu premièrement l'Eſpagne, paſſée entre les mains des Bourbons; une partie de la Flandre; depuis, le royaume de Naples & une partie du Milanois. Il ne reſta donc à Charles VI de la ſucceſſion de Charles II que quelques villes en Flandre & une partie du Milanois. Les Turcs lui enlevèrent encore la Servie, qui fut également cédée par la paix de Belgrad. La ſeule choſe que la maiſon d'Autriche ait gagnée, c'eſt d'avoir établi un préjugé en ſa faveur qui règne aſſez généralement dans l'Empire, en Angleterre, en Hollande, même en Danemarck, que la liberté de l'Europe eſt attachée au deſtin de cette maiſon. Le Portugal, la Hol-

lande, le Danemarck, la Pologne étoient demeurés tels qu'ils avoient été, ſans augmentation ni perte. De toutes ces Puiſſances, la France & l'Angleterre avoient une prépondérance décidée ſur les autres; l'une par ſes troupes de terre & ſes grandes reſſources, l'autre par ſes flottes & les richeſſes qu'elle devoit à ſon commerce. Ces Puiſſances étoient rivales, jalouſes de leur agrandiſſement: elles penſoient tenir la balance de l'Europe & ſe regardoient comme deux chefs de parti, auxquels devoient s'attacher les Princes & les Rois. Outre l'ancienne haine que la France conſervoit contre les Anglois, elle avoit une inimitié égale contre la maiſon d'Autriche, par une ſuite des guerres continuelles qu'il y avoit eu entre ces deux maiſons depuis la mort de Charles le Téméraire, Duc de Bourgogne. La France auroit voulu ranger la Flandre & le Brabant ſous ſes lois & pouſſer les limites de ſa domination juſqu'aux bords du Rhin. Un tel projet ne pouvoit pas s'exécuter de ſuite; il falloit que le temps le mûrît & que les occaſions le favoriſaſſent. Les François veulent vaincre pour faire des conquêtes: les Anglois veulent

acheter des Princes pour en faire des eſclaves; tous deux donnent le change au public, pour détourner ſes regards de leur propre ambition. L'Eſpagne & l'Autriche étoient à peu près égales en force. L'Eſpagne ne pouvoit faire la guerre qu'au Portugal, ou bien à l'Empereur en Italie. L'Empereur pouvoit la porter de tout côté; il avoit plus de ſujets que l'Eſpagne, & par l'intrigue il pouvoit joindre à ſes forces celles de l'Empire Germanique; l'Eſpagne avoit plus de reſſources dans ſes richeſſes; l'Autriche n'en avoit guère, & quelque impôt qu'elle eût établi ſur les peuples, il lui falloit des ſubſides étrangers pour ſoutenir quelques années ſes troupes en campagne. Alors elle étoit épuiſée par la guerre des Turcs, & ſurchargée de dettes que ces troubles lui avoient fait contracter. La Hollande, quoiqu'opulente, ne ſe mêloit d'aucune querelle étrangère, à moins que la néceſſité ne l'obligeât à défendre ſa barrière contre la France: elle n'étoit occupée qu'à éloigner l'occaſion de faire élire un nouveau Stadhouder. La Pruſſe, moins forte que l'Eſpagne & l'Autriche, pouvoit cependant paroître à la ſuite de ces puiſ-

puiſſances, ſans cependant ſe meſurer à elles d'égal à égal. Les revenus de l'État, comme nous l'avons dit, ne paſſoient pas 7,000,000. Les provinces pauvres & arriérées encore par les malheurs qu'elles avoient ſoufferts de la guerre de trente ans, étoient hors d'état de fournir des reſſources au ſouverain; il ne lui en reſtoit d'autres que ſes épargnes: le feu Roi en avoit fait, & quoique les moyens ne fuſſent pas fort conſidérables, ils pouvoient ſuffire dans le beſoin pour ne pas laiſſer échapper une occaſion qui ſe préſentoit. Mais il falloit de la prudence dans la conduite des affaires, ne pas traîner les guerres en longueur, & ſe hâter d'exécuter ſes deſſeins. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'étoit que l'État n'avoit point de forme régulière. Des provinces peu larges, & pour ainſi dire éparpillées, tenoient depuis la Courlande juſqu'au Brabant. Cette ſituation entrecoupée multiplioit les voiſins de l'État, ſans lui donner de conſiſtance, & faiſoit qu'il avoit bien plus d'ennemis à redouter que s'il avoit été arrondi. La Pruſſe ne pouvoit agir alors qu'en s'épaulant de la France ou de l'Angleterre. On pouvoit cheminer avec la France,

qui avoit fort à cœur ſa gloire & l'abaiſſement de la maiſon d'Autriche. On ne pouvoit tirer des Anglois que des ſubſides deſtinés à ſe ſervir des forces étrangères pour leurs propres interêts. La Ruſſie n'avoit point alors aſſez de poids dans la politique européenne, pour déterminer dans la balance la ſupériorité du parti qu'elle embraſſoit. L'influence de ce nouvel empire ne s'étendoit encore que ſur ſes voiſins les Suédois & les Polonois. Et pour les Turcs, la politique du temps avoit établi que lorsque les François les excitoient ou contre l'Autriche ou contre la Ruſſie, ces deux puiſſances recouroient à Thamas Coulican, qui, par le moyen d'une diverſion, les délivroit de ce qu'ils avoient à craindre de la part de la Porte. Ce que nous venons d'indiquer, étoit l'allure commune de la politique. Il y avoit ſans doute de temps à autre des exceptions à la règle; mais nous ne nous arrêtons ici qu'au calcul ordinaire des probabilités.

L'objet qui intéreſſoit alors le plus l'Europe, c'étoit la ſucceſſion de la maiſon d'Autriche, qui devoit arriver à la mort de l'Empereur Charles VI, dernier mâle de la maiſon de Habspourg.

Nous avons dit que pour prévenir le démembrement de cette monarchie, Charles VI avoit fait une loi domeſtique ſous le nom de pragmatique Sanction, pour aſſurer ſon héritage à ſa fille Marie Thérèſe. La France, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, la Saxe, l'Empire romain avoient garanti cette pragmatique Sanction; le feu Roi Fréderic Guillaume même l'avoit garantie, à condition que la cour de Vienne lui aſſurât la ſucceſſion de Juliers & de Bergue. L'Empereur lui en promit la poſſeſſion éventuelle & ne remplit point ſes engagemens; ce qui diſpenſoit le Roi de la garantie de la pragmatique Sanction, à laquelle le feu Roi s'étoit engagé conditionnellement.

La ſucceſſion des duchés de Juliers & de Bergue, dont le cas paroiſſoit proche l'an 1740, faiſoit alors l'objet le plus intéreſſant de la politique de la maiſon de Brandebourg. Fréderic Guillaume n'avoit point contracté d'alliance, ſentant ſa fin prochaine, pour laiſſer à ſon ſucceſſeur la liberté de former des liaiſons ſelon que les circonſtances & l'occaſion l'exigeroient. Après la mort du Roi, la cour de Berlin entama des négociations à Vienne, à Paris, com-

me à Londres, pour preſſentir laquelle de ces puiſſances ſe trouveroit le plus favorablement diſpoſée pour ſes intérêts. Elle les trouva également froides, parce que les vues ne s'uniſſent que lorsque des beſoins réciproques forment les liens des alliances, & l'Europe ſe ſoucioit peu que le Roi ou quelque autre prince eût le duché de Bergue. La France conſentoit à la vérité à ce que le Roi démembrât une liſière de ce duché; c'étoit trop peu pour contenter les déſirs d'un jeune roi ambitieux, qui vouloit tout ou rien. Remarquons ſur toute choſe que l'Empereur Charles VI ne s'en étoit pas tenu à une ſimple garantie du duché de Bergue, mais qu'il en avoit promis la poſſeſſion au Roi de Pologne, Électeur de Saxe, & que durant l'ambaſſade du Prince de Lichtenſtein à Paris, il avoit donné une promeſſe toute pareille au Prince de Sulzbach, héritier de l'Électeur Palatin. Falloit-il ſe laiſſer ſacrifier par la cour de Vienne; falloit-il ſe contenter de cette liſière du duché de Bergue que la France promettoit à la Pruſſe d'occuper, ou falloit-il en venir à la voie des armes pour ſe faire ſoi-même raiſon de ſes

droits? Dans cette crise le Roi résolut de se servir de toutes ses ressources pour se mettre dans une situation plus formidable: ce qu'il exécuta sans différer davantage. Par le moyen d'une bonne économie, il leva 15 nouveaux *) bataillons, & il attendit dans cette position les événemens qu'il plairoit à la fortune de lui fournir, pour se rendre à lui-même la justice que d'autres lui refusoient.

## CHAPITRE II.

*Raisons de faire la guerre à la Reine de Hongrie après la mort de l'Empereur Charles VI. Campagne d'hiver en Silésie.*

L'acquisition du duché de Bergue rencontroit beaucoup de difficultés dans l'exécution. Pour s'en faire une idée nette, il faut se mettre précisément dans la situation où le Roi se trouvoit. Il pouvoit mettre à peine 60,000 hommes en 1740.

*) Régimens de Camas, Munchow, Dohna, Henri, Persod, Bronswic, Eisenach & Einsiedel.

campagne; il n'avoit de reſſource, pour ſoutenir ſes entrepriſes, que dans le tréſor que le feu Roi lui avoit laiſſé. S'il vouloit entreprendre la conquéte du duché de Bergue, il devoit y employer toutes ſes troupes; parce qu'il avoit à faire à forte partie, qu'il falloit lutter contre la France, & prendre en même temps la ville de Duſſeldorff. La ſupériorité ſeule de la France ſuffiſoit pour le faire déſiſter de cette entrepriſe, quand il n'y auroit pas eu encore d'autres empêchemens auſſi conſidérables & auſſi contraires à ſes vues. Ces difficultés venoient des prétentions approchantes de celles du Roi, que la maiſon de Saxe avoit au pays de Juliers & de Bergue, & de la jalouſie qu'inſpiroit à la maiſon de Hanovre celle de Brandebourg. Si dans ces circonſtances le Roi s'étoit porté avec toutes ſes forces aux bords du Rhin, il devoit s'attendre que laiſſant ſes pays héréditaires vuides de troupes, il les expoſoit à être envahis par les Saxons & les Hanovriens, qui n'auroient pas manqué d'y faire une diverſion: & dans le cas où le Roi auroit laiſſé une partie de ſon armée dans la Marche pour garantir ſes États contre la mau-

vaiſe volonté de ſes voiſins, il ſe ſeroit trouvé trop foible des deux côtés. La France avoit garanti la ſucceſſion palatine au Duc de Sulzbach, pour obtenir la neutralité du vieil Électeur pendant la guerre qu'elle fit ſur le Rhin. Ce n'auroit pas été cette garantie qui auroit arrêté le Roi, car communément ce ſont des paroles auſſitôt données que violées; mais l'intérêt de la France vouloit des voiſins foibles ſur les bords du Rhin, & non des princes puiſſans & capables de lui réſiſter. A peu près dans le même temps le Comte de Seckendorff, qui avoit été détenu dans les priſons de Grætz, obtint ſa liberté, à condition de remettre à l'Empereur tous les ordres par leſquels il avoit été autoriſé à donner au feu Roi de Pruſſe les aſſurances les plus ſolennelles de l'aſſiſtance que l'Empereur lui promettoit, pour favoriſer ſes droits à la ſucceſſion des duchés de Juliers & de Bergue. Cet expoſé montre combien les circonſtances étoient peu favorables à la maiſon de Brandebourg, & ce ſont les raiſons qui déterminèrent le Roi à s'en tenir au traité proviſionnel que ſon père avoit conclu avec la France. Mais ſi des raiſons auſſi fortes modé-

roient les désirs de la gloire dont le Roi étoit animé, des motifs non moins puissans le pressoient de donner au commencement de son règne des marques de vigueur & de fermeté, pour faire respecter sa nation en Europe. Les bons citoyens avoient tous le cœur ulcéré du peu d'égard que les puissances avoient eu pour le feu Roi, surtout dans les dernières années de son règne, & de la flétrissure que le monde imprimoit au nom prussien. Comme ces choses influèrent beaucoup sur la conduite du Roi, nous nous croyons obligés de répandre quelques éclaircissemens sur cette matière.

La conduite sage & circonspecte du feu Roi lui avoit été imputée à foiblesse. Il eut l'année 1727 des brouilleries avec les Hanovriens sur des bagatelles qui se terminèrent par conciliation: peu de temps après survinrent des démêlés aussi peu importans avec les Hollandois, qui de même furent accommodés à l'amiable. De ces deux exemples de modération ses voisins & ses envieux conclurent qu'on pouvoit l'insulter impunément; qu'au lieu de forces réelles, les siennes n'étoient qu'apparentes;

qu'au lieu d'officiers entendus, il n'avoit que des maîtres d'eſcrime, & au lieu de braves ſoldats, des mercenaires peu affectionnés à l'État, & que pour lui il menaçoit toujours, & ne frappoit jamais. Le monde ſuperficiel & léger dans ſes jugemens accréditoit de pareils diſcours, & ces préjugés ſe répandirent dans peu par toute l'Europe. La gloire à laquelle le feu Roi aſpiroit, (plus juſte que celle des conquérans,) avoit pour objet de rendre ſon pays heureux, de diſcipliner ſon armée & d'adminiſtrer ſes finances avec l'ordre & l'économie la plus ſage. Il évitoit la guerre pour ne point être diſtrait d'auſſi belles entrepriſes; par ce moyen il s'acheminoit ſourdement à la grandeur, ſans réveiller l'envie des ſouverains. Dans les dernières années de ſa vie les infirmités du corps avoient entièrement ruiné ſa ſanté, & ſon ambition n'eût jamais conſenti à confier ſes troupes à d'autres mains qu'aux ſiennes. Toutes ces différentes cauſes réunies rendirent ſon règne heureux & pacifique. Si l'opinion que l'on avoit du Roi n'avoit été qu'une erreur ſpéculative, la vérité en auroit tôt ou tard détrompé le public; mais les ſouverains préſu-

moient ſi déſavantageuſement de ſon caractère, que ſes alliés gardoient auſſi peu de ménagement envers lui que ſes ennemis. Preuve de cela, la cour de Vienne & celle de Ruſſie convinrent avec le feu Roi de placer un prince de Portugal ſur le trône de Pologne. Ce projet tomba ſubitement, & ils ſe déclarèrent pour Auguſte II, Électeur de Saxe, ſans daigner méme en donner la moindre connoiſſance au Roi. L'Empereur Charles VI avoit obtenu à de certaines conditions un ſecours de 10,000 hommes que le feu Roi envoya l'année 1734 ſur le Rhin contre les François, & il ſe crut au deſſus de l'obligation de remplir ces chétifs engagemens. Le Roi George II d'Angleterre appeloit le feu Roi, ſon frère le caporal; il diſoit qu'il étoit Roi des grands chemins & l'Archiſablier de l'Empire romain: tous les procédés de ce prince portoient l'empreinte du plus profond mépris. Les Officiers pruſſiens, qui ſelon les privilèges des Électeurs enrôloient des ſoldats dans les villes impériales, ſe trouvoient expoſés à mille avanies: on les arrêtoit, on les traînoit dans des cachots où on les confondoit avec les plus vils ſcélérats: enfin

ces excès alloient à un point qu'ils n'étoient plus ſoutenables. Un miſérable Évêque de Liége ſe faiſoit honneur de donner des mortifications au feu Roi. Quelques ſujets de la ſeigneurie de Herſtall appartenant à la Pruſſe s'étoient révoltés; l'Évêque leur donna ſa protection. Le feu Roi envoya le Colonel Creutz à Liége, muni d'une lettre de créance, pour accommoder cette affaire. Qui ne voulut pas le recevoir? Ce fut Monſieur l'Évêque: il vit arriver trois jours de ſuite cet Envoyé dans la cour de ſa maiſon, & autant de fois il lui en interdit l'entrée.

Cet événement, & bien d'autres encore qu'on omet par amour de la briéveté, apprirent au Roi qu'un prince doit faire reſpecter ſa perſonne, ſurtout ſa nation; que la modération eſt une vertu que les hommes d'État ne doivent pas toujours pratiquer à la rigueur, à cauſe de la corruption du ſiècle, & que dans ce changement de règne il étoit plus convenable de donner des marques de fermeté que de douceur.

Pour raſſembler ici tout ce qui pouvoit animer la vivacité d'un jeune prince parvenu à la

régence, ajoutons que Fréderic I en érigeant la Pruſſe en royaume, avoit par cette vaine grandeur mis un germe d'ambition dans ſa poſtérité qui devoit fructifier tôt ou tard. La monarchie qu'il avoit laiſſée à ſes deſcendans étoit, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, une eſpèce d'hermaphrodite qui tenoit plus de l'électorat que du royaume. Il y avoit de la gloire à décider cet être, & ce ſentiment fut ſurement un de ceux qui fortifièrent le Roi dans les grandes entrepriſes où tant de motifs l'engageoient. Quand même l'acquiſition du duché de Bergue n'eût pas rencontré des obſtacles presque inſurmontables, le ſujet en étoit ſi mince, que la poſſeſſion n'en agrandiſſoit que très-peu la maiſon de Brandebourg. Ces réflexions firent que le Roi tourna ſes vues ſur la maiſon d'Autriche, dont la ſucceſſion après la mort de l'Empereur devenoit litigieuſe & le trône des Céſars vacant. Cet événement ne pouvoit être que favorable par le rôle diſtingué que le Roi jouoit en Allemagne, par les différens droits des maiſons de Saxe & de Bavière à ces États, par le nombre des candidats qui poſtuleroient la couronne

impériale, enfin par la politique de la cour de Verſailles, qui dans une pareille occaſion, devoit naturellement s'en ſaiſir pour profiter des troubles que la mort de l'Empereur Charles VI ne pouvoit manquer d'exciter. Cet événement ne ſe fit point attendre. L'Empereur Charles VI termina ſes jours à la Favorite le 26 d'Octobre de l'année 1740. Cette nouvelle arriva à Reinsberg, où le Roi étoit attaqué de la fièvre quarte. Les Médecins, infatués d'anciens préjugés, ne voulurent point lui donner du quinquina; il en prit malgré eux, parce qu'il ſe propoſoit des choſes plus importantes que de ſoigner la fièvre. Il réſolut auſſitôt de revendiquer les principautés de la Siléſie auxquelles ſa maiſon avoit des droits inconteſtables, & il ſe prépara en même temps à ſoutenir ces prétentions, s'il le falloit, par la voie des armes. Ce projet rempliſſoit toutes ſes vues politiques; c'étoit un moyen d'acquérir de la réputation, d'augmenter la puiſſance de l'État & de terminer ce qui regardoit cette ſucceſſion litigieuſe du duché de Bergue. Cependant, avant que de ſe déterminer entièrement, le Roi mit en balance les risques qu'il y avoit à

courir en entreprenant une pareille guerre, & de l'autre les avantages qu'on pouvoit en eſpérer.

D'un côté ſe préſentoit la puiſſante maiſon d'Autriche, qui ne pouvoit pas manquer de reſſources avec tant de vaſtes provinces; une fille d'Empereur attaquée, qui devoit trouver des alliés dans le Roi d'Angleterre, dans la république de Hollande & dans la plupart des princes de l'Empire qui avoient garanti la pragmatique Sanction. Ce Duc de Courlande qui gouvernoit alors la Ruſſie, étoit aux gages de la cour de Vienne; & de plus la jeune Reine de Hongrie pouvoit mettre la Saxe dans ſes intérêts, en lui cédant quelques cercles de la Bohême; & quant au détail de l'exécution, la ſtérilité de l'année 1740 devoit faire craindre de manquer de moyens pour former des magaſins & fournir des vivres aux troupes. Les riſques étoient grands. Il falloit craindre la viciſſitude des armes. Une bataille perdue pouvoit être déciſive. Le Roi n'avoit point d'alliés, & il ne pouvoit oppoſer que des troupes ſans expérience à de vieux ſoldats autrichiens blanchis ſous le harnois & aguerris par tant de campagnes.

D'autre part une foule de réflexions ranimoient les eſpérances du Roi. La ſituation de la cour de Vienne après la mort de l'Empereur étoit des plus fâcheuſes. Les finances étoient dérangées, l'armée étoit délabrée, & découragée par les mauvais ſuccès qu'elle avoit eus contre les Turcs, le Miniſtère défuni; avec cela placez à la téte de ce gouvernement une jeune Princeſſe ſans expérience, qui doit défendre une ſucceſſion litigieuſe, & il en réſulte que ce gouvernement ne devoit pas paroître redoutable. D'ailleurs il étoit impoſſible que le Roi manquât d'alliés. La rivalité qui ſubſiſtoit entre la France & l'Angleterre, aſſuroit néceſſairement au Roi une de ces deux puiſſances; & de plus tous les prétendans à la ſucceſſion de la maiſon d'Autriche devoient unir leurs interêts à ceux de la Pruſſe. Le Roi pouvoit diſpoſer de ſa voix pour l'élection impériale; il pouvoit s'accommoder quant à ſes prétentions ſur le duché de Bergue, ſoit avec la France, ſoit avec l'Autriche; & enfin la guerre qu'il pouvoit entreprendre en Siléſie, étoit l'unique eſpéce d'offenſive que favoriſoit la ſituation de ſes États, vu qu'il étoit à portée de ſes fron-

tières, & que l'Oder lui fourniſſoit une communication toujours ſûre.

Ce qui acheva de déterminer le Roi à cette entrepriſe, ce fut la mort d'Anne, Impératrice de Ruſſie, qui ſuivit de près celle de l'Empereur. Par ſon décès la couronne retomboit au jeune Iwan, Grand Duc de Ruſſie, fils d'une Princeſſe de Mecklenbourg & du Prince Antoine Ulric de Bronſwic, beau-frère du Roi. Les apparences étoient que durant la minorité du jeune Empereur la Ruſſie ſeroit plus occupée à maintenir la tranquillité dans ſon empire qu'à ſoutenir la pragmatique Sanction, pour laquelle l'Allemagne ne pouvoit manquer d'éprouver des troubles; ajoutez à ces raiſons une armée toute prête à agir, des fonds tout trouvés, & peut-être l'envie de ſe faire un nom; tout cela fut cauſe de la guerre que le Roi déclara à Marie Thérèſe d'Autriche, Reine de Hongrie & de Bohême. Il ſembloit que ce fût l'époque des changemens & des révolutions. La Princeſſe de Mecklenbourg-Bronſwic, mère de l'Empereur Iwan, ſe trouvoit, elle & ſon fils, ſous la tutelle du Duc de Courlande, auquel l'Impératrice Anne en mourant

rant avoit confié l'adminiſtration de l'empire. Cette Princeſſe croyoit qu'il étoit au deſſous de ſa naiſſance d'obéir à un autre; elle crut que la tutelle lui convenoit plus en qualité de mère qu'à Biron, qui n'étoit ni Ruſſe ni parent de l'Empereur. Elle employa habilement le Maréchal Munnich, dont elle mit l'ambition en jeu. Biron fut arrêté, puis exilé au fond de la Sibérie, & la Princeſſe de Mecklenbourg s'empara du gouvernement. Ce changement paroiſſoit avantageux à la Pruſſe; car Biron ſon ennemi fut exilé, & le mari de la Régente, Antoine de Bronſwic, étoit beau-frère du Roi. La Princeſſe de Mecklenbourg joignoit à de l'eſprit tous les caprices & tous les défauts d'une femme mal élevée; ſon mari, foible, ſans génie, n'avoit de mérite qu'une valeur d'inſtinct. Munnich, le mobile de leur élévation, le vrai héros de la Ruſſie, étoit en même temps le dépoſitaire de l'autorité ſouveraine. Sous le prétexte de cette révolution le Roi envoya le Baron de Winterfeld en ambaſſade en Ruſſie pour féliciter le Prince de Bronſwic & ſon épouſe de l'heureux ſuccès de cette entrepriſe. Le vrai motif, l'objet caché

de cette miſſion étoit de gagner Munnich, beau-père de Winterfeld, & de le rendre favorable aux deſſeins qu'on étoit ſur le point d'exécuter, à quoi Winterfeld réuſſit auſſi heureuſement qu'on le pouvoit déſirer.

Quelque précaution que l'on prît à Berlin pour cacher l'expédition que l'on méditoit, il étoit impoſſible de faire des magaſins, de préparer du canon & de mouvoir des troupes incognito: déjà le public ſe doutoit de quelque entrepriſe. Monſieur Damrath, Envoyé de l'Empereur à Berlin, avertit ſa Cour qu'un orage la menaçoit & qu'il pourroit bien fondre ſur la Siléſie. Le Conſeil de la Reine lui répondit de Vienne: „Nous ne voulons ni ne pouvons ajouter foi aux nouvelles que vous nous mandez.„ On envoya pourtant le Marquis de Botta à Berlin pour complimenter le Roi ſur ſon avénement au trône, mais plus encore pour juger ſi Damrath avoit donné de fauſſes allarmes. Le Marquis de Botta, fin & pénétrant, s'apperçut d'abord de quoi il étoit queſtion, & après avoir fait le jour de ſon audience les complimens d'uſage, il s'étendit ſur les incommodités de la route qu'il avoit

faite & s'appeſantit un peu ſur les mauvais chemins de la Siléſie, que les inondations avoient tellement rompus, qu'ils étoient devenus impraticables. Le Roi ne fit pas ſemblant de le comprendre, & répondit que le pis qui pût arriver à ceux qui auroient ces chemins à traverſer, ſeroit d'être des voyageurs crottés.

Quoique le Roi fût fermement déterminé dans le parti qu'il avoit pris, il jugea qu'il étoit cependant convenable de faire des tentatives d'accommodement avec la Cour de Vienne. Dans cette vue le Comte de Gotter y fut envoyé. Il devoit déclarer à la Reine de Hongrie: qu'en cas qu'elle voulût faire raiſon des droits que le Roi avoit ſur la Siléſie, ce prince lui offroit ſon aſſiſtance contre tous les ennemis ouverts ou ſecrets qui voudroient démembrer la ſucceſſion de Charles VI, & ſa voix à la diète de l'élection impériale au Grand Duc de Toſcane. Comme il étoit à ſuppoſer que ces offres ſeroient rejetées, dans ce cas le Comte de Gotter étoit autoriſé à déclarer la guerre à la Reine de Hongrie. L'armée fut plus diligente que cette ambaſſade; elle entra

en Siléſie, comme on le verra dans la ſuite, deux jours avant l'arrivée du Comte de Gotter à Vienne.

Vingt bataillons *) & trente ſix eſcadrons furent mis en marche pour s'approcher des frontières de la Siléſie; ils devoient être ſuivis de ſix bataillons deſtinés au blocus de la forteresſe de Glogau. Ce nombre, tout foible qu'il étoit, parut ſuffiſant pour s'emparer d'un pays ſans défenſe; il donnoit d'ailleurs l'avantage de pouvoir amaſſer pour le printemps prochain des magaſins qu'une groſſe armée auroit conſumés pendant l'hiver. Avant que le Roi partît pour joindre ſes troupes, il donna encore audience au Marquis de Botta, auquel il dit les mêmes choſes que le Comte de Gotter devoit déclarer à Vienne. Botta s'écria: „Vous allez ruiner la maiſon d'Autriche, Sire, & vous abymer en même temps.“ „Il ne dépend que de la Reine, reprit le Roi, d'accepter les offres qui lui ſont faites.“ Cela rendit le Marquis rêveur; il ſe recueillit cependant & reprenant la parole d'un ton de voix & d'un air ironique, il dit: „Sire, vos troupes ſont belles, j'en conviens;

*) Décembre.

les nôtres n'ont pas cette apparence, mais elles ont vu le loup; penſez, je vous en conjure, à ce que vous allez entreprendre." Le Roi s'impatienta & reprit avec vivacité: „Vous trouvez que mes troupes ſont belles, & je vous ferai convenir qu'elles ſont bonnes." Le Marquis fit encore des inſtances pour qu'on différât l'exécution de ce projet. Le Roi lui fit comprendre qu'il étoit trop tard & que le Rubicon étoit paſſé. Tout le projet ſur la Siléſie ayant éclaté, une entrepriſe auſſi hardie cauſa une effervescence ſingulière dans l'eſprit du public. Les ames foibles & timorées préſageoient la chute de l'État, d'autres croyoient que le Prince abandonnoit tout au hazard & appréhendoient qu'il ne prît pour modèle Charles XII. Le militaire eſpéroit de la fortune & prévoyoit de l'avancement. Les frondeurs, dont il ſe trouve dans tout pays, envioient à l'État les accroiſſemens dont il étoit ſuſceptible. Le Prince d'Anhalt étoit furieux de ce qu'il n'avoit pas conçu ce plan & n'étoit pas le premier mobile de l'exécution; il prophétiſoit, comme Jonas, des malheurs qui n'arrivèrent ni à Ninive ni à la Pruſſe. Ce Prince regardoit l'armée

impériale comme ſon berceau; il avoit des obligations à Charles VI, qui avoit donné un brevet de Princeſſe à ſa femme, & il craignoit avec cela l'agrandiſſement du Roi, qui réduiſoit un voiſin comme le Prince d'Anhalt au néant. Ces ſujets de mécontentement l'engagèrent à ſemer la défiance & l'épouvante dans tous les eſprits; il auroit voulu intimider le Roi lui-même, ſi cela avoit été faiſable; mais le parti étoit trop bien pris & les choſes pouſſées trop avant pour pouvoir reculer. Cependant, pour prévenir le mauvais effet que des propos d'un grand général comme étoit le Prince d'Anhalt pouvoient faire ſur les officiers, le Roi jugea à propos d'aſſembler avant ſon départ les officiers de la garniſon de Berlin, & de leur parler en ces termes: „J'entreprens „une guerre, Meſſieurs, dans laquelle je n'ai „d'autres alliés que votre valeur & votre bonne „volonté: ma cauſe eſt juſte, & mes reſſources „ſont dans la fortune. Souvenez-vous ſans ceſſe „de la gloire que vos ancêtres ſe ſont acquiſe „dans les plaines de Varſovie, à Fehrbellin & „dans l'expédition de la Pruſſe. Votre ſort eſt „entre vos mains; les diſtinctions & les récom-

„penſes attendent que vos belles actions les mé-
„ritent. Mais je n'ai pas beſoin de vous exci-
„ter à la gloire; vous n'avez qu'elle devant les
„yeux, c'eſt le ſeul objet digne de vos travaux.
„Nous allons affronter des troupes qui ſous le
„Prince Eugène ont eu la plus grande réputa-
„tion: quoique ce Prince n'exiſte plus, d'autant
„plus d'honneur y aura-t-il à vaincre, que
„nous aurons à meſurer nos forces contre de
„braves ſoldats. Adieu! partez. Je vous ſui-
„vrai inceſſamment au rendez-vous de la gloire
„qui nous attend.„

Le Roi partit de Berlin après un grand bal masqué; il arriva le 21 de Décembre à Croſſen. Une ſingularité voulut que ce jour même, une corde, apparemment uſée, à laquelle la cloche de la cathédrale étoit ſuſpendue, ſe rompît. La cloche tomba, & cela fut pris pour un ſiniſtre préſage; car il régnoit encore dans l'eſprit de la nation des idées ſuperſtitieuſes. Pour détourner ces mauvaiſes impreſſions, le Roi expliqua ces ſignes avantageuſement. Cette cloche tombée ſignifioit ſelon lui l'abaiſſement de ce qui étoit élevé; & comme la maiſon d'Autriche l'étoit infiniment plus que celle de Brande-

bourg, cela préſageoit clairement les avantages qu'on remporteroit ſur elle. Quiconque connoît le public, ſait que de telles raiſons ſont ſuffiſantes pour le convaincre.

Ce fut le 23 de Décembre *) que l'armée entra dans la Siléſie. Les troupes marchèrent par cantonnement, tant parce qu'il n'y avoit point d'ennemj, que parce que la ſaiſon ne permettoit pas de camper: elles répandirent ſur leur paſſage la déduction des droits de la maiſon de Brandebourg ſur la Siléſie. On publia en même temps uñ manifeſte contenant en ſubſtance: que les Pruſſiens prenoient poſſeſſion de cette province pour la garantir contre l'irruption d'un tiers, ce qui marquoit aſſez clairement qu'on n'en ſortiroit pas impunément. Ces précautions firent que le peuple & la nobleſſe ne regardèrent point l'entrée des Pruſſiens en Siléſie comme l'irruption d'un ennemi, mais comme un ſecours officieux qu'un voiſin prêtoit à ſon allié. La religion encore, ce préjugé ſacré chez le peuple, concouroit à rendre les eſprits pruſſiens; parce que les deux tiers de la Siléſie ſont compoſés de proteſtans

*) 1740

qui long-temps opprimés par le fanatiſme autrichien, regardoient le Roi comme un ſauveur que le ciel leur avoit envoyé.

En remontant l'Oder, la première forteresſe qu'on rencontre c'eſt Glogau. La ville eſt ſituée ſur la rive gauche de cette rivière; ſon enceinte eſt médiocre, environnée d'un mauvais rempart dont la moindre partie étoit revêtue. Son foſſé pouvoit ſe paſſer en pluſieurs endroits; la contreſcarpe étoit presque détruite. Comme la ſaiſon rigoureuſe empêchoit d'en faire le ſiège dans les formes, on ſe contenta de la bloquer; d'ailleurs la groſſe artillerie n'étoit point encore arrivée. La Cour de Vienne avoit donné des ordres précis à Wenzel Wallis, Gouverneur de la place, de ne point commettre les premières hoſtilités; il crut que de le bloquer n'étoit pas l'aſſiéger, & il ſe laiſſa paiſiblement enfermer dans ſes remparts. Depuis la paix de Belgrad la plus grande partie de l'armée autrichienne étoit demeurée en Hongrie. Au bruit de la rupture des Pruſſiens, le Général Braun fut envoyé en Siléſie, où il put raſſembler à peine 3000 hommes; il tenta de s'emparer de Breslau tant par

la ruſe que par la force, mais inutilement. Cette ville jouiſſoit de priviléges ſemblables à ceux des villes impériales: c'étoit une petite république gouvernée par ſes magiſtrats & qui étoit exempte de toute garniſon. L'amour de la liberté & du luthéraniſme préſervèrent ſes habitans des fléaux de la guerre; ils réſiſtèrent aux ſollicitations du Général Braun, qui l'auroit pourtant à la fin emporté, ſi le Roi n'eût hâté ſa marche pour l'obliger à la retraite. Dans ces entrefaites le Prince Léopold d'Anhalt arriva à Glogau avec 6 bataillons & 5 eſcadrons; il releva les troupes du blocus, & le Roi partit ſur le champ avec les grenadiers de l'armée, 6 bataillons & 10 eſcadrons, pour gagner Breslau ſans perte de temps. Après quatre jours de marche il ſe trouva aux portes de cette capitale, tandis que le Maréchal de Schwérin longeoit le pied des montagnes & dirigeoit ſa marche par Liegnitz, Schweidnitz & Franckenſtein, pour purger d'ennemis cette partie de la Siléſie.

Le premier de Janvier le Roi s'empara des faubourgs de Breslau ſans réſiſtance, & envoya les Colonels de Borck & de Goltz pour

ſommer la ville de ſe rendre: en même temps quelques troupes paſſèrent l'Oder & ſe cantonnèrent au dôme. Par là le Roi ſe trouvoit maître des deux côtés de la rivière & bloquoit effectivement cette ville mal approviſionnée, qui fut forcée d'entrer en compoſition. Il faut obſerver de plus que les foſſés de la ville étant gelés, la bourgeoiſie pouvoit craindre d'être emportée par un aſſaut général. Le zèle de la religion luthérienne abrégea toutes les longueurs de cette négociation: un cordonnier enthouſiaſte ſubjugua le petit peuple, lui communiqua ſon fanatisme & le ſouleva au point d'obliger les magiſtrats à ſigner un acte de neutralité avec les Pruſſiens & à leur ouvrir les portes de la ville. Dès que le Roi fut entré dans cette capitale, il licentia toutes les perſonnes en place qui ſe trouvoient au ſervice de la Reine de Hongrie. Ce coup d'autorité prévint toutes les menées ſourdes dont ces anciens ſerviteurs de la maiſon d'Autriche auroient fait uſage dans la ſuite pour cabaler contre les intérêts des Pruſſiens. Cette affaire terminée, un détachement d'infanterie paſſa l'Oder pour chaſſer de Namslau une garniſon autrichienne

de 300 hommes, qui quinze jours après ſe rendit priſonnière de guerre. On ne laiſſa qu'un régiment d'infanterie dans les fauxbourgs de Breslau, & le Roi dirigea ſa marche ſur Ohlau, où Braun avoit jeté le Colonel Formentini avec 400 hommes. Cette ville prend ſon nom d'une petite rivière qui paſſe ſous ſes murs; elle étoit entourée d'un mauvais rempart à demi éboulé & d'un foſſé ſec: le château qui vaut un peu mieux, ne peut ſe prendre qu'avec du canon. Pendant qu'on ſe diſpoſoit à donner un aſſaut général à cette bicoque, le Commandant capitula. La garniſon ſe débanda en ſortant, & il ne lui reſta que 120 hommes, avec lesquels il fut convoyé à Neiſse. Les ennemis avoient une garniſon à Brieg de 1200 hommes & pour la bloquer, ainſi que les autres places, le Général Kleiſt en fit l'inveſtiſſement avec 5 bataillons & 4 eſcadrons. Pendant que le Roi avoit pris ou bloqué les places le long de l'Oder, le Maréchal de Schwérin étoit arrivé à Franckenſtein, en approchant de la rivière de Neiſſe qui ſépare la haute Siléſie de la baſſe; il tomba ſur les dragons de Lichtenſtein, qu'il pouſſa ſur Ottmachau: ce château épiſcopal a un pont ſur la

Neiſſe. Mr de Braun, pour couvrir & faciliter ſa retraite, y jeta trois compagnies de grenadiers. Le Maréchal de Schwérin les bloqua; le lendemain le Roi le joignit avec des mortiers & quelques pièces de 12 livres. Dès que les batteries furent en état de jouer, le Major Muſſling, Commandant de la garniſon, ſe rendit à diſcrétion. Il ne reſtoit plus que la ville de Neiſſe à prendre; mais elle valoit mieux pour ſa force que toutes les autres. Cette ville eſt ſituée au-delà de la Neiſſe, fortifiée d'un bon rempart de terre & d'un foſſé qui a 7 pieds d'eau de profondeur, environné d'un terrain bas & marécageux, où Roth, qui en étoit Commandant, avoit pratiqué une inondation. Du côté de la baſſe Siléſie cette place eſt commandée par une hauteur qui en eſt éloignée de 800 pas. La ſaiſon rigoureuſe s'oppoſoit aux opérations d'un ſiège formel; il ne reſtoit donc pour s'en emparer que l'aſſaut, le bombardement ou le blocus. Roth avoit rendu l'aſſaut impraticable; il faiſoit tous les matins ouvrir les glaces du foſſé; il faiſoit arroſer le rempart d'eau qui ſe geloit tout de ſuite; il avoit meublé les baſtions & les courtines de quantité de folives & de

faux pour repouſſer les aſſaillans, ce qui fit renoncer à l'aſſaut. On eſſaya de bombarder la ville; on y jeta 1200 bombes & 3000 boulets rouges, le tout en vain; la fermeté de ce Commandant obligea les Pruſſiens d'abandonner cette entrepriſe & d'entrer en quartiers d'hiver. En même temps le Colonel Camas, chargé d'une expédition ſur Glatz, rejoignit l'armée; il avoit manqué ſon coup faute de bonnes meſures. Pendant que les Pruſſiens ſe cantonnoient autour de Neiſſe, le Maréchal de Schwérin, à la tête de 7 bataillons & de 10 eſcadrons, deſcendit en haute Siléſie; il délogea le Général Braun de Jægerndorff, de Troppau & du château de Grætz. Les Autrichiens ſe retirèrent en Moravie; les Pruſſiens prirent leurs quartiers derrière l'Oppa, & s'étendirent juſques à Jablunka ſur les frontières de la Hongrie. Durant ces opérations militaires le Comte de Gotter ſe trouvoit à Vienne; il y négocioit, plutôt pour ſe conformer à l'uſage que dans l'eſpérance de pouvoir réuſſir. Il avoit tenu un langage aſſez impoſant, capable d'intimider toute autre Cour que celle de Charles VI. Les courtiſans de la Reine de Hongrie diſoient d'un ton

de hauteur, que ce n'étoit point à un prince dont la fonction étoit, en qualité d'Archi-chambellan de l'Empire, de préſenter à l'Empereur le baſſin à laver les mains, de préſcrire des lois à ſa fille. Le Comte de Gotter, pour enchérir ſur ces propos autrichiens, eut l'effronterie de montrer au Grand Duc une lettre que le Roi lui avoit écrite, où ſe trouvoient ces mots: „Si le Grand Duc veut ſe perdre, qu'il ſe perde.“ Le Grand Duc en parut ébranlé. Le Comte Kinsky, Chancelier de Bohême, l'homme le plus fier d'une Cour où la vanité dominoit, prit la parole; traita toutes les propoſitions du Comte de Gotter de flétriſſantes pour les ſucceſſeurs des Céſars; ranima le Grand Duc & contribua plus que tous les autres miniſtres à rompre cette négociation. L'Europe étoit dans la ſurpriſe de l'invaſion inopinée de la Siléſie. Les uns taxoient d'étourderie cette levée de boucliers; d'autres regardoient cette entrepriſe comme une choſe inſenſée. Le Miniſtre d'Angleterre, Robinſon, qui réſidoit à Vienne, ſoutenoit que le Roi de Pruſſe méritoit d'être excommunié en politique. En même temps que le Comte de Gotter partit

pour Vienne, le Roi envoya le Général Winterfeld en Ruſſie; il y trouva le Marquis de Botta, qui y ſoutenoit avec toute la vivacité de ſon caractère les intérêts de la Cour de Vienne. Cependant en cette occaſion le bon ſens poméranien l'emporta ſur la ſagacité italienne, & Mr de Winterfeld parvint, par le crédit du Maréchal Munnich, à conclure avec la Ruſſie une alliance défenſive; c'étoit tout ce qu'on pouvoit déſirer de plus avantageux dans ces circonſtances critiques. Après que les troupes furent entrées dans leurs quartiers d'hiver, le Roi quitta la Siléſie & vint à Berlin pour faire les diſpoſitions convenables pour la campagne prochaine. On fit partir pour l'armée un renfort de 10 bataillons & de 25 eſcadrons. Et comme les intentions des Saxons & des Hanovriens paroiſſoient équivoques, il fut réſolu d'aſſembler 30 bataillons & 40 eſcadrons auprès de Brandebourg ſous les ordres du Prince d'Anhalt, pour veiller ſur la conduite de ces Princes voiſins. Le Prince d'Anhalt choiſit Genthin comme l'endroit le plus propre pour ſon campement, & d'où il tenoit également en échec les Saxons & les Hanovriens. La

plu-

plupart des ſouverains étoient encore dans l'incertitude, ils ne pouvoient point débrouiller le dénouement qui ſe préparoit. La miſſion du Comte de Gotter à Vienne, d'autre part l'entrée des troupes pruſſiennes en Siléſie, leur préſentoient une énigme, & ils s'efforçoient à deviner ſi la Pruſſe étoit l'alliée ou l'ennemie de la Reine de Hongrie. De toutes les puiſſances de l'Europe, la France étoit ſans contredit la plus propre pour aſſiſter les Pruſſiens dans leur entrepriſe. Tant de raiſons rendoient les François ennemis des Autrichiens, que leur intérêt devoit les porter à ſe déclarer les amis du Roi. Ce Prince, pour ſonder le terrain, avoit écrit au Cardinal de Fleury, & quoiqu'il n'eût fait qu'effleurer les objets, il en diſoit aſſez pour être entendu. Le Cardinal *) s'ouvrit davantage dans ſa réponſe; il y dit ſans détour: „Que la garantie de la pragmati-„que Sanction que Louis XV avoit donnée à „feu l'Empereur, ne l'engageoit à rien, par ce „correctif *ſauf les droits d'un tiers:* de plus, „que feu l'Empereur n'avoit pas accompli l'ar-„ticle principal de ce traité, par lequel il s'étoit

*) Lettre datée d'Iſſi 25 Janv. 1741.

„chargé de procurer à la France la garantie de „l'Empire du traité de Vienne.“ Le reſte de la lettre contenoit une déclamation aſſez vive contre l'ambition de l'Angleterre, un panégyrique de la France & des avantages qu'on rencontroit dans ſon alliance, avec un détail circonſtancié des raiſons qui devoient porter les Électeurs à placer l'Électeur de Bavière ſur le trône impérial. Le Roi continua cette correſpondance; il marqua au Cardinal le déſir ſincère qu'il avoit de s'unir avec le Roi très-Chrétien, en l'aſſurant de toute la facilité qu'il apporteroit de ſa part, pour terminer fort promptement cette négociation. La Suède vouloit auſſi jouer un rôle dans les troubles qui alloient ſurvenir; elle étoit alliée de la France, & par l'inſtigation de cette puiſſance, elle avoit fait paſſer un corps de troupes en Finlande ſous les ordres de Général Buddenbrock: ce corps, qui avoit inſpiré de la jalouſie à la Ruſſie, accéléra l'alliance qu'elle fit avec la Pruſſe; mais ces engagemens penſèrent être détruits auſſitôt que formés. Le Roi de Pologne venoit d'envoyer le beau Comte Lynar à Pétersbourg. Ce Miniſtre plut à la Princeſſe de Mecklenbourg, Ré-

gente de la Ruſſie; & comme les paſſions du cœur influent ſur les délibérations de l'eſprit, la Régente fut bientôt liée avec le Roi de Pologne. Cette paſſion auroit pu devenir auſſi funeſte à la Pruſſe que l'amour de Pâris & de la belle Hélène le fut à Troie. Une révolution que nous rapporterons en ſon lieu, en prévint les effets.

Les plus grands ennemis du Roi, comme c'eſt l'ordinaire, étoient ſes plus proches voiſins. Les Rois de Pologne & d'Angleterre, qui ſe repoſoient ſur les intrigues que Lynar lioit en Ruſſie, conclurent entr'eux une alliance offenſive, par laquelle ils ſe partageoient les provinces pruſſiennes; leur imagination les engraiſſoit de cette proie, & tandis qu'ils déclamoient contre l'ambition d'un jeune Prince leur voiſin, ils croyoient déjà jouir de ſes dépouilles, dans l'eſpérance que la Ruſſie & les princes de l'Empire concourroient pour faire réuſſir leurs deſſeins ambitieux. C'étoit le moment qu'auroit dû ſaiſir la cour de Vienne pour s'accommoder avec le Roi. Si alors elle lui avoit cédé le duché de Glogau, le Roi s'en ſeroit contenté & l'auroit aſſiſtée envers &

contre tous ſes autres ennemis; mais il eſt bien rare que les hommes cèdent ou ſe roidiſſent toujours à propos. Le ſignal de la guerre fut donc donné à l'Europe. Partout on ſe tâtoit, on négocioit, on intriguoit pour s'arranger & former des alliances; mais les troupes d'aucune puiſſance n'étoient mobiles; aucune n'avoit eu le temps d'amaſſer des magaſins, & le Roi profita de cette criſe pour exécuter ſes grands projets.

## CHAPITRE III.

### *Campagne de 1741. Négociations de paix. Hommage de Breslau. Retour à Berlin.*

Les renforts pour l'armée de Siléſie arrivèrent à Schweidnitz au mois de Février. De leur côté les Autrichiens ſe préparoient également pour la guerre; ils tirèrent le Maréchal Neuperg des priſons de Brunn, où il avoit été détenu depuis la paix de Belgrad, pour lui confier le commandement de cette armée qui devoit recon-

quérir la Siléſie. Ce Maréchal aſſembla ſes troupes aux environs d'Olmutz, & il détacha le Général Lentulus avec un corps pour occuper les gorges de la principauté de Glatz, par où Lentulus ſe trouvoit à portée de couvrir la Bohême & de joindre l'armée de Neuperg dans les opérations qu'il méditoit ſur Neiſse. Les houſards autrichiens préludoient déjà ſur la guerre; ils ſe gliſſoient entre les poſtes des Pruſſiens, tâchoient d'enlever de petits détachemens & d'intercepter des convois: il ſe paſſa de petites actions, toutes auſſi favorables à l'infanterie du Roi que fâcheuſes pour ſa cavalerie. Ce Prince, en arrivant en Siléſie, ſe propoſa de faire le tour de ſes quartiers, pour ſe procurer la connoiſſance d'un pays qui lui étoit nouveau. Il partit donc de Schweidnitz & vint à Franckenſtein. Le Général Derſchau, qui commandoit dans cette partie, avoit pouſſé deux poſtes en avant; l'un étoit à Silberberg & l'autre à Wartha, tous deux dans les gorges des montagnes. Le Roi voulut les viſiter; les ennemis en eurent vent, et tentèrent de l'enlever: ils tombèrent par mépriſe ſur une eſcorte de dragons poſtés en relais auprès du village de

Baumgarten, entre Silberberg & Franckenſtein. Le Colonel Ditfort, qui commandoit cette eſcorte, ignoroit trop la guerre pour manœuvrer avec avantage contre des troupes légères; il fut battu & perdit 40 maîtres. On entendit cette tiraillerie à Wartha; le Roi, qui s'y trouvoit, raſſembla quelques troupes à la hâte, pour accourir au ſecours des dragons qui étoient à un mille de là; mais il arriva après coup. C'étoit une étourderie de la part d'un ſouverain de s'aventurer ſi mal accompagné. Si le Roi avoit été fait priſonnier dans cette occaſion, la guerre étoit terminée, les Autrichiens auroient triomphé ſans coup férir, la bonne infanterie pruſſienne ſeroit devenue inutile, ainſi que tous les projets d'agrandiſſement que le Roi ſe propoſoit d'exécuter.

Plus on approchoit de l'ouverture de la campagne, *) plus les affaires devenoient ſérieuſes. Le rapport des eſpions s'accordoit unanimement à confirmer que les ennemis ſe renforçoient dans leurs poſtes, qu'il leur arrivoit de nouvelles troupes & qu'ils méditoient de ſurprendre les Pruſſiens dans leurs

*) Mars.

quartiers, en y pénétrant ou par Glatz ou par Zukmantel. Vers le même temps 100 dragons & 300 houſards autrichiens s'étoient jetés dans Neiſse. Cet indice ſeul étoit ſuffiſant pour dévoiler en partie les deſſeins des ennemis, & cela fut cauſe que le Roi donna des ordres pour reſſerrer ſes quartiers: il auroit dû ſur le champ les raſſembler tous; mais il manquoit alors d'expérience, & c'étoit proprement ſa première campagne. La ſaiſon n'étoit pas aſſez avancée pour que les blocus de Glogau & de Brieg puſſent ſe convertir en ſiéges. Il y avoit cependant un projet tout arrangé pour prendre Glogau d'emblée, & le Prince Léopold d'Anhalt eut ordre de l'exécuter ſans perte de temps. Ce fut le 9 de Mars que la ville fut attaquée par cinq endroits à la fois & priſe en moins d'une heure de temps; la cavalerie même franchit les remparts, tant les ouvrages étoient tombés en ruine. Aucune maiſon ne fut pillée, aucun bourgeois ne fut inſulté, & la diſcipline pruſſienne brilla dans tout ſon éclat. Wallis & toute ſa garniſon devinrent priſonniers de guerre. Un régiment de la nouvelle création en prit poſſeſſion; on fit travailler d'abord à

perfectionner les ouvrages, & le Prince Léopold, avec le corps qu'il commandoit, joignit le Roi à Schweidnitz. Ce n'étoit pas le tout que d'avoir pris Glogau; les troupes étoient encore trop éparpillées pour se joindre au besoin; surtout les quartiers qu'occupoit le Maréchal de Schwérin en haute Silésie, étoient ceux qui causoient le plus d'inquiétude. Le Roi voulut que le Maréchal les levât & qu'il se repliât sur la Neisse, où le Roi vouloit le joindre avec toutes les troupes de la basse Silésie. Schwérin n'étoit pas de ce sentiment; il écrivit que si on vouloit le renforcer, il promettoit de soutenir ses quartiers jusques au printemps. Pour cette fois le Roi en crut plus son Maréchal que lui-même. Sa crédulité pensa lui devenir fatale; & comme s'il eût fallu accumuler ses fautes, il se mit lui-même à la tête de 8 escadrons & de 9 bataillons pour se rendre à Jægerndorff; il rencontra le Maréchal à Neustadt. La première question fut: „Quelle „nouvelle avez-vous des ennemis?“ „Aucune, „reprit le Maréchal, sinon que les troupes au„trichiennes sont dispersées le long des frontières „depuis la Hongrie jusqu'à Braunau en Bohème,

„& j'attens à tout moment le retour de mon „eſpion.“ Le lendemain le Roi arriva à Jægerndorff; ſon deſſein étoit d'en partir le jour ſuivant, pour ouvrir la tranchée devant Neiſse, où le Maréchal Kalckſtein l'attendoit avec 10 bataillons & autant d'eſcadrons. Le Duc de Holſtein, qui étoit alors à Franckenſtein, devoit y joindre le Roi également avec 7 bataillons & 4 eſcadrons. Lorsque le Roi touchoit au moment de ſon départ*) & qu'il donnoit ſes derniers ordres au Maréchal comme au Prince Léopold, 7 dragons autrichiens arrivèrent; on apprit de ces déſerteurs qu'ils avoient quitté l'armée à Freudenthal, (qui n'eſt qu'à un mille & demi de Jægerndorff,) que leur cavalerie y campoit & qu'elle y attendoit l'arrivée de l'infanterie & du canon pour traverſer les quartiers pruſſiens & les obliger à lever le blocus de Neiſse. Dans ce temps même on entendit eſcarmoucher devant la ville; tout le monde crut que l'avant-garde de Mr de Neuperg étoit ſur le point d'inveſtir Jægerndorff. Il n'y avoit que 5 bataillons dans cette malheureuſe ville, 5 pièces de 3 livres & aſſez de poudre pour 40 charges.

*) 2 Avril.

La ſituation auroit été déſeſpérée, ſi Mr de Neuperg avoit ſu en profiter; mais la montagne n'enfanta qu'une ſouris. Les ennemis vouloient ſavoir ſi les pruſſiens étoient encore dans leur quartier; pour s'en inſtruire leurs troupes légères alloient eſcarmoucher devant chaque ville, afin de rapporter à leurs officiers ce qui en étoit. Les deſſeins des ennemis s'étant tout à fait manifeſtés, le Roi ne balança plus un moment pour raſſembler l'armée. Les troupes de la baſſe Siléſie eurent ordre de paſſer la Neiſſe à Sorge & celles de la haute Siléſie de joindre le Roi à Jægerndorff. Le 4 d'Avril le Roi partit pour Neuſtadt avèc tous ces corps raſſemblés, en cotoyant l'armée ennemie, qui marchoit par Zuckmantel & Ziegenhals vers Neiſse. Le lendemain*) il ſe porta ſur Steinau, éloigné d'un mille de Sorge, où il avoit fait conſtruire des ponts ſur la rivière de Neiſse. Il fallut lever le blocus de Brieg, & le Général Kleiſt reçut ordre de joindre l'armée avec ſon détachement; le Duc de Holſtein reçut des ordres pareils, réitérés à pluſieurs repriſes; ceux qui en étoient chargés ne purent les lui rendre, & il demeura

*) 5 Avril.

tranquillement à Franckenſtein, voyant paſſer l'ennemi à ſa droite & à ſa gauche ſans s'en embarraſſer. Des déſerteurs de l'armée autrichienne arrivèrent à Steinau; ils dépoſèrent que le Général Lentulus avoit joint le même jour le Maréchal Neuperg auprès de Neiſse. Sur cette nouvelle les quartiers pruſſiens furent reſſerrés à l'inſtant à l'entour de Steinau, & le Roi choiſit un poſte où il pût recevoir l'ennemi, au cas qu'il voulût ſe porter ſur les Pruſſiens. Pour comble d'embarras le feu prit ſur le ſoir au quartier de Steinau; ce ne fut que par bonheur qu'on ſauva le canon & les munitions de guerre par des rues étroites dont toutes les maiſons étoient enflammées; les troupes paſſèrent la nuit au bivouac ſur le terrain que le Roi avoit choiſi pour ſon camp. Le lendemain *) ce petit corps de 13 bataillons & de 15 eſcadrons, après une marche aſſez fatigante, arriva à Falckenberg, où l'on apprit que le Colonel Stechow, qui couvroit le pont de Sorge avec 4 bataillons, avoit apperçu un gros corps d'ennemi qui ſe fortifioit de l'autre côté de la rivière & faiſoit même un feu aſſez vif ſur

*) 6 Avril.

les pruſſiens. Le Prince Charles y marcha auſſitôt avec 4 bataillons, & il avertit le Roi que Lentulus ſe trouvoit ſur l'autre bord de la Neiſſe avec 50 eſcadrons, & rendoit le paſſage abſolument impraticable, parce que le terrain étoit trop étroit pour déboucher. Cela obligea de changer la direction de la marche; on prit la route de Michelau, autre pont ſur la Neiſſe, où le Général Marwitz étoit déjà avec les troupes raſſemblées des quartiers de Schweidnitz & du blocus de Brieg. Le pont de Sorge fut levé ſans perte de temps, & le ſoir tous ces différens corps joignirent le Roi. Le lendemain *) l'armée paſſa la Neiſſe à Michelau dans le deſſein de marcher ſur Grotkau. Un courier qui avoit paſſé cette ville, apporta des dépêches au Roi, de ſorte qu'il ne ſe doutoit de rien. Une neige qui tomboit à gros floccons preſſés, interceptoit la lumière & empêchoit de diſcerner les objets. On marchoit toujours. Les houſards de l'avant-garde entrèrent dans le village de Leipe qui eſt ſur ce chemin, & donnèrent ſans le ſavoir ſur un régiment de houſards ennemis qui y cantonnoit. Les Pruſſiens

*) 8 Avril.

prirent 40 des ennemis tant à pied qu'à cheval, & l'on apprit d'eux qu'une demi-heure auparavant Mr de Neuperg avoit pris Grotkau; un Lieutenant nommé Mitzſchefahl y commandoit avec 60 hommes; il ſe défendit trois heures contre toute l'armée autrichienne. Les déſerteurs dépoſérent de plus que le lendemain l'ennemi marcheroit à Ohlau, pour y prendre la groſſe artillerie que le Roi y avoit miſe en dépôt. Sur cette nouvelle, les différentes colonnes de l'armée, qui étoient toutes en marche, furent auſſitôt aſſemblées. Le Roi la partagea en 4 diviſions, qui cantonnèrent dans 4 villages, aſſez près les unes des autres pour qu'en moins d'une heure elles puſſent être aſſemblées à leur rendez-vous. Le Roi prit ſon quartier dans les villages de Pogrel & d'Alſen, d'où il dépêcha différens officiers à la garniſon d'Ohlau, pour l'avertir de ſon approche & pour attirer à lui deux régimens de cuiraſſiers qui venoient d'arriver dans ces environs; aucun de ces officiers ne put s'y rendre à cauſe des partis ennemis qui infeſtoient ces contrées. Le jour ſuivant la neige fut ſi épaiſſe, qu'à peine diſtinguoit-on les objets à 20 pas: cependant on apprit que l'en-

nemi s'étoit approché de Brieg. Si ce mauvais temps avoit continué, l'embarras des Pruſſiens n'auroit fait que s'accroître: les vivres commençoient à devenir rares, il falloit ſecourir Ohlau, & en cas de malheur il n'y avoit aucune retraite; mais la fortune ſuppléa à la prudence. Le lendemain, 10 d'Avril, le temps parut clair & ſerein; & quoique la terre fût couverte de deux pieds de neige, rien ne s'oppoſoit à ce qu'on vouloit entreprendre. Dès les 5 heures du matin l'armée ſe raſſembla auprès du moulin de Pogrel; elle conſiſtoit en 27 bataillons, 29 eſcadrons de cavalerie & 3 de houſards: elle ſe mit en marche ſur 5 colonnes; celle du milieu étoit d'artillerie, les deux plus voiſines du centre, d'infanterie, & les deux aux extrémités des ailes, de cavalerie. Le Roi ſavoit que l'ennemi lui étoit ſupérieur en cavalerie: pour obvier à cet inconvénient, il méla entre les eſcadrons de chaque aile deux bataillons de grenadiers; c'étoit une diſpoſition dont Guſtave Adolphe avoit fait uſage à la bataille de Lutzen, & dont ſelon toute apparence on ne ſe ſervira plus. L'armée s'avança dans cet ordre vers l'ennemi, en ſuivant la direction du chemin qui

mène à Ohlau. Le Général Rottembourg, qui menoit l'avant-garde, en paſſant auprès du village de Pampitz prit une vingtaine de priſonniers, qui confirmèrent l'avis que des payſans du village de Molwitz étoient venus donner au Roi, que l'armée ennemie étoit cantonnée dans Molwitz, Grunigen & Hüneren. Dès que les colonnes ſe trouvèrent à deux mille pas environ de Molwitz, l'armée ſe déploya pour ſe mettre en bataille, ſans qu'on vît paroître d'ennemis en campagne: la droite devoit s'appuyer au village de Herrendorff; Mr de Schulenbourg, qui commandoit la cavalerie de cette aile, s'y prit ſi mal-adroitement, qu'il n'y arriva point: la gauche étoit appuyée au ruiſſeau de Lauchwitz, dont les bords ſont marécageux & profonds. Cependant, comme la cavalerie de la droite n'avoit pas donné aſſez de champ pour l'infanterie, on fut obligé de retirer trois bataillons de la première ligne, dont par un heureux hazard on forma un flanc pour couvrir la droite des deux lignes d'infanterie. Cette diſpoſition fut la principale cauſe du gain de cette bataille. Le bagage fut parqué auprès du village de Pampitz, environ à

mille pas derrière les lignes, & le régiment de La Motte, *) qui dans ce moment venoit joindre l'armée, le couvrit. Rottembourg avec l'avant-garde s'approcha de Molwitz, d'où il vit déboucher les Autrichiens; il auroit dû les attaquer dans ce désordre, s'il n'avoit eu des ordres précis de ne rien engager; ainsi il ramena sa troupe à l'aile droite, dont elle faisoit partie. Il doit paroître étonnant qu'un Général expérimenté comme Mr de Neuperg se fût laissé surprendre de cette manière: il étoit cependant excusable; il avoit donné des ordres à différens officiers de housards de battre la campagne, surtout vers le chemin de Brieg. Soit paresse, soit négligence, ces officiers ne s'acquittèrent pas de leur devoir, & le Maréchal n'eut des nouvelles de l'approche du Roi qu'en voyant son armée en bataille vis-à-vis de ses cantonnemens. Mr de Neuperg fut réduit à mettre ses troupes en bataille sous le feu du canon prussien, qui étoit promptement & bien servi; son aile droite de cavalerie, sous les ordres de Mr de Rœmer, arriva la première. Cet Officier

*) Il arrivoit d'Oppeln

Officier intelligent & déterminé, vit que l'aile droite des Pruſſiens étoit plus près de Molwitz que la gauche; il comprit qu'en reſtant dans ſon poſte, Mr de Neuperg riſquoit d'être battu avant que la cavalerie de ſa gauche fût arrivée, & ſans attendre l'ordre de perſonne, il réſolut d'attaquer la droite des Pruſſiens. Mr de Schulenbourg, pour gagner le village de Herrendorff, fit très-maladroitement par eſcadrons un quart de converſion à droite; Mr de Rœmer, qui s'en apperçut, ſans ſe former, donna à bride abattue & en colonne ſur cette aile que Mr de Schulenbourg commandoit; les 30 eſcadrons des troupes de la Reine qu'il menoit, culbutèrent dans l'inſtant les 10 eſcadrons pruſſiens, dont chacun leur prêtoit le flanc gauche. Cette cavalerie en déroute paſſa devant & entre les lignes de l'infanterie, qu'ils auroient culbutée, ſi celle-ci n'avoit fait feu ſur ces fuyards; ce qui en même temps écarta les ennemis. Mr de Rœmer y fut tué; mais ce qui doit ſurprendre tout militaire, c'eſt que ces deux bataillons de grenadiers qui avoient été entrelacés entre les eſcadrons de la droite, ſe ſoutinrent ſeuls & ſe joignirent en bon ordre à la droite de l'infan-

terie. Le Roi, qui croyoit rallier la cavalerie comme on arrête une meute de chiens, fut entraîné dans leur déroute jusqu'au centre de l'armée, où il parvint à rallier quelques eſcadrons qu'il ramena à la droite. . Ils furent obligés d'attaquer les Autrichiens à leur tour; mais des troupes battues & ramaſſées à la hâte ne tiennent guère; ils ſe débandèrent & Mr de Schulenbourg périt dans cette charge. La cavalerie ennemie victorieuſe tombant alors ſur le flanc droit de l'infanterie pruſſienne, où nous avons dit qu'avoient été placés trois bataillons qui n'avoient pu entrer dans la première ligne, cette infanterie fut vigoureuſement attaquée à trois repriſes; des officiers autrichiens tombèrent bleſſés entre ſes rangs; elle déſarçonna à coups de baïonnette des cavaliers ennemis, & à force de valeur elle repouſſa les Autrichiens, qui perdirent beaucoup de monde. Mr de Neuperg ſaiſit ce moment; ſon infanterie s'ébranla pour entamer la droite des Pruſſiens dépourvue de cavalerie: ſecondé de ſa cavalerie autrichienne, il fit des efforts incroyables pour enfoncer ler troupes du Roi, mais inutilement: cette valeureuſe infanterie réſiſtoit comme un

rocher à leurs attaques, & par ſon feu leur détruiſoit beaucoup de monde. A la gauche des Pruſſiens les choſes étoient moins hazardées; cette aile qu'on avoit refuſée à l'ennemi, étoit appuyée au ruiſſeau de Lauchwitz; au delà de ce marais, la cavalerie du Roi avoit chargé celle de la Reine de Hongrie & l'avoit battue. Cependant le feu de l'infanterie de la droite duroit depuis près de 5 heures avec beaucoup de vivacité; les munitions des ſoldats étoient conſumées, & ils dépouilloient les fournitures des morts pour trouver de la poudre à charger. La criſe étoit ſi violente, que de vieux officiers croyoient les affaires ſans reſſource & prévoyoient le moment où ce corps ſans munition ſeroit obligé de ſe rendre à l'ennemi; mais il n'en fut pas ainſi, & cela doit apprendre aux jeunes militaires à ne pas déſeſpérer trop vîte; car non ſeulement l'infanterie ſe ſoutint, mais elle gagna du terrain ſur l'ennemi. Le Maréchal de Schwérin, qui s'en apperçut, fit alors un mouvement avec ſa gauche, qu'il porta ſur le flanc droit des Autrichiens; ce mouvement fut le ſignal de la victoire, & de la défaite des ennemis; leur déroute fut totale: la nuit empê-

cha les Pruſſiens de pourſuivre leurs avantages au delà du village de Lauchwitz. Alors arrivèrent ces 10 eſcadrons d'Ohlau, mais trop tard; une chauſſée qu'ils avoient à paſſer pour joindre l'armée, leur avoit été barrée par les houſards autrichiens, qui les arrêtèrent long-temps à ce débouché, & ils ne l'abandonnèrent que lorsqu'ils virent les leurs en fuite. Cette journée coûta à l'armée de la Reine 180 officiers, 7000 morts tant cavaliers que fantaſſins; les ennemis perdirent 7 pièces de canon, 3 étendards & 1200 hommes qui furent faits priſonniers. Du côté des Pruſſiens on compta 2500 morts, parmi lesquels étoit le Margrave Fréderic, couſin du Roi; & 3000 bleſſés. Le premier bataillon des gardes, ſur lequel tomba l'effort principal de l'ennemi, y perdit la moitié de ſes officiers; & de 800 hommes dont il étoit compoſé, il n'en reſta que 180 en état de faire le ſervice.

Cette journée devint une des plus mémorables de ce ſiècle, parce que deux petites armées y décidèrent du ſort de la Siléſie, & que les troupes du Roi y acquirent une réputation que le temps ni l'envie ne pourront leur ravir.

Le lecteur aura remarqué ſans doute dans le récit de cette ouverture de campagne, que c'étoit à qui feroit le plus de fautes, du Roi ou du Maréchal Neuperg. Si le Général autrichien étoit ſupérieur par ſes projets, les Pruſſiens l'étoient par l'exécution. Le plan de Mr de Neuperg étoit ſage & judicieux: en entrant en Siléſie, il ſépare les quartiers du Roi; il pénètre à Neiſſe, où Lentulus le joint, & il eſt ſur le point non ſeulement de s'emparer de l'artillerie royale, mais encore d'enlever aux Pruſſiens leurs magaſins de Breslau, les ſeuls qu'ils euſſent. Mais Mr de Neuperg auroit pu ſurprendre le Roi à Jægerndorff & par ce coup ſeul terminer toute cette guerre; de Neiſſe il auroit pu enlever le corps du Duc de Holſtein qui cantonnoit à un mille de-là; avec un peu plus d'activité il auroit pu empêcher le Roi de paſſer la Neiſſe à Michelau; de Grotkau encore il auroit dû marcher jour & nuit pour prendre Ohlau & couper le Roi de Breslau. Au lieu de ſaiſir ces occaſions, par une ſécurité impardonnable il ſe laiſſa ſurprendre, & fut battu en grande partie par ſa propre faute. Le Roi donna encore plus de priſe que lui à la cen-

ſure; il fut averti à temps du projet des ennemis, & il ne prit aucune meſure ſuffiſante pour s'en garantir. Au lieu de marcher à Jægerndorff pour éparpiller encore plus ſes troupes, il auroit dû raſſembler toute ſon armée & la placer en cantonnemens reſſerrés aux environs de Neiſſe; il ſe laiſſa couper du Duc de Holſtein, & ſe mit dans la néceſſité de combattre dans une poſition où en cas de malheur il n'avoit aucune retraite, où il riſquoit de perdre l'armée & de ſe perdre lui-même. Arrivé à Molwitz, où l'ennemi cantonnoit, au lieu de marcher avec vivacité pour ſéparer les cantonnemens des troupes de la Reine, il perd deux heures à ſe former méthodiquement devant un village où aucun ennemi ne paroiſſoit; s'il avoit ſeulement attaqué ce village de Molwitz, il y eût pris toute cette infanterie autrichienne, à peu près de même que 24 bataillons françois furent pris à Blindheim; mais il n'y avoit dans ſon armée que le Maréchal de Schwérin qui fût un homme de téte & un général expérimenté. Il régnoit beaucoup de bonne volonté dans les troupes; mais elles ne connoiſſoient que les petits détails, & faute d'avoir fait la guerre,

elles n'alloient qu'en tâtonnant & craignoient les partis déciſifs. Ce qui ſauva proprement les Pruſſiens, ce fut leur valeur & leur diſcipline. Molwitz fut l'école du Roi & de ſes troupes. Ce Prince fit des réflexions profondes ſur toutes les fautes qu'il avoit faites, & il tâcha de s'en corriger dans la ſuite. Le Duc de Holſtein avoit eu occaſion de frapper un grand coup; mais pour lui les occaſions étoient perdues. N'ayant point reçu d'ordre du Roi, il avoit marché, ſans trop ſavoir pourquoi, d'Ottmachau à Strehlen; il s'y trouva préciſément le jour de la bataille & entendit le feu des deux armées. Le 11 toutes les troupes des Autrichiens en déroute paſſèrent à un mille de ſon poſte: il en auroit pu détruire les reſtes; mais faute de ſavoir prendre une réſolution, il laiſſa le champ libre à Mr de Neuperg, qui raſſembla ſes fuyards de l'autre coté de la ville de Neiſſe, & le Duc de Holſtein joignit tranquillement l'armée du Roi auprès d'Ohlau. Après ſa jonction & l'arrivée d'autres renforts, ce corps raſſemblé conſiſtoit en 43 bataillons, 66 eſcadrons de cavalerie & 3 de houſards. Pour profiter de cette victoire, il fut réſolu d'entre-

prendre le ſiège de Brieg. Le Maréchal de Kalckſtein fut chargé de la conduite de ce ſiège, & l'armée du Roi ſe campa auprès de Molwitz pour le couvrir. Huit jours après l'ouverture de la tranchée, Mr Piccolomini, qui étoit Commandant de la place, capitula, avant que ſon chemin couvert fût emporté & lorsqu'il n'y avoit encore aucune brèche aux ouvrages. L'armée reſta trois ſemaines au camp de Molwitz, pour donner le temps de combler les tranchées & de ravitailler la place de Brieg, dont toutes les munitions avoient été conſumées. Le Roi profita de cette inaction pour exercer ſa cavalerie, pour lui apprendre à manœuvrer & à changer ſa peſanteur en célérité; elle fut ſouvent envoyée en parti, pour que les officiers appriſſent à profiter du terrain & qu'ils priſſent plus de confiance en eux-mêmes. Dans ce temps Winterfeld, le même qui avoit négocié une alliance en Ruſſie, fit un ſi beau coup à la tête d'un détachement, qu'il acquit la réputation d'être auſſi bon officier que bon négociateur; il ſurprit & battit le Général Baranay à Rothſchlot & lui prit 300 priſonniers. Comme les Pruſſiens jouiſ-

ſoient de la faveur du pays, ils avoient les meilleures nouvelles; ce qui leur procura à la petite guerre pluſieurs avantages. Cependant nous ne rapporterons point toutes les actions ſemblables; par exemple, comment les Autrichiens ruinèrent auprès de Leubus un nouveau régiment de houſards de Bandemer, comment ils prirent une centaine de houlans auprès de Strehlen, comment ils brulèrent Zobten, comment les Pruſſiens les battirent à Friedwalde & en d'autres rencontres; parce que ce n'eſt pas l'hiſtoire des houſards, mais celle de la conquête de la Siléſie que nous nous ſommes propoſé de décrire. La bataille qui en avoit presque décidé, cauſa des ſenſations bien différentes en Europe. La cour de Vienne, qui s'attendoit à des ſuccès, s'irrita & s'aigrit de ſes pertes; dans l'eſpérance d'avoir ſa revanche, elle tira des troupes de la Hongrie & quantité de milices dont elle renforça Mr de Neuperg. Le Roi d'Angleterre & celui de Pologne commencèrent à reſpecter l'armée commandée par le Prince d'Anhalt, que d'abord ils avoient mépriſée. L'Empire étoit comme étourdi d'apprendre que de vieilles bandes au-

trichiennes avoient été défaites par des troupes peu expérimentées. En France on ſe réjouit de cette victoire; la cour ſe flattoit qu'en ſe mêlant de cette guerre elle arriveroit à temps pour donner le coup de grâce à la maiſon d'Autriche. Par une ſuite de cette diſpoſition favorable, le Maréchal de Belle-Isle, Ambaſſadeur de France à la diète d'élection qui ſe tenoit à Francfort, vint dans le camp *) du Roi lui propoſer de la part de ſon maître un traité d'alliance, dont les articles principaux rouloient ſur l'élection de l'Électeur de Bavière, ſur le partage & le démembrement des provinces de la Reine de Hongrie, & ſur la garantie que la France promettoit de donner de la baſſe Siléſie, à condition que le Roi renonçât à la ſucceſſion des duchés de Juliers & de Bergue & qu'il promît ſa voix à l'Électeur de Bavière. Ce traité fut ébauché, & il fut ſtipulé de plus que la France enverroit deux armées dans l'Empire, dont une iroit au ſecours de l'Électeur de Bavière, & l'autre s'établiroit en Weſtphalie, pour en impoſer en même temps aux Hanovriens &

*) Molwitz.

aux Saxons; & qu'enfin, préférablement à tout, la Suède déclareroit la guerre à la Ruſſie, pour lui donner de l'occupation ſur ſes propres frontières. Ce traité, tout avantageux qu'il paroiſſoit, ne fut pas ſigné. Le Roi ne vouloit rien précipiter dans des démarches d'auſſi grande conſéquence, & il ſe réſervoit ce parti comme une dernière reſſource. Le Maréchal de Belle-Isle ſe livroit ſouvent trop à ſon imagination; on auroit dit, à l'entendre, que toutes les provinces de la Reine de Hongrie étoient à l'encan. Un jour qu'il ſe trouvoit auprès du Roi, ayant un air plus occupé & plus rêveur que d'ordinaire, ce Prince lui demanda s'il avoit reçu quelque nouvelle déſagréable? „Aucune, répondit le Maréchal; mais „ce qui m'embarraſſe, Sire, c'eſt que je ne ſais „ce que nous ferons de cette Moravie." Le Roi lui propoſa de la donner à la Saxe, pour attirer par cet appas le Roi de Pologne dans la grande alliance. Le Maréchal trouva l'idée admirable & l'exécuta dans la ſuite. Ce n'étoit pas à la France ſeule que ſe bornoient les négociations des Pruſſiens; elles s'étendoient en Hollande, en Angleterre & par toute l'Eu-

rope. Sur quelques propoſitions qui avoient été jetées en avant dans une lettre que le Roi avoit écrite au Roi d'Angleterre, ce Prince avoit répondu que ſes engagemens l'obligeoient à la vérité à ſoutenir l'indiviſibilité de la ſucceſſion de Charles VI, & qu'il voyoit avec peine la rupture de la bonne intelligence entre les Pruſſiens & les Autrichiens; qu'il offroit cependant volontiers ſes bons offices pour moyenner une réconciliation entre ces deux cours; il envoya le Lord Hindfort comme Miniſtre d'Angleterre & le Sieur Schwichelt comme Miniſtre de Hanovre. Ces deux négociateurs étoient, quoiqu'au ſervice du même Prince, chargés d'inſtructions toutes différentes. Le Hanovrien vouloit qu'on achetât la neutralité de ſon maître en lui garantiſſant les évêchés de Hildesheim, d'Oſnabruck & les bailliages qui lui ſont hypothéqués dans le Mecklenbourg: on lui donna un contreprojet, dans lequel les intérêts de la Pruſſe étoient mieux ménagés. L'Anglois offroit les bons offices de ſon maître pour engager la Reine de Hongrie à la ceſſion de quelques principautés de la baſſe Siléſie; on éluda d'entrer ſur ces points dans une né-

gociation formelle, avant d'être préalablement inſtruit des diſpoſitions où ſe trouvoit la cour de Vienne. Ces Miniſtres étoient dans le camp du Roi & il paroiſſoit ſingulier que le Lord Hindſort donnât plus d'ombrage au Sr Schwichelt que le Maréchal de Belle-Isle, d'autant plus que ce Hanovrien recommandoit ſur toute choſe qu'on fît un myſtère de ſes négociations au Miniſtre d'Angleterre. Ces Anglois & ces Hanovriens qui flattoient le Roi dans ſon camp, ne vouloient que l'endormir; ils n'agiſſoient pas de même dans les autres cours de l'Europe. En Ruſſie, Finch Miniſtre anglois, y ſouffloit la guerre; les intrigues du Comte de Botta & les charmes du beau Lynar perdirent le brave Munnich. Le Prince de Bronſwic, Général en chef de la Ruſſie, pouſſé par ſa grand' mère, par l'Impératrice douairière & par ces miniſtres étrangers, qui étoient autant de boute-feux, alloit inceſſamment engager la Ruſſie à declarer la guerre à la Pruſſe. Les troupes s'aſſembloient déjà en Livonie; le Roi en étoit informé & c'eſt ce qui lui inſpiroit de la méfiance pour les Anglois, dont il découvroit la duplicité. Leurs intri-

gnes avoient également extorqué du grand Penſionnaire de Hollande une lettre *) exhortatoire pour engager le Roi à retirer ſes troupes de la Siléſie. Toutes ces machinations des Anglois & ſurtout ce qu'on prévoyoit en Ruſſie, déterminèrent enfin le Roi à ſigner ſon traité avec la France aux conditions dont il étoit convenu avec le Maréchal de Belle-Isle. On y ajouta les deux articles ſuivans: que les François commenceroient leurs opérations avant la fin d'Août, & que ce traité ſeroit tenu ſecret jusqu'à ce que ſa publication ne pût porter aucun préjudice aux intérêts des Pruſſiens. On ne perdit pas de temps à conclure cette alliance. Il falloit ſe preſſer; on voyoit éclater la mauvaiſe volonté des Ruſſes; on voyoit 6000 Danois & 6000 Heſſois auxquels l'Angleterre donnoit des ſubſides, joints aux troupes hanovriennes qui campoient déjà depuis le mois d'Avril. Les Saxons de leur côté ſe préparoient de même & il étoit queſtion de joindre leurs troupes à celles des Hanovriens: il ne reſtoit donc qu'à gagner du temps, jusqu'à l'arrivée du ſecours des François, en amuſant

*) Préſentée par Ginkel le 15 Juin.

le mieux qu'on pourroit le Lord Hindford & le Sr Schwichelt, pour qu'ils ne puſſent pas même ſoupçonner le traité qu'on venoit de ſigner avec la France. Le Roi & ſes Miniſtres y réuſſirent ſi bien, que cette négociation qui paroiſſoit toujours ſur le point d'être terminée, s'accrochoit toujours à quelque nouvelle circonſtance, qui obligeoit l'Anglois de demander à ſa cour de plus amples inſtructions: on étoit ſur le point de conclure & on ne finiſſoit jamais. Le camp du Roi avoit pris la forme d'un congrès; mais l'armée ſe mit en mouvement & elle reprit le ton militaire. Dès que la ville de Brieg fut ravitaillée, l'armée ſe mit en marche & vint camper auprès de Grotkau. Mr de Neuperg étoit à trois milles de là, derrière la ville de Neiſse, où il s'étoit mis dans un camp inexpugnable. On changea de camp pour la commodité des ſubſiſtances; l'armée occupa les hauteurs de Strehlen, d'où en s'approchant de Breslau elle pouvoit tirer ſes vivres & nourrir la cavalerie à ſec le reſte de la campagne. De ce poſte elle étoit à une égale portée de Brieg & de Schweidnitz & couvroit toute la baſſe Siléſie. On profita des 8 ſemaines

qu'on reſta dans cette poſition, pour recruter l'infanterie & remonter la cavalerie; ce qui ſe fit avec tant de ſuccès, que l'armée n'avoit pas été plus complète en entrant en campagne qu'elle ne l'étoit alors.

Tandis que le Roi s'occupoit à rendre ſon armée plus formidable, Mr de Neuperg formoit des projets qui auroient été dangereux, ſi on lui avoit laiſſé le temps de les exécuter. Nous croyons qu'il ne ſera pas hors de propos de rapporter de quelle façon le Roi parvint à les découvrir. Il y avoit à Breslau un nombre conſidérable de vieilles Dames natives de l'Autriche & de la Bohème, & depuis long-temps établies en Siléſie; leurs parens étoient à Vienne, à Prague; quelques-uns ſervoient dans l'armée de Neuperg. Le fanatisme de la religion catholique & l'orgueil autrichien augmentoient leur attachement pour la Reine de Hongrie; elles frémiſſoient de colère au ſeul nom pruſſien; elles cabaloient ſourdement, elles intriguoient, elles entretenoient des correſpondances dans l'armée de Mr de Neuperg par des moines & des prêtres qui leur ſervoient d'émiſſaires; elles étoient inſtruites de tous

les

les deſſeins des ennemis. Ces femmes, pour ſe conforter entr'elles, avoient établi ce qu'elles appeloient leurs aſſiſes, où presque tous les ſoirs elles s'aſſembloient, ſe communiquoient leurs nouvelles & délibéroient ſur les moyens qu'on pourroit employer pour expulſer une armée hérétique de la Siléſie & détruire tous les mécréans. Le Roi étoit inſtruit en gros de ce qui ſe paſſoit dans ces conventicules, & il n'épargna rien pour faire gliſſer dans ces aſſiſes une fauſſe ſoeur, qui ſous prétexte de haine pour les Pruſſiens y ſeroit bien reçue, & pourroit avertir de tout ce qui s'y tramoit. C'eſt par ce canal qu'on apprit que Mr de Neuperg s'étoit propoſé par ſes mouvemens d'éloigner le Roi de Breslau, de s'y rendre alors par des marches forcées & par le moyen des intelligences qu'il avoit dans cette capitale, de s'en emparer. C'étoit prendre aux Pruſſiens tous leurs magaſins & leur couper en même temps la communication qu'au moyen de l'Oder ils conſervoient avec l'électorat. Il fut auſſitôt réſolu de prévenir l'ennemi à tout prix & de rompre à l'égard de Breslau une neutralité à laquelle ſes magiſtrats

avoient porté plus d'une atteinte. Sur cela les ſyndics & les échevins les plus attachés à la maiſon d'Autriche furent mandés au camp du Roi; on y invita en même temps les miniſtres étrangers, pour ne point expoſer leur perſonne aux déſordres auxquels une ſurpriſe peut donner lieu. On détacha en même temps quelques bataillons, qui arrivèrent par différentes routes au faubourg *). On demanda à la ville le paſſage pour un régiment; pendant qu'il entroit par une porte, un chariot s'embarraſſa dans un autre; trois bataillons & cinq eſcadrons en profitèrent pour ſe gliſſer dans la ville. L'infanterie occupa les remparts, les places, & conſigna les portes. La cavalerie nettoya les rues principales: en moins d'une heure tout fut ſoumis; on ne commit aucun déſordre, ni pillage, ni meurtre: la bourgeoiſie prêta l'hommage. Trois bataillons y reſtèrent en garniſon **) & les autres vinrent rejoindre l'armée. Mr de Neuperg, qui ne ſe doutoit pas qu'il fût découvert, s'étoit porté ſur Franckenſtein, dans l'eſpérance que le Roi tomberoit

*) 7 Août.

**) Le Général Marwitz en devint Gouverneur.

tout de ſuite ſur Neiſſe & qu'alors il exécuteroit ſon projet ſur Breslau; mais s'appercevant que ſon coup avoit manqué, il voulut s'en dédommager en enlevant le magaſin que les Pruſſiens avoient à Schweidnitz. Cela encore ne lui réuſſit pas, car il fut prévenu. L'avant-garde du Roi arriva en même temps que la ſienne à Reichenbach; celle des Autrichiens rebrouſſa chemin & ſe replia ſur Franckenſtein. Le Roi fut joint à Reichenbach par de nouvelles levées, conſiſtant en 10 eſcadrons de dragons & 13 de houſards. Mr de Neuperg avoit judicieuſement choiſi ſa poſition: il entretenoit ſa communication avec la fortereſſe de Neiſſe par Patschkau, tiroit ſes vivres de la Bohême par Glatz, & fourrageoit un pays qu'il ne pouvoit pas conſerver; ſa droite étoit appuyée à Franckenſtein, ſa gauche ſur des collines non loin de Silberberg, & deux ruiſſeaux couvroient ſon front & le rendoient inabordable. Ces difficultés animérent le Roi; il voulut avoir l'honneur de faire décamper les Autrichiens & de les renvoyer en haute Siléſie. Mais avant que d'en venir à cette opération, il ne ſera pas hors de propos de

jeter auparavant un coup d'oeil ſur ce qui ſe paſſoit dans le reſte de l'Europe.

La Reine de Hongrie commençoit alors à voir le péril qui la menaçoit. Les François paſſoient le Rhin & longeoient le Danube à grandes journées. La peur abattit ſa fierté; elle dépêcha le Sr Robinſon, qui étoit Miniſtre à ſa cour de la part du Roi d'Angleterre, pour eſſayer quelques propoſitions d'accommodement. Ce Robinſon prenant le ton de hauteur, dit au Roi que la Reine vouloit bien oublier le paſſé, qu'elle lui offroit le Limbourg, la Gueldre eſpagnole & 2 millions d'écus en dédommagement de ſes prétentions ſur la Siléſie, à condition qu'il fît la paix & que ſes troupes évacuaſſent inceſſamment ce duché. Ce Miniſtre étoit une espèce d'enthouſiaſte à l'égard de la Reine de Hongrie; il négocioit avec l'emphaſe dont il auroit harangué dans la Chambre baſſe. Le Roi, aſſez enclin à ſaiſir les ridicules, prit le même ton & lui répondit: „Que c'étoit à des „princes ſans honneur à vendre leurs droits „pour de l'argent; que ces offres lui étoient „plus injurieuſes que n'avoit été la mépriſante „hauteur de la cour de Vienne, & hauſſant le

ton, „mon armée, dit-il, me trouveroit „indigne de la commander, ſi je perdois par „un traité flétriſſant les avantages qu'elle m'a „procurés par des actions de valeur qui l'im- „mortaliſent. Sachez de plus que je ne puis „abandonner ſans la plus noire ingratitude mes „nouveaux ſujets, tous ces proteſtans qui m'ont „appelé par leurs vœux. Voulez-vous que je „les livre comme des victimes à la tyrannie de „leurs perſécuteurs, qui les ſacrifieroient à leur „vengeance? Ah! comment! démentirai-je en „un ſeul jour les ſentimens d'honneur & de „probité avec leſquels je ſuis né? & ſi j'étois „capable d'une action auſſi lâche, auſſi infame, „je croirois voir ſortir mes ancêtres de leurs „tombeaux: non, me diroient-ils, tu n'es „plus notre ſang, tu dois combattre pour les „droits que nous t'avons transmis, & tu les „vends! tu ſouilles l'honneur que nous t'avons „laiſſé comme la partie la plus précieuſe de „notre héritage; indigne d'être prince, d'être „roi, tu n'es qu'un infame marchand qui „préfére le gain à la gloire. Non jamais, ja- „mais je ne mériterai de tels reproches; je me „laiſſerai enſevelir moi & mon armée ſous les

„ruines de la Siléſie, plutôt que de permettre „que l'honneur & la gloire du nom pruſſien „reçoive la moindre tache. C'eſt la ſeule „réponſe, Monſieur, que je puiſſe vous don„ner.“ Robinſon fut étourdi de ce discours, auquel il ne s'attendoit pas. Il retourna le porter à Vienne. Mais en renvoyant le fanatique, le Roi continuoit à flatter le Lord Hindford & à l'endormir dans une parfaite ſécurité: il n'étoit pas encore temps de ſe découvrir. Et pour ménager les puiſſances maritimes, on leur communiqua les propoſitions du Sr Robinſon; on excuſa le Roi ſur ſon refus, en alléguant que ſachant que le traité de Barrière lioit les mains à la Reine de Hongrie, on n'avoit pas accepté les ceſſions qu'elle vouloit faire du Limbourg & de la Gueldre: ce fut ſurtout en Hollande qu'on appuya beaucoup ſur la déférence que le Roi marquoit pour les intérêts de cette république, déférence qu'il pouſſeroit juſqu'à refuſer le Brabant même, ſi on vouloit le lui offrir. Ce fut environ alors que la Pruſſe ſigna ſon traité avec la Bavière; elle lui promit ſa voix à la diète d'élection. Ces deux princes ſe garantirent mutuellement,

l'un la Siléſie à la Pruſſe, l'autre la haute Autriche, le Tyrol, le Brisgau & la Bohème à la Bavière. Le Roi acheta de cet Électeur la principauté de Glatz au prix de 400000 écus, & le Bavarois la vendit ſans l'avoir jamais poſſédée. Mais un des événemens les plus avantageux & les plus déciſifs qui arrivèrent alors, éclata dans le Nord: la Suède déclara la guerre à la Ruſſie, & détruiſit par cette diverſion tous les deſſeins du Roi d'Angleterre, du Roi de Pologne & du Prince Antoine Ulric contre la Pruſſe. Le Roi Auguſte, déchu des belles espérances de partager avec le Roi d'Angleterre les États du Roi, ſe laiſſa entraîner au torrent, & faute de mieux, ſe ligua avec l'Électeur de Bavière pour anéantir la maiſon d'Autriche. Le Maréchal de Belle-Isle, qui n'avoit ſu que faire de la Moravie & de l'Ober-Mannhartsberg, les érigea en royaume & les donna aux Saxons, qui moyennant cette aubaine, ſignèrent leur traité le 31 d'Août. La cour de Vienne, qui ne pouvoit plus compter ſur la diverſion des Ruſſes, preſſée d'ailleurs de tous côtés, renvoya dans le camp pruſſien ſon négociateur anglois; il y apporta

une carte de la Siléſie où la ceſſion de quatre principautés étoit marquée d'un trait d'encre: il fut froidement reçu, & on lui donna à connoître que ce qui peut être bon dans un temps, ne l'eſt plus dans un autre. Les cours de Londres & de Vienne avoient trop compté ſur le ſecours des Ruſſes: ſelon leur calcul il falloit infailliblement que le Roi humilié, rabaiſſé, leur demandât la paix à genoux: il s'en fallut peu que le contraire n'arrivât. Tels ſont ces jeux de la fortune ſi communs à la guerre, & qui déroutent l'art conjectural des plus habiles politiques.

Déjà les François & les Bavarois étoient en pleine action. L'Autriche étoit entamée, les troupes s'approchoient de Lintz. Ce n'étoit que par des efforts communs & unanimes qu'on pouvoit eſpérer de terraſſer la Reine de Hongrie. Il n'étoit plus temps de reſter dans un camp les bras croiſés. Le Roi, qui brûloit d'impatience d'agir, tenta de couper Mr de Neuperg de la fortereſſe de Neiſſe & de le combattre en marche. Ce projet n'étoit pas mal imaginé; mais il manqua par l'exécution. Mr de Kalkſtein fut commandé avec 10,000

hommes & des pontons, pour ſe porter avec célérité au village de Woitz & y jeter un pont, afin que l'armée qui le ſuivoit de près, le pût paſſer à ſon arrivée: il partit au coucher du ſoleil, marcha toute la nuit & ſe trouva le lendemain à une portée de canon du camp. Soit lenteur ou mauvaiſe diſpoſition, ſoit que les chemins gâtés & rompus par les pluies l'euſſent arrêté, l'armée dépaſſa ſon avant-garde & arriva même avant lui au camp de Toupadel & de Siegroth. Ce jour de perdu ne put plus ſe réparer; le Roi marcha lui-même à Woitz *) & fit établir ſes ponts ſur la Neiſſe; mais l'armée autrichienne, rangée en ordre de bataille, ſe préſenta environ à 800 pas de la rivière. Par quelques priſonniers que l'on fit, on apprit que Mr de Neuperg n'avoit devancé le Roi que de quelques heures. L'armée ne pouvoit arriver à ce pont qu'en deux heures de temps; on auroit pu le paſſer, ſi l'ennemi n'avoit pas prévenu le Roi; mais ç'auroit été de toutes les imprudences la plus grande, que de paſſer ſur un pont en préſence d'une armée qui certainement eût

*) 4 Septembre.

battu les troupes en détail & à meſure qu'elles auroient pris du terrain pour ſe former. Cela fit réſoudre de ſe poſter pour ce jour ſur les hauteurs de Woitz. Peu de temps après les Pruſſiens prirent le camp de Neudorff; & pour tirer leurs ſubſiſtances de la ville de Brieg, ils en aſſurèrent la communication, en occupant les poſtes de Loewen & de Michelau. Les orages qui menaçoient la maiſon d'Autriche, & les dangers qui devenoient plus preſſans de jour en jour, firent enfin réſoudre ſérieuſement la Reine de Hongrie à ſe débarraſſer d'un de ſes ennemis, pour rompre la ligue formidable qui alloit l'accabler. Elle demanda ſérieuſement la paix; elle ne chicana plus ſur la ville de Breslau: elle inſiſta ſeulement pour conſerver celle de Neiſſe. Le Lord Hindford, qui négocioit alors en ſon nom, prétendoit que le Roi en faveur d'auſſi grandes ceſſions aſſiſtât la Reine de Hongrie de toutes ſes forces. Le Roi lui répondit qu'il étoit fâché de ſe trouver dans la néceſſité de rejeter ces offres, mais qu'il ne pouvoit pas violer la foi des traités qu'il venoit de ſigner avec la France & la Bavière. La déſolation étoit ſi grande à

Vienne, qu'on y attendoit les Bavarois d'un moment à l'autre. Les chemins n'étoient remplis que de gens qui prenoient la fuite: la cour étoit ſur ſon départ. Dans cette conſternation générale l'Impératrice douairière écrivit au Prince Ferdinand de Bronſwic, qui ſervoit dans l'armée, la lettre ſuivante; elle eſt trop ſingulière pour la paſſer ſous ſilence.

„Vienne, 17 Septembre 1741. Mon cher „neveu, je romps un ſilence cruel que votre „conduite en ſervant contre nous m'a impoſé, „ni je le ſerois, ſi j'avois d'autres voies pour „conjurer le Roi de Pruſſe de me rendre en lui „un neveu que je ne puis nommer cher & „digne d'eſtime après l'affliction que vous deux „me cauſez. La conſolation en eſt entre les „mains du Roi. La Reine, ma fille, lui accor„de tout ce que perſonne ne ſauroit garantir „qu'elle-même; s'il aide à la mettre en cet „état en entière tranquillité & que le Roi aide „à éteindre le feu qu'il a lui-même allumé, „& n'agrandiſſe lui-même ſes propres enne„mis; car il ne faut que la mort de l'Électeur „palatin pour lui en attirer d'autres; plus, que „l'agrandiſſement de Bavière & de Saxe ne

„peut ſouffrir qu'il poſſède tranquillement ce „que la Reine lui a laiſſé en Siléſie. Ainſi, „perſuadez le Roi de devenir notre bon allié, „d'aſſiſter la Reine de troupes à conſerver des „États que tant d'ennemis accablent; car c'eſt „même l'avantage des deux maiſons s'ils ſont „en étroite alliance, leur pays étant à portée „de ſe pouvoir aider à ſoutenir leurs droits ré- „ciproques. Je compte tout ſur votre repré- „ſentation & ſur les belles qualités que poſſède „le Roi, qui nous ayant attiré le mal, vou- „dra auſſi avoir l'honneur de nous ſauver en „ſon temps du précipice, & avoir quelques „égards même pour ſes propres intérêts, pour „une mère & tante affligée, qui après pourra „ſans rancune ſe dire, votre affectionnée tante „Éliſabeth.“ Le Prince Ferdinand répondit en ſubſtance à l'Impératrice douairière, que le Roi ne pourroit pas avec honneur ſe départir des engagemens qu'il avoit pris avec la France & la Bavière, qu'il plaignoit ſincérement l'Impératrice, qu'il voudroit pouvoir changer ſa ſituation & y compatiſſoit, mais que les temps où il étoit libre de s'accommoder avec la cour de Vienne étoient paſſés. On intercepta, à

peu de jours de différence, une lettre que l'Impératrice douairière écrivoit au Prince Louis de Bronſwic, qui ſe trouvoit alors en Ruſſie; elle étoit plus ſincère, quoique le ſtile n'en valût pas mieux: en voici la copie tirée ſur l'original. „21 Septembre 1741. Mon cher „neveu, l'état de nos affaires ont pris un pli ſi „accablant, que l'on peut dire notre cas un aban„don général; car plus aucun n'eſt pour nous. „Ce qui nous conſole dans notre malheur, „eſt que Dieu précipitera plus d'un Pharaon „dans la mer rouge & confondra nos faux ſimu„lés amis. Il n'eſt pas poſſible que la plupart „croient plus qu'il y a un Dieu. Vrai eſt-il, les „fauſſes apparences ne m'ont pas endormie, & „malgré que l'Électeur de Bavière nous a attiré „les François & me chaſſe d'ici, je l'eſtime un „digne prince; il n'a point ſimulé ni été faux, il „s'eſt démaſqué d'abord & agi honnêtement. Je „doute de vous écrire plus d'ici. C'eſt une triſte „année pour moi. Conſervez-nous l'alliance, & „qu'ils ſe gardent de faux & ſimulés amis, qui „ſuis votre affectionnée tante Éliſabeth."

Le ſtile de ces lettres découvre combien la cour de Vienne avoit le cœur ulcéré des pro-

grès des Prussiens en Silésie & que cette cour ne respiroit que la vengeance. Mais quelle dialectique! Quiconque attaque la maison d'Autriche ne sauroit croire en Dieu! Offrir la paix lorsqu'on est libre de la faire, & refuser des conditions proposées après d'autres traités signés, s'appelle fausseté, perfidie! C'est le langage de l'amour propre & de l'orgueil, qui supprime l'exactitude du raisonnement. Ainsi à Vienne on envisageoit l'alliance formée contre la pragmatique Sanction comme la guerre des Titans qui vouloient escalader les cieux pour détrôner Jupiter.

De leur côté les Suédois n'étoient pas aussi heureux que leurs alliés. Un détachement de 12,000 hommes avoit été taillé en pièces par les Russes auprès de Willmanstrand. Cet échec étoit considérable pour ce royaume affoibli & ruiné depuis Charles XII. La France en fut mortifiée; elle se proposa de réparer d'un autre côté le revers qu'avoient essuyé ses alliés; elle voulut que le Maréchal de Maillebois, avec l'armée qu'il commandoit en Westphalie, pénétrât dans l'électorat de Hanovre, pour se rendre maître de ces États. Le Roi fit une grande

faute alors en employant tout ſon crédit pour diſſuader les François de ce deſſein, alléguant que par cette entrepriſe ils ſe rendroient odieux à l'Europe, révolteroient contr'eux tous les princes d'Allemagne, & qu'allant s'attacher à un objet de peu d'importance, ils négligeroient l'objet principal, qui étoit d'écraſer la Reine de Hongrie avec toutes leurs forces. Les François auroient pu réfuter facilement un raiſonnement auſſi foible. S'ils avoient pris alors l'électorat de Hanovre, jamais le Roi d'Angleterre n'auroit pu faire des diverſions ſur le Rhin comme en Flandre. Il ne manquoit plus que la garantie de la France au traité que le Roi avoit fait avec l'Électeur de Bavière. On preſſoit Mr de Valori de la procurer. Sa cour faiſoit encore des difficultés ſur la ceſſion de la principauté de Glatz & ſur quelques portions de la haute Siléſie. Il lui arriva étant auprès du Roi de laiſſer tomber par hazard un billet de ſa poche: ſans faire ſemblant de rien, le Roi mit le pied deſſus; il congédia le Miniſtre au plus vîte. Ce billet étoit de Mr Amelot, Secrétaire des affaires étrangères; il portoit de n'accorder Glatz & la haute Siléſie à la Pruſſe

qu'en cas qu'il en réſultât un plus grand inconvénient s'il les refuſoit. Après cette découverte Mr de Valori fut obligé d'en paſſer par où l'on voulut. Les deſſeins des François ſur le pays de Hanovre s'ébruitèrent & parvinrent bientôt au Roi d'Angleterre. Ce Prince crut ſon électorat perdu; il n'avoit pas le temps de parer ce coup qui le menaçoit de ſi près. Les meſures qu'il avoit priſes avec la Ruſſie & la Saxe lui ayant également manqué, il voulut tout de bon travailler à moyenner la paix entre le Roi de Pruſſe & la Reine de Hongrie. En conſéquence de cette réſolution le Lord Hindford ſe rendit au camp autrichien; de là il fit des remontrances ſi fortes à la cour de Vienne, il la preſſa avec tant d'énergie, en lui expoſant que pour ſauver le reſte de ſes États il falloit ſavoir en perdre à propos une partie, que cette cour conſentit à la ceſſion de la Siléſie, de la ville de Neiſſe & d'une liſière en haute Siléſie, en renonçant à toute aſſiſtance contre des ennemis. Le Roi, qui connoiſſoit la duplicité des Anglois & des Autrichiens, prit ces offres pour des piéges. Et pour ne point ſe laiſſer amuſer par de belles paroles qui l'auroient

roient retenu oiſif dans ſon camp, il déroba une marche à l'ennemi, paſſa la Neiſſe à Michelau & vint le lendemain camper à Katſcher, tandis qu'un détachement s'empara d'Oppeln, où l'on établit le dépôt des vivres. Sur ces mouvemens Mr de Neuperg quitta Neiſſe & ſe porta ſur Oppersdorff. Le Roi le tourna par Friedland & ſe campa à Steinau. Peut-être que ces différentes manœuvres accélérèrent la négociation du Lord Hindford; il vint avertir le Roi que ſa négociation avoit ſi bien réuſſi, que Mr de Neuperg étoit près d'abandonner la Siléſie, pourvu que le Roi lui déclarât verbalement qu'il n'entreprendroit rien contre la Reine. Les ennemis ſe contentoient d'un pourparler qui valoit des provinces à l'État & des quartiers d'hiver tranquilles aux troupes fatiguées de onze mois d'opérations. La tentation étoit forte: le Roi voulut eſſayer ce qui pourroit réſulter de cette conférence. Il ſe rendit en ſecret, accompagné du ſeul Colonel Goltz, à Oberſchnellendorff, où il trouva le Maréchal Neuperg, le Général Lentulus & le Lord Hindford. Ce ne fut pas ſans réflexion que ce Prince fit cette démarche. Quoiqu'il eût

quelque ſujet de ſe plaindre de la France, ces mécontentemens n'étoient pas aſſez forts pour rompre avec elle; il connoiſſoit par ſon expérience les diſpoſitions de la cour de Vienne; il n'en pouvoit rien attendre d'amiable: il étoit clair que la Reine de Hongrie ne ſe prêtoit à cette convention que pour ſemer la méfiance entre les alliés en l'ébruitant; il falloit donc exiger des Autrichiens comme une condition *ſine qua non*, que s'ils divulguoient le moins du monde les conditions dont on conviendroit, ce ſeroit autoriſer le Roi à rompre cette convention; le Roi étoit bien ſûr que cela ne manqueroit pas d'arriver. Le Lord Hindſort tint le protocole au nom de ſon maître. On convint que Neiſſe ne ſeroit aſſiégée que pour la forme, que les troupes pruſſiennes ne ſeroient point inquiétées dans les quartiers qu'elles prendroient en Siléſie comme en Bohême, & ſurtout que ſans le ſecret le plus rigide, tout ce qu'on venoit de régler ſeroit nul, de toute nullité. Il faut avouer que s'il y a une fatalité, elle s'eſt ſurtout manifeſtée ſur Mr de Neuperg, qui paroiſſoit deſtiné à faire les traités les plus humilians pour ſes ſou-

verains. Peu après Mr de Neuperg fit prendre à ſon armée la route de la Moravie. Le ſiége de Neiſſe fut auſſitôt commencé; la ville ne tint que 12 jours; la garniſon autrichienne n'en étoit pas encore ſortie, que les ingénieurs pruſſiens y traçoient déjà les nouveaux ouvrages qui par la ſuite la rendirent une des bonnes places de l'Europe. La ville priſe, on ſépara l'armée; une partie marcha en Bohême ſous les ordres du Prince Léopold d'Anhalt; quelques régimens furent employés au blocus de Glatz, & le reſte des troupes aux ordres du Maréchal Schwérin s'établit dans la haute Siléſie.

Le Duc de Lorraine, qui ſe trouvoit à Presbourg, ſe flattant que le Roi regarderoit des pourparlers comme des traités de paix, lui écrivit demandant ſa voix pour l'élection à l'Empire. La réponſe fut obligeante, mais conçue dans un ſtile obſcur & ſi embrouillé, que l'auteur même n'y comprenoit rien. La campagne terminée onze mois après l'entrée en Siléſie, le Roi reçut l'hommage de ſes nouveaux ſujets à Breslau, d'où il retourna à Berlin. Il commençoit à apprendre la guerre

par ſes fautes; mais les difficultés qu'il avoit ſurmontées, n'étoient qu'une partie de celles qui reſtoient à vaincre pour mettre le comble au grand ouvrage qu'il avoit entrepris de perfectionner.

## CHAPITRE IV.

*Raiſons politiques de la trève. Guerre des François & des Bavarois en Bohème. L'Eſpagne ſe déclare contre l'Autriche. Diète de l'Empire. Révolution en Ruſſie. Diverſes négociations.*

Pour ne pas trop interrompre le fil des événemens militaires, nous nous ſommes contentés de ne toucher que ſuccintement les cauſes qui occaſionnèrent cette eſpèce de ſuſpenſion d'armes entre la Pruſſe & l'Autriche. Cette matière eſt délicate. La démarche du Roi étoit ſcabreuſe; il eſt néceſſaire d'en développer les motifs les plus ſecrets: le lecteur nous pardon-

nera de reprendre les choſes d'un peu plus haut, afin de les éclaircir davantage.

Le but de la guerre que le Roi avoit entrepriſe, étoit de conquérir la Siléſie: s'il prit des engagemens avec la Bavière & la France, ce n'étoit que pour remplir ce grand objet; mais la France & ſes alliés viſoient à des fins toutes différentes. Le miniſtère de Verſailles étoit dans la perſuaſion que c'en étoit fait de la puiſſance autrichienne & qu'on alloit la détruire pour jamais. il vouloit élever ſur les ruines de cet empire quatre ſouverains, dont les forces pourroient ſe balancer réciproquement; ſavoir, la Reine de Hongrie, qui garderoit ce royaume, l'Autriche, la Styrie, la Carinthie & la Carniole; l'Électeur de Bavière, maître de la Bohème, du Tyrol & du Brisgau; la Pruſſe avec la baſſe Siléſie; enfin la Saxe joignant la haute Siléſie & la Moravie à ſes autres poſſeſſions. Ces quatre voiſins n'auroient jamais pu ſe comporter à la longue, & la France ſe préparoit à jouer le rôle d'arbitre & à dominer ſur des deſpotes qu'elle auroit établis elle-même. C'étoit renouveler les uſages de la politique des Romains dans les temps les

plus floriſſans de cette république. Ce projet étoit incompatible avec la liberté germanique & ne convenoit en aucune manière au Roi, qui travailloit pour l'élévation de ſa maiſon & qui étoit bien éloigné de ſacrifier ſes troupes pour ſe former & ſe créer des rivaux. Si le Roi s'étoit rendu l'inſtrument ſervile de la politique françoiſe, il auroit préparé lui-même le joug qu'il ſe feroit impoſé: il auroit tout fait pour la France & rien pour lui-même, & peut-être Louis XV feroit-il parvenu à réaliſer cette monarchie univerſelle, dont on veut attribuer le projet chimérique à Charles Quint. Ajoutons à ceci, puisqu'il faut tout dire, que ſi le Roi avoit ſecondé avec trop de chaleur les opérations des troupes françoiſes, leur fortune exceſſive l'auroit ſubjugué; d'allié il ſeroit devenu ſujet; on l'auroit entraîné au-delà de ſes vues, & il ſe ſeroit trouvé dans la néceſſité de conſentir à toutes les volontés de la France, faute d'y pouvoir réſiſter ou de trouver des alliés qui puſſent l'aider à ſortir de cet eſclavage La prudence ſembloit donc exiger du Roi une conduite mitigée, par laquelle il établît une ſorte d'équilibre entre les maiſons d'Autriche

& de Bourbon. La Reine de Hongrie étoit au bord du précipice; une trêve lui donnoit le moyen de reſpirer & le Roi étoit ſûr de la rompre quand il le jugeroit à propos, parce que la politique de la cour de Vienne la preſſoit de divulguer ce myſtère. Ajoutons, pour la plus grande juſtification du Roi, qu'il avoit découvert les liaiſons ſecrètes que le Cardinal de Fleuri entretenoit avec Mr de Stainville, Miniſtre du Grand Duc de Toſcane à Vienne: il ſavoit que le Cardinal étoit tout diſpoſé à ſacrifier les alliés de la France, ſi la cour de Vienne lui offroit le Luxembourg & une partie du Brabant; il s'agiſſoit donc de manœuvrer adroitement, ſurtout de ne point ſe laiſſer prévenir par un vieux politique qui s'étoit joué dans la dernière guerre de plus d'une tête couronnée.

L'événement juſtifia bientôt ce que le Roi avoit prévu de l'indiscrétion de la cour de Vienne: elle divulgua le prétendu traité avec la Pruſſe, en Saxe, en Bavière, à Francfort ſur le Mein, & partout où elle avoit des émiſſaires. Le Comte de Podewils, Miniſtre des affaires étrangères, avoit été chargé à ſon retour de la Siléſie de paſſer par Dresde, pour ſonder

cette cour, qui avoit marqué ſans ceſſe beaucoup de jalouſie & de mauvaiſe volonté pour tout ce qui intéreſſoit la Prúſſe: il y trouva le Maréchal de Belle-Isle furieux de ce qu'il venoit d'apprendre d'un certain Koch, émiſſaire de la cour de Vienne, qui après lui avoir fait des propoſitions de paix que le Maréchal rejeta, lui déclara que ſa cour s'étoit à tout hazard accommodée avec le Roi de Pruſſe. Bien plus, toute la ville de Dresde étoit inondée de billets qui avertiſſoient les Saxons de ſuspendre la marche de leurs troupes pour la Bohème, parce que le Roi de Pruſſe, réconcilié avec la Reine de Hongrie, ſe préparoit à faire une invaſion en Luſace. La timidité ombrageuſe du Comte de Bruhl fut raſſurée par la fermeté hardie du Comte de Podewils, & les Saxons marchèrent en Bohème. Sur ces entrefaites l'Électeur de Bavière communiqua au Roi une lettre de l'Impératrice Amélie, qui l'exhortoit à s'accommoder avec la Reine de Hongrie avant le mois de Décembre, ſans quoi cette Princeſſe ſe trouveroit obligée de ratifier les préliminaires dont elle étoit convenue avec les Pruſſiens. Cette conduite de la cour de Vienne

dégageoit le Roi de tous ſes engagemens. On verra dans la ſuite de cet ouvrage que cette cour paya cher ſon indiscrétion.

La guerre avoit ſouvent changé de théâtre pendant ces négociations: alors toutes les armées parurent s'être donné rendez-vous en Bohème. L'Électeur de Bavière avoit été à deux marches de Vienne; s'il eût avancé, il ſe ſeroit trouvé aux portes de cette capitale, qui mal fournie de troupes, ne lui auroit oppoſé qu'une foible réſiſtance. L'Électeur abandonna ce grand objet par l'appréhenſion puérile que les Saxons étant ſeuls en Bohème, ils pourroient conquérir ce royaume & le garder. Les François, par une fineſſe mal entendue, s'imaginoient qu'en prenant Vienne le Bavarois deviendroit trop puiſſant; ils fortifièrent donc, pour l'en éloigner, ſa méfiance contre les Saxons. Cette faute capitale fut la ſource de tous les malheurs qui accablèrent enſuite la Bavière. Cette armée de François & de Bavarois fut partagée; on en donna 15000 hommes à Mr de Ségur, pour couvrir l'Autriche & l'électorat, & l'Électeur avec le gros de ſes forces s'empara de Tabor, de Budweis, & marcha droit à Prague, où les

Saxons le joignirent, de même que Mr de Gaſſion, les premiers venant de Lowoſitz, le dernier de Pilſen.

Le Maréchal Tœrring & Mr de la Leuville, qui commandoient à Tabor & Budweis, abandonnèrent ces villes à l'approche des Autrichiens; non ſeulement les ennemis y trouvèrent un magaſin conſidérable, mais par cette poſition qu'ils occupèrent, Mr de Ségur ſe trouva coupé de l'armée de Bohème. Mr de Neuperg & le Prince de Lobkowitz, qui venoient tous deux de Moravie, ſe fortifièrent dans ce poſte. L'Électeur de Bavière, qui ſe trouvoit alors devant Prague, ne pouvant l'aſſiéger dans les règles à cauſe de la rigueur de la ſaiſon, ſe détermina à la prendre par ſurpriſe. La place étoit d'une vaſte enceinte; elle étoit défendue par une garniſon trop foible; en multipliant les attaques, il falloit néceſſairement qu'il ſe trouvât quelque endroit dans la ville ſans réſiſtance, & cela ſuffiſoit pour l'emporter. Prague fut donc aſſaillie de trois côtés différens. Le Comte de Saxe escalada l'angle flanqué du baſtion St Nicolas vers la porte neuve; il fit baiſſer le

pont-levis & introduisit par cette porte la cavalerie, qui nettoyant les rues obligea la garnison d'abandonner la porte de St Charles que le Comte Rutowsky essayoit vainement de forcer; il ne fit donner l'assaut qu'après que les ennemis eurent quitté le rempart. Les Autrichiens, accablés d'ennemis, furent contraints de mettre bas les armes. Une troisième attaque que Mr de Polastron devoit diriger, manqua tout à fait. Le Duc de Lorraine, Grand Duc de Toscane, voulut alors se mettre à la tête des armées, & il s'avançoit à grandes journées pour secourir Prague. A peine arrivé à Kœnigsaal, il apprend que les alliés étoient déjà maîtres de cette ville. Ce fut pour lui comme un coup de foudre; il retourna avec précipitation sur ses pas; ce fut moins une retraite qu'une fuite. Les soldats se débandoient, pilloient les villages & se rendoient par bandes aux François. Mrs de Neuperg & de Lobkowitz se réfugièrent avec leurs troupes découragées derrière les marais de Budweis, Tabor, Neuhaus & Wittingau, camps fameux d'où Ziska, chef des Hussites, avoit bravé les forces de tous ses ennemis. Le Maréchal de

Belle-Isle, que la ſciatique avoit retenu à Dresde, tant que les affaires parurent critiques en Bohème, ſe rendit à Prague d'abord après ſa reddition. Il détacha Polaſtron à Teutſchbrod, le Comte de Saxe à Picheli, pour nettoyer les bords de la Saſſawa, & d'Aubigné ſe porta ſur la Wotawa avec 20 bataillons & 30 escadrons. L'intention du Maréchal étoit de pouſſer jusqu'à Budweis; mais la circonſpection de ce général l'arrêta à Piſeck. Ainſi l'inactivité des généraux françois donna aux Autrichiens le temps de respirer & de ſe fortifier dans leurs quartiers. Le Maréchal de Belle-Isle, plus flatté de la repréſentation de l'ambaſſade que du commandement des armées, manda au Cardinal que ſa ſanté ne lui permettant pas de fournir aux fatigues d'une campagne, il demandoit d'être relevé. Le Cardinal donna ce commandement au Maréchal de Broglio, affoibli par deux apoplexies; mais ſe trouvant à Strasbourg dont il étoit Gouverneur, il parut être celui de tous les généraux qui pourroit joindre le plus vîte l'armée de Bohème. Dès ſon arrivée ce Maréchal ſe brouilla avec Mr de Belle-Isle. Broglio changea

toutes les diſpoſitions de ſon prédéceſſeur: il raſſembla une maſſe de troupes, avec lesquelles il ſe rendit à Piſeck. Le Grand Duc fit mine de l'attaquer; ſa tentative fut inutile: Lobkowitz ne réuſſit pas mieux ſur Frauenberg. Enfin les Autrichiens fatigués inutilement retournèrent à leurs quartiers. Les François, qui aimoient leurs commodités, trouvoient fort à redire que les ennemis les inquiétaſſent ſi ſouvent; ils auroient bien voulu que les Pruſſiens ſe miſſent en avant pour les couvrir; mais il auroit fallu être imbécille pour ſouscrire à de telles prétentions. Mr de Valori, qui étoit Miniſtre de la France à Berlin, s'exhaloit en plaintes: il ſoutenoit que les Allemands, qui n'étoient bons qu'à ſe battre, devoient ferrailler contre les Autrichiens, pour donner du repos aux François, qui leur étoient ſupérieurs en toute choſe. On l'écouta tranquillement, & à la fin il ſe laſſa de ſes vaines importunités.

Tant de puiſſances, qui s'étoient alliées contre la maiſon d'Autriche & qui vouloient partager ſes dépouilles, avoient excité la cupidité de princes qui jusqu'alors s'étoient tenus

tranquilles. L'Espagne ne voulut pas demeurer oisive, tandis que tout le monde pensoit à son agrandissement. La Reine d'Espagne, qui étoit de Parme, forma des prétentions sur cette principauté & sur celle de Plaisance, qu'elle appeloit son cotillon, pour y établir son second fils Don Philippe. Elle fit passer 20,000 Espagnols sous les ordres de Mr de Montemar par le royaume de Naples, en même temps que Don Philippe avec un autre corps passoit par le Dauphiné & la Savoie pour pénétrer en Lombardie. Ainsi un feu qui dans son origine ne parut qu'une étincelle en Silésie, se communiqua de proche en proche & causa bientôt en Europe un embrasement universel.

Tandis que tant d'armées commettoient les unes vis-à-vis des autres plus de sottises que de belles actions, la diète de l'Empire assemblée à Francfort pour l'élection d'un empereur, perdoit son temps en frivoles délibérations; au lieu d'élire un chef, elle disputoit sur des pourpoints ou sur des dentelles d'or que les seconds ambassadeurs prétendoient porter ainsi que les premiers. Cette diète

étoit partagée en deux partis; les uns étoient partisans fanatiques de la Reine de Hongrie, les autres étoient ses ennemis outrés. Les premiers vouloient le Grand Duc pour empereur, les autres vouloient avec une sorte d'obstination l'Électeur de Bavière. La fortune, qui favorisoit encore les armes des alliés, l'emporta, & leur parti gagna enfin l'ascendant qu'ont les heureux. La diète de Francfort cependant n'avançoit guère. Pour se faire une idée de cette assemblée & de la lenteur de ses délibérations, il ne sera pas inutile d'en donner une esquisse. La bulle d'or est regardée comme la loi fondamentale de l'Allemagne; c'est à elle qu'on en apelle en toute occasion, & s'il y a des chicanes, elles naissent de la façon de l'expliquer. Les princes choisissent donc les docteurs les plus instruits de cette loi, les pédans les plus lourds & les plus consommés dans les vétilles de la formalité, pour les envoyer comme leurs représentans à ces assemblées générales. Ces jurisconsultes discutent sur la forme des choses & ont l'esprit trop rétréci pour envisager les objets en grand; ils sont enivrés de leur représentation & pensent avoir

la même autorité que celle dont cet auguſte corps jouiſſoit du temps de Charles de Luxembourg. Enfin dans cette diète, au 1 de Décembre de l'année 1741, on étoit auſſi peu avancé qu'on l'avoit été avant la convocation de cette illuſtre aſſemblée. Si les Autrichiens avoient eu quelques ſuccès par leurs armes, le Grand Duc auroit emporté la pluralité des voix: il falloit donc dans ces conjonctures brusquer l'élection, pour profiter de la ſupériorité des ſuffrages & empêcher, par l'élévation d'une autre famille au trône impérial, que cette dignité ne devînt héréditaire dans la nouvelle maiſon d'Autriche. Pour acheminer les choſes à ce but, le Roi propoſa de fixer un terme pour le jour de l'élection: cet expédient fut approuvé & la diète fixa pour ce choix le 24 de Janvier de l'année 1742.

Cette diète & ſes délibérations faiſoient moins d'impreſſion ſur le Roi d'Angleterre que ce qui le touchoit de plus près; la crainte qu'il avoit de cette armée de Maillebois qui menaçoit ſon électorat, fut ſi vive, qu'il ſe réſolut à faire le ſuppliant à Verſailles pour garantir ſes poſſeſſions. Il y envoya comme ſon Mini-

ſtre Mr de Hardenberg, pour ſigner un traité de neutralité avec la France. Le Cardinal de Fleuri demanda au Roi ce qu'il auguroit de cette négociation. Ce Prince lui répondit qu'il étoit dangereux d'offenſer à demi & que quiconque menace, doit frapper. Le Cardinal, plus patelin que ferme, n'avoit pas un caractère aſſez mâle pour prendre des partis déciſifs; il croyoit ne rien donner au hazard en tenant les choſes en ſuſpens; il ſigna ce traité. Ces tempéramens & cette conduite mitigée ont ſouvent nui aux affaires de la France; mais la nature diſpenſe ſes talens à ſon gré; celui qui a reçu pour lot la hardieſſe, ne ſauroit être timide, & celui qui eſt né avec trop de circonſpection, ne ſauroit être audacieux.

Cette année étoit comme l'époque des grands événemens. Toute l'Europe ſe trouvoit en guerre pour partager les parties d'une ſucceſſion litigieuſe; on s'aſſembloit pour élire un empereur d'une autre maiſon que de celle d'Autriche, & en Ruſſie on détrônoit un jeune empereur encore au berceau: une révolution plaça la Princeſſe Éliſabeth ſur ce trône. Un

chirurgien *) François de naiſſance, un muſicien, un gentilhomme de la chambre & cent gardes Préobraſzenskoi corrompus par l'argent de la France, conduiſent Éliſabeth au palais impérial. Ils ſurprennent les gardes & les déſarment. Le jeune Empereur, ſon père le Prince Antoine de Bronſwic, & ſa mère la Princeſſe de Mecklenbourg ſont arrêtés. On aſſemble les troupes; elles prêtent le ſerment à Éliſabeth, qu'ils reconnoiſſent pour leur Impératrice. La famille malheureuſe eſt enfermée dans les priſons de Riga. Oſtermann, après avoir été traité avec ignominie, eſt exilé en Sibérie: tout cela n'eſt l'ouvrage que de quelques heures. La France, qui eſpéroit profiter de cette révolution qu'elle avoit amenée, vit bientôt après ſes eſpérances s'évanouir.

Le deſſein du Cardinal de Fleuri étoit de dégager la Suède du mauvais pas où il l'avoit engagée. Il crut qu'un changement de règne en Ruſſie rendroit le nouveau ſouverain facile à conclure une paix favorable à la Suède: dans cette vue il avoit envoyé un nommé d'Avennes avec des ordres verbaux au Marquis

*) Leſtoc.

de la Chétardie, Ambaſſadeur à Pétersbourg, afin qu'il employât tous les moyens poſſibles pour culbuter la Régente & le Généraliſſime. De telles entrepriſes, qui paroîtroient téméraires dans d'autres gouvernemens, peuvent quelquefois s'exécuter en Ruſſie. L'eſprit de la nation eſt enclin aux révoltes. Les Ruſſes ont cela de commun avec les autres peuples, qu'ils ſont mécontens du préſent & qu'ils eſpèrent tout de l'avenir. La Régente s'étoit rendue odieuſe par les foibleſſes qu'elle avoit eues pour un étranger, le beau Comte de Lynar, Envoyé de Saxe; mais ſa devancière, l'Impératrice Anne, avoit encore plus ouvertement diſtingué Biron, Courlandois & étranger comme Lynar: tant il eſt vrai que les mêmes choſes ceſſent d'être les mêmes, quand elles ſe font en d'autres temps & par d'autres perſonnes. Si l'amour perdit la Régente, l'amour plus populaire dont la Princeſſe Éliſabeth fit ſentir les effets aux gardes Préobraſzenskoi, l'éleva ſur le trône. Ces deux Princeſſes avoient le même goût pour la volupté; celle de Mecklenbourg le couvroit du voile de la pruderie; ſon cœur ſeul la trahiſſoit. La Princeſſe Éliſabeth

portoit la volupté jusqu'à la débauche : la première étoit capricieuſe & méchante ; la ſeconde diſſimulée, mais facile ; toutes deux haïſſoient le travail, toutes deux n'étoient pas nées pour le gouvernement.

Si la Suède avoit ſu profiter de l'occaſion, elle auroit frappé quelque grand coup pendant que la Ruſſie étoit agitée par des troubles inteſtins : tout lui préſageoit d'heureux ſuccès ; mais le deſtin de la Suède n'étoit point de triompher de ſes ennemis. Elle demeura dans une eſpèce d'engourdiſſement pendant & après cette révolution ; elle laiſſa échapper l'occaſion, cette mère des grands événemens ; la perte de la bataille de Pultawa ne lui fut pas plus fatale qu'alors la molle inaction de ſes armées. Dès que l'Impératrice Éliſabeth ſe crut aſſurée ſur le trône, elle diſtribua les premières places de l'empire à ſes partiſans. Les deux frères Beſtuchew, Woronzow & Trubetzkoi entrèrent dans le conſeil. Leſtoc, le promoteur de l'élévation d'Éliſabeth, devint une eſpèce de miniſtre ſubalterne, quoique chirurgien ; il étoit porté pour la France ; Beſtuchew pour l'Angleterre : de là naquirent des diviſions dans le conſeil &

des intrigues interminables à la cour. L'Impératrice n'avoit de prédilection pour aucune des puiſſances; mais elle ſe ſentoit de l'éloignement pour la cour de Vienne & pour celle de Berlin. Antoine Ulric, père de l'empereur qu'elle avoit détrôné, étoit couſin germain de la Reine de Hongrie, neveu de l'Impératrice douairière, & beau-frère du Roi de Pruſſe; & elle appréhendoit que les liens du ſang ne fiſſent agir ces puiſſances en faveur de la famille ſur la ruine de laquelle elle avoit établi ſa grandeur. Cette princeſſe préférant ſa liberté aux loix du mariage, trop tyranniques ſelon ſa façon de penſer, pour affermir ſon gouvernement appela ſon neveu le jeune Duc de Holſtein à la ſucceſſion. Elle le fit élever à Pétersbourg en qualité de Grand Duc de Ruſſie. Le public croit aſſez légérement que les evénémens qui tournent à l'avantage des princes, ſont les fruits de leur prévoyance & de leur habileté: par une ſuite de cette prévention l'on ſoupçonna le Roi d'avoir trempé dans cette révolution arrivée en Ruſſie; mais il n'en étoit rien. Le Roi n'y eut aucune part & n'en fut informé qu'avec le public.

Quelques mois auparavant, lorsque le Maréchal de Belle-Isle se trouvoit au camp de Molwitz, la conversation avoit tourné sur le sujet de la Russie. Le Maréchal parut très-mécontent de la conduite du Prince Antoine & de sa femme la Régente; & dans un moment où sa colère s'allumoit, il demanda au Roi s'il verroit avec peine qu'il se fît une révolution en Russie en faveur de la Princesse Élisabeth, au désavantage du jeune Empereur Iwan qui étoit son neveu. Surquoi le Roi répondit qu'il ne connoissoit de parens parmi les souverains que ceux qui étoient ses amis. La conversation finit, & voilà tout ce qui se passa.

Berlin fut pendant cet hiver le centre des négociations. La France pressoit le Roi de faire agir son armée; l'Angleterre l'exhortoit à conclure la paix avec l'Autriche; l'Espagne sollicitoit son alliance, le Danemarck ses avis pour changer de parti; la Suède demandoit son assistance; la Russie ses bons offices à Stockholm; & l'Empire germanique soupirant après la paix, faisoit les plus vives instances pour que les troubles s'appaisassent.

Les choſes ne reſtèrent pas long-tems dans cette ſituation. Les troupes pruſſiennes paſſèrent à peine deux mois dans leurs quartiers d'hiver. La deſtinée de la Pruſſe entraîna encore le Roi ſur ce théâtre que tant de batailles devoient enſanglanter & où les viciſſitudes de la fortune ſe firent ſentir tour à tour aux deux partis qui ſe faiſoient la guerre. Le plus grand avantage que le Roi retira de cette eſpèce de trève avec les Autrichiens, fut de rendre ſes forces plus formidables. L'acquiſition de la Siléſie lui procura une augmentation de revenus de 3,600,000 d'écus. La plus grande partie de cet argent fut employée à l'augmentation de l'armée: elle étoit alors de 106 bataillons & de 191 eſcadrons, dont 60 de houſards. Nous verrons bientôt l'uſage qu'il en fit.

## CHAPITRE V.

*Irruption des Autrichiens en Bavière. Départ du Roi. Ce qui ſe paſſa à Dresde, Prague & Olmutz. Négociation de Fitzner. Expédition de Moravie, Autriche & Hongrie. Négociation de Ianini. Blocus de Brieg. Le Roi quitte la Moravie & joint ſon armée de Bohème à Chrudim. Ce qui ſe paſſa en Moravie après ſon départ. Changement de miniſtère à Londres. Négociation infructueuſe de Chrudim, qui fait prendre le parti de décider l'irréſolution des Autrichiens par une bataille.*

---

Quoique les François fuſſent maîtres de Prague, qu'ils occupaſſent les bords de la Votawa, de la Muldau & de la Saſſava, les Autrichiens ne déſeſpéroient point de leur ſalut; ils avoient tiré 10,000 hommes d'Italie, 7,000 de Hongrie, auxquels ils joignirent 3,000 hommes du Brisgau, arrivant par le Tyrol.

Ce corps, qui montoit au nombre de 20,000 hommes, avoit le Maréchal Khevenhuller à ſa tête. Ce général forma auſſitôt le plan de tomber ſur les quartiers de Mr de Ségur & de le chaſſer des bords de l'Ens. Nous ne ſaurions nous diſpenſer de rapporter à ce ſujet un mémoire, en date du 29 Juin 1741, que le Roi envoya à l'Électeur de Bavière. Le lecteur verra que tout le mal qui arriva, avoit été prévu, & que les princes qui ne corrigent pas avec célérité les mauvaiſes diſpoſitions qu'ils font dans leurs opérations de campagne, en ſont toujours punis; car l'ennemi eſt mauvais courtiſan; loin d'être flatteur, il châtie ſévérement les fautes de celui qui lui eſt oppoſé, fût-il roi ou empereur même: Voici ce mémoire.

## Raiſons qui doivent engager l'Électeur de Bavière à pouſſer la guerre en Autriche.

„La poſition des troupes pruſſiennes occu„pant une partie conſidérable des forces au„trichiennes, on contient le Maréchal de Neu„perg en Siléſie. L'armée des alliés, qui n'a

„point d'ennemi devant elle, devroit pouſſer „ſes opérations le long du Danube & gagner „promptement l'Autriche. L'Électeur trouve „ſon ennemi au dépourvu; il peut s'emparer „ſans réſiſtance de Paſſau, de Lintz, d'Ens & „de là ſe porter ſur Vienne, ſans rencontrer „aucun obſtacle. Si l'on ſe rend maître de „cette capitale, on coupe, pour ainſi dire, la „puiſſance autrichienne dans ſes racines. La „Bohème, qu'on en ſépare par cette marche, „dégarnie de troupes & privée de tout ſecours, „doit tomber d'elle-même. Il faut établir le „théâtre de la guerre en Moravie, en Autriche „& en Hongrie même: dans les circonſtances „préſentes cette opération eſt auſſi aiſée que „ſûre; & il eſt inconteſtable qu'elle obligera la „Reine de Hongrie d'accepter ſans délai les con-„ditions de la paix qu'on voudra lui preſcrire. „Si l'Électeur diffère de profiter des conjoncture-„res avantageuſes où il ſe trouve, il donne à „l'ennemi le temps de raſſembler ſes forces. Ce „qui eſt ſûr aujourdhui, ne le ſera plus de-„main. En tournant vers la Bohème, l'Élec-„teur expoſe ſes États héréditaires au caprice „des événemens; il offre un appas aux enne-

„mis, qui ſauront bien en profiter. Mon avis „eſt qu'on ne prendra jamais les Romains „que dans Rome: qu'on ne laiſſe donc point „échapper l'occaſion de s'emparer de Vienne. „C'eſt le moyen unique de terminer ces diffé- „rens & de parvenir à une paix glorieuſe."

Ce mémoire fut lu & auſſitôt oublié. L'Électeur, qui n'étoit pas du tout militaire, crut que des raiſons ſupérieures l'engageoient à prendre un autre parti. Khevenhuller profita de ces fautes. Vers la fin de Décembre *) il paſſa l'Ens en trois endroits. Ségur, au lieu de tomber avec toutes ſes forces ſur un de ces trois corps pour les détruire en détail, ſe retira vers la ville d'Ens; il ne s'y crut pas même en ſureté. Une terreur panique hâta ſa fuite; il courut d'une haleine à Lintz, où il ſe fortifia. Mr de Khevenhuller ne lui donna pas le temps de reprendre ſes eſprits; il le pourſuivit avec vivacité; & le monde apprit avec étonnement que 15,000 Autrichiens bloquoient à Lintz 15,000 François: tant un ſeul homme peut donner d'aſcendant à ſes troupes ſur celles de ſon ennemi.

*) 1741.

L'Électeur de Bavière, conſterné d'un revers auquel il ne s'attendoit pas, eut recours à l'amitié du Roi; il le conjura dans les termes les plus tendres de ne le point abandonner & de ſauver ſon État & ſes troupes par une puiſſante diverſion: il déſiroit que les Pruſſiens pénétraſſent par la Moravie en Autriche, pour donner à Mr de Ségur le temps de reſpirer. Il faut ſe rappeler pour un moment la ſituation où ſe trouvoient les armées. La poſition de l'armée principale de la Reine de Hongrie étoit très-judicieuſe: elle avoit le dos tourné vers le Danube, ſa droite couverte par les marais de Wittingau, ſa gauche par la Muldau & par Budweis, ſon front par Tabor. Les alliés décrivoient avec leurs troupes comme un demi-cercle autour de ces quartiers, de ſorte que dans leurs opérations ils avoient l'arc à décrire, & les Autrichiens qui étoient au centre, la corde: de plus, leurs troupes étroitement reſſerrées dans leurs quartiers couvroient les opérations de Mr de Khevenhuller contre les François; ils tenoient à l'Autriche, d'où ils tiroient leurs vivres & leurs ſecours; ils gardoient un pied en Bohème,

de ſorte qu'à l'ouverture de la campagne ils pouvoient ſe flatter de rétablir leurs affaires. Pour déloger cette armée d'un poſte auſſi avantageux, il étoit de la dernière néceſſité que les alliés fiſſent un effort général, pour que les Autrichiens attaqués de tous côtés ſuccombaſſent ſous le nombre de leurs ennemis. Ce plan fut propoſé à Mr de Broglio, ſans qu'on pût jamais lui perſuader d'y concourir.

Quoique le peu de concert & de bonne volonté qui régnoit entre les alliés, obligeât d'abandonner le projet le plus déciſif pour rendre la ſupériorité aux armées des François & des Bavarois, il n'en étoit pas moins important de ſoutenir l'Électeur à la veille d'obtenir la couronne impériale. Les partis mitigés n'étoient plus de ſaiſon. Ou il falloit s'en tenir à la trêve verbale qui n'aſſuroit de rien & que les Autrichiens avoient ſi ouvertement enfreinte, ou il falloit détromper les alliés de la Pruſſe de leurs ſoupçons par quelque coup d'éclat. L'expédition en Moravie étoit la ſeule que les circonſtances permiſſent d'entreprendre, parce qu'elle rendoit le Roi plus néceſſaire & le mettoit en ſituation d'être également recher-

ché des deux partis: ce Prince s'y détermina, en même temps bien réſolu pourtant de n'y employer que le moins de ſes troupes qu'il pourroit & le plus de celles que ſes alliés voudroient lui donner. Les Saxons, qui gardoient alors les bords de la Saſſava, étoient à portée de ſe joindre à un corps de Pruſſiens qui devoit entrer en Moravie. De là cette petite armée pouvoit ſe porter ſur Iglau, en déloger le Prince de Lobkowitz qui y commandoit, & pouſſer en avant jusqu'à Horn en baſſe Autriche. Cette manœuvre devoit ou forcer Mr de Khevenhuller d'abandonner Mr de Ségur, ou obliger l'armée principale de la Reine de quitter Wittingau, Tabor & Budweis, auquel cas Mr de Broglio n'ayant rien devant lui, pouvoit aller au ſecours de Lintz. La difficulté de ce plan conſiſtoit à faire conſentir la cour de Dreſde à la jonction de ſes troupes avec les pruſſiennes. D'abord le Maréchal de Schwérin reçut ordre de s'emparer d'Olmutz avec le corps qui avoit hiverné en haute Siléſie; enſuite le Roi expliqua à Mr de Valori le but de cette expédition & l'utilité qui en réſulteroit pour la France. Ce moyen étant le ſeul qui

pût ſauver les troupes bloquées à Lintz, le Roi vouloit aller à Dresde. Il fit partir Mr de Valori un jour avant ſon départ, pour qu'il ſondât les eſprits & les préparât aux propoſitions qu'on vouloit faire. On étoit convenu que Mr de Valori feroit un ſigne de tête à l'arrivée du Roi. Ce ſigne ſe fit; & dès que ce Prince eut franchi la cérémonie des premiers complimens d'uſage, il s'entretint avec le Comte de * * * de ſon projet. En voici le réſumé; mais pour le bien ſaiſir, il faut reprendre les choſes de plus haut. Le feu Roi de Pologne Auguſte II avoit fait un plan de partage de la ſucceſſion de l'Empereur Charles VI. La cour de Vienne en eut vent. Le Prince de Lichtenſtein paſſant par Dresde en 1735, ſous le règne d'Auguſte III, mécontent du Comte Sulkowsky miniſtre & favori, aſſura * * * que s'il pouvoit lui procurer ce projet de partage, lui & ſa cour n'épargneroient rien pour perdre Sulkowsky & pour lui procurer ſa place. *** eut la perfidie d'accepter cette propoſition. Il fit copier cet écrit & le remit au Prince de Lichtenſtein. Or comme les Saxons s'étoient déclarés contre la maiſon d'Autriche & préciſément avant l'arrivée du Roi,

la Reine de Hongrie avoit envoyé une vieille Demoiſelle de Kling à Dresde, intrigante de profeſſion, & qui ayant aſſiſté à l'éducation de la Reine de Pologne, masquoit la commiſſion dont elle étoit chargée du prétexte d'un voyage ordinaire, dont l'unique but étoit de ſe rapprocher d'une Princeſſe à laquelle elle étoit attachée depuis long-tepms. A peine eſt-elle arrivée à Dresde qu'elle ſe rend chez le Comte de * * *, & le tirant à l'écart, elle ſort de ſa poche ce projet de partage, & lui dit: "connoiſſez-vous „ceci? promettez-moi ſur le champ de faire „que les Saxons ſe retirent de la Bohême, ou „je découvre votre trahiſon & je vous perds." * * * promit ce qu'elle voulut; outre cela il n'oſoit par timidité déſobliger le Roi, & il avoit de la répugnance à remettre les troupes ſaxonnes entre les mains d'un voiſin qu'il avoit voulu dépouiller de ſes États ſix mois auparavant. Ajoutez que * * * ſe prêtoit avec répugnance à l'agrandiſſement de l'Électeur de Bavière, auquel il envioit la dignité impériale. Après que ces différens ſentimens ſe furent combattus dans ſon eſprit, la peur l'emporta; par timidité il remit au Roi les troupes ſaxonnes, bien réſolu

de les retirer auſſitôt que cela ſeroit poſſible. L'après-midi il y eut une conférence chez le Roi. Le Comte * * *, le Comte de Saxe, Valori, Mr Deſaleur & le Comte Rutowsky s'y trouvèrent. Le Roi leur expoſa les moyens qu'il croyoit les plus convenables pour ſauver Mr de Ségur & la Bavière: il avoit une carte de la Moravie ſur laquelle il leur expliqua ſon projet de campagne. Son deſſein étoit de tomber de toutes parts ſur les quartiers des Autrichiens. En conſéquence Mr de Broglio devoit attaquer le Prince de Lorraine, qui commandoit l'armée ennemie du côté de Frauenberg, tandis que les Pruſſiens & les Saxons les prendroient en flanc vers Iglau. Le Comte de Saxe objecta que le Maréchal de Broglio avoit à peine 16,000 hommes avec lui & que l'expédition d'Iglau manqueroit faute de fourrages & de ſubſiſtance. La première objection étoit ſans réplique; quant à la ſeconde, le Roi ſe chargea de la lever, d'aller à Prague ſe concerter avec Mr de Sechelles, Intendant de l'armée, ſur les moyens de fournir des vivres aux Saxons. Sur ces entrefaites le Roi de Pologne entra dans la chambre. Après quelques civilités le Roi voulut

du moins lui faire l'honneur de lui communiquer à quel uſage on deſtinoit ſes troupes. Le Comte * * * avoit vîte plié la carte de la Moravie; le Roi la lui redemanda, on l'étala de nouveau, & ce prince fit en quelque ſorte le vendeur d'orviétan, débitant ſa marchandiſe le mieux qu'il étoit poſſible; il appuyoit ſurtout ſur ce que le Roi de Pologne n'auroit jamais la Moravie, s'il ne ſe donnoit la peine de la prendre. Auguſte III répondoit oui à tout, avec un air de conviction mêlé de quelque choſe dans le regard qui dénotoit l'ennui. *** que cet entretien impatientoit, l'interrompit en annonçant à ſon maître que l'opéra alloit commencer. Dix royaumes à conquérir n'euſſent pas retenu le Roi de Pologne une minute de plus. On alla donc à l'opéra, & le Roi obtint, malgré tous ceux qui s'y oppoſoient, une réſolution finale. Il falloit brusquer l'aventure, comme on prend une place d'aſſaut; c'étoit le ſeul moyen de réuſſir à cette cour. Le lendemain, à 6 heures du matin, le Roi fit inviter le père Guarini, qui étoit en même temps une eſpèce de favori, de miniſtre, de bouffon & de confeſſeur. Ce prince lui parla de façon à

lui perſuader qu'il ne vouloit réuſſir que par lui: la fineſſe de cet Italien fut la dupe de ſon orgueil. Le père Guarini, en quittant le Roi, ſe rendit auprès de ſon maître, qu'il acheva de conſirmer dans la réſolution qu'il avoit priſe. Enfin le Roi partit de Dresde, après avoir vaincu tous les obſtacles, la mauvaiſe volonté du Comte de * * *, le peu de réſolution d'Auguſte III & les tergiverſations du Comte de Saxe, qui peu occupé de la Bavière avoit encore les chimères de la Courlande en tête, & croyoit pour faire ſa cour être dans la néceſſité de contrecarrer autant qu'il étoit en lui les Pruſſiens.

Lorsque le Roi arriva à Prague, Lintz tenoit encore; mais le Comte de Tœrring, par ſon inconſidération, s'étoit laiſſé battre par les Autrichiens. On fit encore quelques tentatives pour inſpirer de l'activité au Maréchal de Broglio, mais inutilement. Le Roi convint tout de ſuite avec Mr de Sechelles pour fournir des ſubſiſtances aux Saxons; il dit: „je ferai l'impoſſible poſſible.“ Sentence qui devroit être écrite en lettres d'or ſur le bureau de tous les intendans d'armée. Mr de Sechelles ne ſe contenta pas de le dire, mais il exécuta tout ce

qu'il avoit promis. De Prague le Roi paſſa par ſes quartiers de Bohême. Il apprit en chemin que Glatz s'étoit rendu, & il s'achemina vers la Moravie. Il avoit appointé le Chevalier de Saxe & Mr de Polaſtron à Landscron, pour concerter avec eux les opérations auxquelles on ſe préparoit. Mr de Polaſtron étoit un homme confit en dévotion, qui ſembloit plus né pour dire ſon chapelet que pour aller à la guerre. De là le Roi ſe rendit à Olmutz, que le Maréchal de Schwérin venoit d'occuper. On devoit établir des magaſins dans cette ville; mais Mr de Sechelles n'y avoit pas préſidé. Le ſéjour du Roi dans cette ville fut trop court pour obvier à cet inconvénient, & l'on prit les meilleures meſures que l'on put pour y remédier. Pendant que le Roi étoit à Olmutz, il y arriva un certain Fitzner, Conſeiller du Grand Duc de Toscane; il étoit chargé de quelques propoſitions de la cour de Vienne. Le Roi, qui ſe livroit trop à ſa vivacité, ſans entendre ce que Fitzner avoit à lui dire, lui parla ſans mettre de point ni de virgule à ſon diſcours: faute impardonnable en négociation, où la prudence veut qu'on entende patiemment les

autres & qu'on ne réponde qu'avec poids & mesure. Il lui rappela toutes les infractions que sa cour avoit faites à la trève d'Oberschnellendorff, & il exhorta la Reine à s'accommoder promptement avec ses ennemis. Fitzner apprit au Roi la capitulation flétrissante que Mr de Ségur venoit de signer à Lintz, d'où le Roi prit occasion de tirer de nouvelles raisons pour hâter la paix, en lui insinuant que les Anglois n'avoient que leur propre intérêt en vue & sacrifieroient enfin la Reine aux avantages qu'ils tâcheroient d'obtenir pour leur commerce. Fitzner ravala ainsi les choses qu'il étoit chargé de dire, & l'on convint de part & d'autre d'entretenir une correspondance secrète par le canal d'un certain chanoine Ianini.

Sur ces entrefaites on reçut des nouvelles de Francfort sur le Mein qui annonçoient l'élection & le couronnement de l'Électeur de Bavière, qu'on nomma Charles VII. Cependant la cour de Vienne ne restoit pas les bras croisés. Si elle négocioit avec ardeur, elle ne négligeoit pas non plus de faire usage de toutes ses ressources pour se dégager par la force de tant d'ennemis qui l'accabloient. Elle leva en Hongrie 15,000 hommes

de troupes régulières; elle convoqua dans ce royaume le ban & l'arrière-ban, qui devoit lui valoir 40,000 hommes à peu près. Son intention étoit d'en former deux corps d'armée, dont l'un devoit pénétrer par Hradiſch en Moravie, & l'autre devoit paſſer par la Iablunka & gagner en haute Siléſie les derrières de l'armée pruſſienne, tandis que le Prince de Lorraine s'avanceroit de la Bohème pour combattre de front les troupes du Roi. Ce prince n'avoit pris que la moitié des troupes qui hivernoient en haute Siléſie, qui faiſoient 15,000 hommes, à la tête desquelles il joignit les François & les Saxons auprès de Trebiſch. Un autre corps occupa par ſes ordres Wiſchau, Hradiſch, Kremſir & les frontières de la Hongrie, pour couvrir ſes opérations. La lenteur, jointe à la mauvaiſe volonté des Saxons, fit perdre dans cette expédition des jours, & même des ſemaines; ce qui nuiſit beaucoup au bien des affaires. Un ſeul exemple ſuffira pour preuve de ce que nous diſons. Budichau eſt une maiſon de plaiſance, riche & bien ornée, qui appartient à un Comte Bur; on avoit aſſigné par galanterie ce quartier aux Saxons. Le Comte Rutowsky & le Che-

valier de Saxe s'y trouvèrent si bien, que jamais on ne put faire avancer leurs troupes; ils y demeurèrent trois jours. Cet empêchement fut cause que le Prince de Lobkowitz eut le temps de retirer ses magasins d'Iglau, & qu'à l'approche des alliés il se replia sur Wittingau. Les Saxons occupèrent Iglau; mais il fut impossible de les faire avancer ni sur la Taya ni vers Horn en Autriche. C'est le cas de la plupart des généraux qui commandent des troupes auxiliaires, de voir échouer leurs projets faute d'obéissance & d'exécution. Les Saxons, qui étoient les plus intéressés à cette expédition, étoient ceux là même qui employoient le plus de mauvaise foi pour la contrecarrer.

Ces contretemps obligèrent le Roi à refondre ses dispositions. Il donna aux Saxons les quartiers les plus voisins de la Bohême, & les Prussiens occupèrent les bords de la Taya, de Znaym jusqu'à Gœdingen, petite ville qui est sur les frontières de la Hongrie. Bientôt un détachement de 5,000 hommes partit de Znaym & fit une irruption dans la haute Autriche; la terreur s'en répandit jusqu'aux portes de Vienne. La cour rappela sur le champ 10,000 hommes.

de la Bavière au ſecours de cette capitale. Les houſards de Ziethen pouſſèrent jusqu'à Stockerau, qui n'eſt qu'à une poſte de Vienne. Cette irruption mit les troupes à leur aiſe par la quantité de ſubſiſtances qu'elle leur procura. Mais les Saxons s'inquiétoient dans leurs quartiers; ils voyoient partout l'ennemi, la peur groſſiſſoit pour eux tous les objets, ils demandèrent qu'on leur laiſſât occuper les quartiers des Pruſſiens; ce qui leur fut accordé. Mr. de Polaſtron, rappelé en Bohême par les ordres de Mr de Broglio, avoit quitté l'armée, de ſorte que ce qui reſtoit, formoit à peine 30,000 hommes. Le Roi découvrit par des lettres interceptées que les Hongrois commençoient à ſe raſſembler ſur les frontières de la Moravie. Il n'y avoit pas de moment à perdre; il falloit diſſiper cette milice avant que le nombre en devînt trop conſidérable. Cette commiſſion tomba ſur le Prince Thierry d'Anhalt, qui avec 10 bataillons, autant d'eſcadrons & 1000 houſards, entra en Hongrie, enleva trois quartiers de pandours, leur prit 1200 hommes & répandit une telle allarme dans ce royaume, qu'une partie de l'arrière-ban ſe ſépara. Cette expédi-

tion ſi heureuſement terminée, ce Prince vint rejoindre l'armée aux environs de Brunn. Car les Saxons étoient à Znaym, Sab, Nickelsbourg, & les Pruſſiens à Bohrlitz, Auſterlitz, Schlowitz & aux environs de Brunn. On avoit demandé du canon au Roi de Pologne pour aſſiéger cette ville: ce prince le refuſa faute d'argent. Il venoit de dépenſer 400,000 écus pour acheter un gros diamant vert: il vouloit la choſe & ſe refuſoit aux moyens. L'expédition du Roi manqua donc par bien des raiſons. Mr de Ségur s'étoit laiſſé prendre avant qu'on le pût ſecourir; Mr de Broglio étoit paralytique; * * * craignoit plus Mademoiſelle de Kling qu'il ne ſe ſoucioit de la Moravie; Auguſte III vouloit un royaume, mais il ne vouloit pas prendre la peine de le conquérir. Cependant ſans la priſe de Brunn les alliés ne pouvoient pas même ſe ſoutenir en Moravie. Ce qu'il y avoit de pire, c'étoit que le Roi ne pouvoit faire aucun fond ſur la fidélité des Saxons, & il devoit s'attendre qu'ils l'abandonneroient à l'approche de l'ennemi. Un beau jour, lorſqu'on s'y attendoit le moins, tous les Saxons abandonnèrent leurs quartiers & ſe jetèrent avec précipitation ſur ceux que

les Pruſſiens occupoient: un millier de houſards autrichiens leur avoit donné une terreur panique; on leur procura des quartiers & Brunn fut ſerré de plus près. Le commandant de cette place étoit un homme intelligent. Il envoyoit des gens déguiſés pour mettre le feu aux villages que les troupes occupoient: toutes les nuits il y eut des incendies; on compta plus de 16 bourgs, villages ou hameaux qui périrent par les flammes. Un jour 3,000 hommes de la garniſon de Brunn attaquèrent le régiment de Truchſes dans le village de Leſch: ce régiment ſe défendit pendant 5 heures avec une conſtance & une valeur admirable. Le village fut brûlé; mais les ennemis furent chaſſés ſans avoir remporté le moindre avantage. Truchſes, Varenne & quelques officiers y furent bleſſés en ſe couvrant de gloire. Enfin les efforts qu'on avoit faits pour dégager Mr de Ségur, attiroient naturellement les Autrichiens en Moravie. Le Duc de Lorraine alloit ſe mettre en marche pour dégager Brunn: il falloit choiſir un lieu d'aſſemblée pour les troupes & qui fût en même temps un camp avantageux. Ces qualités ſe trouvoient réunies dans le terrain

qui environne la ville de Bohrlitz. Le Roi communiqua au Chevalier de Saxe ſon deſſein d'attendre l'ennemi dans cette poſition, ce qui pouvoit s'exécuter avec d'autant plus de ſureté, que le Roi avoit été joint par 6 bataillons & 30 eſcadrons de renfort de ſes troupes. Le Chevalier donna une réponſe ambiguë, qui préparoit dès-lors aux excuſes de ſa déſobéiſſance. La raiſon la plus ſpécieuſe qu'il alléguoit, ſe fondoit ſur le nombre de ſes troupes, qu'il ne diſoit monter qu'à 8000 combattans. Le peu de fond qu'on pouvoit faire ſur ces troupes ſaxonnes, fit réfléchir le Roi ſur la ſituation où il ſe trouvoit. Ses propres troupes ne conſiſtoient qu'en 26,000 hommes; c'étoient les ſeules ſur leſquelles il pût compter & c'étoit trop peu pour faire tête à l'armée du Duc de Lorraine. Après tout, pourquoi s'opiniâtrer à conquérir cette Moravie, pour laquelle le Roi de Pologne, qui devoit l'avoir, témoignoit tant d'indifférence? Le ſeul parti à prendre, c'étoit de ſe joindre aux troupes pruſſiennes qui étoient en Bohème; & pour couvrir Olmutz & la haute Siléſie, on pouvoit ſe ſervir de l'armée du Prince d'Anhalt, qui devenoit inutile auprès

de Brandebourg; il reçut donc inceſſamment l'ordre de la partager, d'en envoyer une partie à Chrudim en Bohème, & de mener 17 bataillons & 35 eſcadrons dans la haute Siléſie, où il ſeroit joint par ſon fils le Prince Didier, avec les troupes que le Roi laiſſeroit dans ces environs. Malgré toutes ces diſpoſitions, le Roi ſe trouvoit dans un pas ſcabreux. Il avoit tout lieu de ſe défier des Saxons; mais leur mauvaiſe foi n'étoit pas aſſez manifeſte. Mr de Broglio le tira de cet embarras, en demandant les troupes ſaxonnes, pour le renforcer, à ce qu'il diſoit, contre le Prince de Lorraine, qui vouloit l'attaquer dans le temps que ce prince prenoit le chemin de la Moravie avec ſon armée. Le Roi fit ſemblant d'ajouter foi au faux avis du Maréchal de Broglio, pour ſe défaire d'alliés ſuſpects. Le départ de la Moravie fut réſolu: 15 eſcadrons & 12 bataillons ſuivirent le Roi en Bohème; 25 eſcadrons & 19 bataillons demeurèrent ſous les ordres du Prince Thierry dans un camp avantageux auprès d'Olmutz, où ce Prince auroit pu ſe ſoutenir, ſi le Maréchal de Schwérin avoit veillé comme il le devoit à amaſſer ſuffiſamment de vivres pour les troupes.

Mr de Bulow, qui ſuivoit le Roi en qualité de Miniſtre de Saxe, le voyant ſur ſon départ de la Moravie, lui dit: „Mais, Sire, qui couronnera donc mon maître?“ Le Roi lui répondit qu'on ne gagnoit les couronnes qu'avec du gros canon, & que c'étoit la faute des Saxons s'ils en avoient manqué pour prendre Brunn. Ce prince, bien réſolu de ne commander déſormais qu'à des troupes dont il pût diſpoſer & capables d'obéir, pourſuivit ſa route paſſant par Zwittau & Leutomiſchel, & il arriva le 17 d'Avril à Chrudim auprès du Prince Léopold, où il mit ſes troupes en quartier de rafraîchiſſement. Les Saxons eſſuyèrent un petit échec dans cette retraite: les houſards ennemis leur enlevèrent un bataillon qui faiſoit leur arrière-garde. Vainement voulut-on leur perſuader de ſe joindre aux François; ils traverſèrent les quartiers des Pruſſiens pour ſe cantonner dans le cercle de Satz ſur les frontières de leur électorat. Par leur défection les François affoiblis demeurèrent à Piſeck ſans ſecours. Le fardeau de la guerre peſoit presque uniquement ſur les épaules des Pruſſiens, & les ennemis puiſoient dans l'affoibliſſement

des alliés les eſpérances les plus flatteuſes de leurs ſuccès.

Pendant que les Pruſſiens ſe refaiſoient en Bohême de leurs fatigues, que les François ſommeilloient à Piſeck & que les Saxons s'éloignoient le plus vîte qu'ils pouvoient des hazards de la guerre, le Prince de Lorraine rentroit en Moravie; le Prince Thierry d'Anhalt lui préſenta la bataille auprès de Wischau. Son poſte étoit ſi bien pris, que les troupes de la Reine n'oſèrent le brusquer. Les Pruſſiens reſtèrent dans cette poſition & ne la quittèrent qu'après avoir conſumé le dernier tonneau de farine qui reſtoit dans leur magaſin. Le Prince Thierry paſſa les montagnes de la Moravie & aſſit ſon camp entre Troppau & Jægerndorff, ſans que l'armée ennemie fît mine de le ſuivre. Dans cette retraite les dragons de Naſſau nouvellement levés eurent une affaire *) avec les houſards autrichiens, où ils ſe ſignalèrent par leur valeur & par leur conduite. En même temps le régiment de Cannebeg **) ſe fit jour à travers 3,000 ennemis qui vouloient le couper

*) à Napagedell.

**) Entre Prerau & Grætz.

de l'armée & s'acquit beaucoup de gloire. Les gendarmes qui cantonnoient, furent attaqués de nuit dans un village où l'ennemi avoit mis le feu: la moitié des eſcadrons ſe battirent à pied au milieu des flammes, pour donner aux autres le temps de monter à cheval; alors ils donnèrent ſur les Autrichiens, les battirent & leur firent des priſonniers; un Colonel Brédow les commandoit. Ces faits ne ſont pas importans; mais comment laiſſer périr dans l'oubli d'auſſi belles actions, ſurtout dans un ouvrage que la reconnoiſſance conſacre à la gloire de ces braves troupes? Cependant que pouvoit-on prévoir de cette guerre, en réfléchiſſant ſur le peu d'intelligence qui régnoit entre les alliés, ſur les pitoyables généraux qui conduiſoient les François, ſur la foibleſſe de leur armée, ſur la foibleſſe plus grande encore de celle de l'Empereur? ſinon que les vaſtes projets du cabinet de Verſailles qui ſembloient devoir s'accomplir l'année précédente, étoient plus que douteux alors.

De tels pronoſtics, fondés ſur des faits certains, avertiſſoient le Roi de ne pas s'enfoncer trop avant dans ce labyrinthe, mais d'en chercher l'iſſue au plutôt: bien d'au-

tres raiſons ſe joignoient encore à celles que nous venons de rapporter pour renouer la négociation de la paix avec la Reine de Hongrie. Le Lord Hindfort fut employé pour moyenner cet accommodement: il y étoit plus propre qu'un autre, vu qu'il avoit déjà travaillé à la réconciliation des deux puiſſances, & que ſon amour propre ſe trouvoit intéreſſé à couronner ſon ouvrage. Il trouva la cour de Vienne moins docile que par le paſſé: l'affaire de Lintz, l'évacuation de la Moravie & la défection des Saxons lui avoient rendu ſon ancienne fierté; ſes négociations ſecrètes à la cour de Verſailles lui faiſoient même porter ſes vues plus loin. On a vu de tout temps l'eſprit de la cour d'Autriche ſuivre les impreſſions brutes de la nature; enflée dans la bonne fortune & rampante dans l'adverſité, elle n'a jamais pu parvenir à cette ſage modération qui rend les hommes impaſſibles à l'égard des biens & des maux que le hazard diſpenſe. Alors ſon orgueil & ſon aſtuce reprenoient le deſſus. Le mauvais ſuccès de cette tentative du Lord Hindfort fortifia le Roi plus que jamais dans l'opinion où il étoit, que pour qu'une négocia-

tion

tion de paix réuſſît avec les Autrichiens, il falloit auparavant les avoir bien battus. Une armée belle & repoſée l'invitoit à tenter le ſort des armes; elle étoit compoſée de 34 bataillons & de 60 eſcadrons, ce qui faiſoit à peu près le nombre de 33,000 hommes. Avant que l'on en vînt à cette déciſion, il arriva un changement dans le miniſtère anglois. Cette nation inquiète & libre étoit mécontente du gouvernement, parce que la guerre des Indes ſe faiſoit à ſon déſavantage & que la Grande Bretagne ne jouoit pas un rôle convenable dans le continent. On ſouetta le Roi ſur le dos de ſon miniſtre; il fut obligé de chaſſer le Sr Walpole, que Milord Carteret remplaça. Un mécontentement à peu près ſemblable dans le ſiècle paſſé coûta la vie au Roi Charles I; c'étoit l'ouvrage du fanatisme, & la chute de Walpole ne peut s'attribuer qu'à une cabale de parti. Tous les ſeigneurs vouloient parvenir au miniſtère: Walpole avoit occupé cette place trop long-temps. Après l'avoir culbuté, la poſſibilité de réuſſir donna une nouvelle effervescence à l'ambition des grands; ce qui fit que dans la ſuite cet emploi paſſa de main en main & devint de toutes les places du

royaume la moins amovible. Le Cardinal de Fleuri fut très-mécontent de ce changement; il s'accommodoit assez de la conduite modérée de Walpole, & il craignoit tout de l'impétuosité de Carteret, qui à l'exemple d'Annibal avoit juré une haine implacable à tout ce qui portoit le nom françois. Cet Anglois ne démentit pas l'opinion qu'on avoit de lui; il fit payer des subsides à la Reine de Hongrie, il la prit sous sa protection, il fit passer des troupes angloises en Flandre; & pour diminuer le nombre des ennemis de l'Autriche, il s'engagea envers le Roi à lui procurer une paix avantageuse. Ces offres furent reçues avec reconnoissance, quoique le Roi fût bien déterminé à n'avoir l'obligation de la paix qu'à la valeur de ses troupes & à ne point fonder ses espérances sur l'incertitude d'une négociation. Mr de Broglio, qui se trouvoit à Piseck, avec une douzaine de ducs & pairs, à la tête de 10,000 hommes, fit tant par ses représentations, que le Cardinal résolut de lui envoyer quelques secours. On ne les rassembla qu'au printemps, & ils arrivèrent trop tard: faute souvent reprochée aux François, de n'avoir pas pris leurs mesures à temps. Amis des Au-

trichiens, ils leur avoient fait perdre Belgrad; à préſent qu'ils étoient leurs ennemis, ils ne leur faiſoient aucun mal: cette dernière paix reſſembloit à la guerre, & cette dernière guerre à la paix. C'eſt par cette conduite molle qu'ils perdirent les affaires de l'Empereur, & que la prudence engagea la plupart de leurs alliés à les abandonner. Ce ſiècle étoit ſtérile en grands hommes pour la France; celui de Louis XIV en produiſoit en foule. L'adminiſtration d'un prêtre avoit perdu le militaire. Sous Mazarin c'étoient des héros, ſous Fleuri c'étoient des courtiſans ſybarites.

## CHAPITRE VI.

*Événemens qui précèdent la bataille de Chotuſitz. Diſpoſition de la bataille. Affaire de Sahé. Mr de Belle-Isle vient au camp pruſſien; il part pour la Saxe. Paix de Breslau.*

L'armée du Roi en Bohème étoit partagée en trois diviſions: 16 bataillons & 20 eſcadrons

couvroient le quartier général de Chrudim: 10 bataillons & 20 escadrons aux ordres de Mr de Gœtz étoient aux environs de Leutomiſchel, & Mr de Kalckſtein occupoit avec un nombre pareil Kuttenberg. Ces trois corps pouvoient ſe joindre en deux ſois 24 heures. Il y avoit outre cela 2 bataillons dans la fortereſſe de Glatz, un bataillon gardoit les magaſins de Kœnigsgrætz & 3 autres couvroient les dépôts de Pardubitz, de Podiebrad & de Nienbourg; de ſorte que l'Elbe couloit en ligne parallèle derrière les quartiers des Pruſſiens, & les magaſins étoient diſtribués de telle ſorte, que de quelque côté que vînt l'ennemi, l'armée pouvoit ſe porter à ſa rencontre. Le Prince d'Anhalt, plus fort qu'il n'étoit néceſſaire n'ayant point d'ennemi devant lui, garda 18 bataillons & 60 eſcadrons pour couvrir la haute Siléſie, & détacha le Général Derschau avec 8 bataillons & 30 eſcadrons pour renforcer l'armée de Bohème. Ce renfort étoit encore en marche, qu'on apprit que le Prince de Lorraine quittoit la Moravie & marchoit par Teutſchbrod & Zwittau pour entrer en Bohème. On ſut même que le Maréchal de Kœnigseck, qui commandoit cette

armée *a latere*, avoit dit qu'il falloit tirer droit vers Prague & combattre les Pruſſiens chemin faiſant; il ne les croyoit forts que de 15,000 hommes, & jugeoit ſa ſupériorité aſſez conſidérable pour attaquer un corps auſſi foible ſans rien hazarder. Bien des perſonnes condamnèrent le Maréchal de ce que faiſant la guerre dans les propres États de la Reine, il étoit auſſi mal informé: ce n'étoit pas tout à fait ſa faute; la Bohême penchoit plus pour les Bavarois que pour les Autrichiens; d'ailleurs les Pruſſiens étoient vigilans & obſervoient attentivement les perſonnes qui pouvoient les trahir; & enfin, des troupes arrivoient, d'autres partoient, de façon que ces mouvemens compliqués ne pouvoient guère être débrouillés par des campagnards ou par des gens du peuple. Mr de Kœnigseck pouvoit être mal ſervi en eſpions; mais il ne falloit pas légérement condamner ſa conduite. Ce général croyoit peut-être que ſi par ſa faute Mr de Neuperg avoit été battu à Molwitz, ce n'étoit pas une raiſon de croire les Pruſſiens invincibles, & ſon projet étoit beau, d'expédier chemin faiſant les Pruſſiens & de prendre Prague d'emblée. A l'approche des

Autrichiens le Roi avoit le choix de deux partis, ou de mettre l'Elbe devant ſoi, ou d'aller à la rencontre du Prince de Lorraine & de le combattre. Ce dernier parti prévalut, non ſeulement comme le plus glorieux, mais encore comme le plus utile, parce qu'il devoit hâter la paix; les négociations, comme nous l'avons dit, demandant un coup déciſif. L'armée *) du Roi s'aſſembla auſſitôt auprès de Chrudim qui en faiſoit le centre; la droite fut appuyée à Trzenitz & la gauche au ruiſſeau de la Chrudimka. Les batteurs d'eſtrade, les eſpions, & les déſerteurs de l'ennemi avertirent que le Prince de Lorraine alloit camper ce même jour à Setſch & Boyanof, & qu'il vouloit y ſéjourner le 15. On apprit d'autre part qu'un détachement de l'ennemi avoit occupé Czaslau, qu'un autre corps marchoit à Kuttenberg & que ſes houſards s'étoient emparés du pont de Kollin. Le deſſein de Mr de Kœnigseck paroiſſoit être d'enlever le magaſin pruſſien de Nienbourg & de s'avancer enſuite vers Prague. Pour le contrecarrer, le Roi partit le 15 avec l'avant-garde, ſuivi de l'armée, pour gagner le poſte de Kuttenberg

*) 13 Mai.

avant l'ennemi: il fallut preſſer cette marche, pour arranger la boulangerie de l'armée à Podiebrad. Cette avant-garde étoit compoſée de 10 bataillons, d'autant d'eſcadrons de dragons & d'autant de houſards. Le Roi campa ces troupes ſur la hauteur de Podertzau auprès de Cotibortz, où ce corps, quoique foible, étoit dans un poſte inexpugnable. Ce prince, pour s'orienter dans ce terrain, alla à la découverte, & il apperçut d'une hauteur un corps à peu près de 7 ou 8,000 hommes qui campoit à un demi-mille de là vers Wilincof. En combinant avec la marche du Prince de Lorraine le corps qu'on appercevoit, on jugea que ce pouvoit être le Prince de Lobkowitz, qui venoit de Budweis pour ſe joindre à la grande armée. Le Prince Léopold, qui ſuivoit le Roi, eut ordre d'avancer le lendemain, pour que ces deux corps fuſſent à portée de ſe ſecourir réciproquement. Cependant on ne vit aux environs de Podertzau que beaucoup de petits partis, que l'ennemi envoyoit probablement pour reconnoître ce camp. Les patrouilles des Pruſſiens allèrent pendant toute la nuit; les chevaux de la cavalerie étoient ſellés & les ſoldats habillés; ce qui mit l'avant-garde

à l'abri de toute ſurpriſe. Le lendemain*) à la pointe du jour les houſards rapportèrent que le camp qu'on avoit vu la veille à Wilincof avoit diſparu: ces troupes qu'on avoit priſes pour celles du Prince de Lobkowitz, étoient effectivement l'avant-garde du Prince de Lorraine, qui pour ne rien riſquer s'étoit retiré à l'approche des Pruſſiens. Auſſitôt que le Prince Léopold eut paſſé le défilé de Hermanieſtitz, l'avant-garde continua ſa marche. Le Roi choiſit en route une poſition pour l'armée, & il fit avertir le Prince Léopold de camper la droite à Czaslau & la gauche au village de Chotuſitz. L'avant-garde ne devançoit l'armée que d'un demi-mille; elle prit des cantonnemens entre Neuhof à la droite de l'armée pruſſienne & Kuttenberg: on trouva dans cette ville une cuiſſon de pain préparée pour les Autrichiens & tous les ſecours dont les troupes peuvent avoir beſoin. L'avant-garde devoit s'aſſembler au ſignal de trois coups de canon ſur la hauteur de Neuhof; ce qui étoit facile, parce que les régimens les plus éloignés n'étoient qu'à un quart de mille des autres. Vers le ſoir le

*) le 16 Mai.

Prince Léopold envoya un officier pour rapporter au Roi que la marche de l'armée ayant été retardée par l'artillerie & le gros bagage, il n'étoit arrivé au camp qu'au ſoleil couchant, ce qui l'avoit empêché de prendre Czaslau; & qu'il avoit appris que le Prince Charles campoit à Wilincof, c'eſt à dire à un mille du camp pruſſien. Tout cela préparoit la bataille qui devoit ſe donner: dans cette intention le Roi partit le 17 à 4 heures du matin pour joindre le Prince Léopold. En arrivant aux hauteurs de Neuhof on découvrit toute l'armée autrichienne, qui pendant la nuit avoit gagné Czaslau & qui s'avançoit ſur 4 colonnes pour attaquer les Pruſſiens; voici l'ordre dans lequel le Prince Léopold avoit rangé les troupes. Elles étoient dans une plaine dont la gauche tire vers le parc de Spislau; entre ce parc & le village de Chotuſitz le terrain étoit marécageux & traverſé par quelques petits ruiſſeaux. La droite aboutiſſoit au voiſinage de Neuhof & s'appuyoit à une chaîne d'étangs, ayant une hauteur devant elle. Le Roi fit avertir le Maréchal de Buddenbrock d'occuper cette hauteur avec ſa cavalerie, au Prince Léopold de déten-

dre promptement les tentes, de mettre les deux tiers de l'infanterie en première ligne & de laiſſer à la droite de la ſeconde ligne du terrain pour y former l'infanterie de l'avant-garde: toute cette avant-garde, tant cavalerie qu'infanterie, arriva au grand trot pour joindre l'armée. Les dragons furent mis en ſeconde ligne à l'aile que le Maréchal de Buddenbrock commandoit & les houſards ſur les flancs; & en troiſième, l'infanterie forma le flanc & la ſeconde ligne de l'aile droite; car les Pruſſiens avoient appris à connoître par la bataille de Molwitz l'importance de bien garnir les flancs. A peine les troupes ſurent-elles incorporées à l'armée que la canonade commença. Les 82 pièces de l'armée pruſſienne firent un feu aſſez vif. Le Maréchal de Buddenbrock avoit formé ſur la hauteur qui étoit devant lui ſon aile de cavalerie, de ſorte que ſa droite débordoit celle du Prince de Lorraine: il attaqua l'ennemi avec tant d'impétuoſité, qu'il renverſa tout ce qu'il trouva vis-à-vis de lui; la pouſſière étoit prodigieuſe; elle fut cauſe que la cavalerie ne put pas profiter de ſes avantages autant qu'on devoit s'y atten-

dre. Les houſards de Bronikowsky, nouvellement formés, avoient été de l'avant-garde du Roi; la cavalerie ne les connoiſſoit pas, ils étoient habillés de vert, on les prit pour des ennemis: un cri s'éleva, *nous ſommes coupés*, & cette prèmière ligne victorieuſe s'enſuit à vau de route. Le Comte de Rottembourg, qui étoit avec les dragons de la ſeconde ligne, renverſa cependant un gros de l'ennemi qui tenoit encore; enſuite il donna ſur le flanc de l'infanterie autrichienne, qu'il maltraita beaucoup & qu'il auroit toute hachée en piéces, ſi quelques cuiraſſiers & houſards autrichiens ne lui étoient tombés à dos & en flanc. Rottembourg fut bleſſé, & ſa troupe miſe en confuſion ſe retira de la mélée avec peine. La cavalerie cependant ſe rallia, & lorsque la pouſſière fut diſſipée, il ne parut ſur ce terrain où tant de monde s'étoit battu que 5 eſcadrons de l'ennemi; c'étoient les dragons de Wurtemberg, commandés par le Colonel Bretlach. Pendant ce combat de cavalerie, il parut un certain flottement dans l'infanterie ennemie qui annonçoit ſon incertitude, lorsque Mr de Kœnigseck réſolut de faire avec ſa droite

un effort ſur la gauche des Pruſſiens. Ce parti étoit judicieuſement pris, parce que le Prince Léopold ayant trop tardé à mettre les troupes en bataille, n'avoit pas eu le temps de former cette gauche ſur le terrain le plus avantageux; il avoit garni en hâte le village de Chotuſitz; le régiment de Schwérin l'occupoit, mais mal & ſans obſerver de règle; ſon régiment étoit à la gauche de ce village, mais en l'air, parce qu'il avoit ſuppoſé, ſans examen du terrain, que la cavalerie de la gauche devoit occuper l'eſpace qu'il y avoit entre ſon régiment & le parc de Spislau; mais ce terrain ſe trouvant coupé de ruiſſeaux, il ne fut pas poſſible à la cavalerie de l'occuper, d'où il réſulta que ſon régiment avoit l'aile gauche en l'air. Cependant la bonne volonté de la cavalerie lui fit tenter l'impoſſible; elle défila en partie par le village de Chotuſitz & en partie par des ponts pour ſe former; en débouchant elle trouva Mr de Bathyani tout formé, avec la cavalerie autrichienne devant elle. Alors les régimens de Pruſſe, de Waldau & de Brédow pénétrèrent à travers la première & la ſeconde ligne de l'ennemi, hachèrent en piéces les régimens

d'infanterie hongroiſe de Palſy & de Veteſch qui formoient la réſerve des Autrichiens, & s'appercevant que leur ardeur les avoit emportés trop loin, ils ſe firent jour par la ſeconde, enſuite par la première ligne de l'infanterie ennemie, & revinrent ainſi chargés de trophées rejoindre l'armée. La ſeconde ligne de l'aile gauche de la cavalerie pruſſienne fut attaquée par un corps autrichien dans le temps qu'elle débouchoit de Chotuſitz; elle n'eut pas le temps de ſe former & fut battue en détail. Mr de Kœnigseck, qui s'apperçut que par l'abandon de la cavalerie le régiment de Léopold n'étoit plus appuyé de rien, dirigea tous les efforts de ſon infanterie de ce côté-là: ce régiment fut contraint de reculer; l'ennemi profita de ce mouvement pour mettre le feu au village de Chotuſitz: en quoi il commit une grande ſottiſe, parce qu'il ne faut pas embraſer un village qu'on veut prendre, les flammes vous empêchant alors d'y entrer; mais il eſt prudent de mettre le feu à un village qu'on abandonne, pour empêcher l'ennemi de vous pourſuivre. Le régiment de Schwérin, qui s'apperçut à temps de cet incendie, abandonna le village & forma le flanc

de la gauche: ce feu éleva comme une barrière qui empêcha les deux armées de s'aſſaillir de ce côté. Malgré cet obſtacle l'ennemi attaqua la gauche des Pruſſiens à la droite du village; entr'autres un régiment d'infanterie hongroiſe voulut entrer le ſabre à la main dans cette ligne; cet eſſai lui réuſſit ſi mal, que ſoldats & officiers, de même que le régiment de Léopold Daun, étoient couchés devant les bataillons pruſſiens comme s'ils avoient mis les armes bas, tant le fuſil bien manié eſt devenu une arme redoutable. Le Roi ſaiſit ce moment pour donner avec promptitude ſur le flanc gauche de l'infanterie autrichienne. Ce mouvement décida la victoire; les ennemis ſe rejetèrent ſur leur droite, où ils ſe trouvèrent acculés à la Dobroya; ils s'étoient engagés dans un terrain où ils ne pouvoient combattre, ce qui rendit leur confuſion générale. Toute la campagne fut couverte de fuyards; le Maréchal de Buddenbrock les talonna vivement dans leur déroute; ils les pourſuivit avec 40 escadrons, ſoutenus de 10 bataillons, juſqu'à un mille du champ de bataille. Les trophées des Pruſſiens conſiſtèrent en 18 canons & 2 drapeaux; ils

firent 1200 priſonniers. Quoique cette affaire n'ait pas été des plus conſidérables, l'ennemi perdit quantité d'officiers; & ſi l'on vouloit évaluer leur perte en comptant morts, priſonniers, bleſſés & déſerteurs, on pourroit la faire monter ſans exagération à 7,000 hommes. On leur auroit également enlevé quantité d'étendards, ſi par précaution ils ne les avoient tous laiſſés en arrière ſous la garde de 300 maîtres: les Pruſſiens en perdirent 11, ce qui doit d'autant moins ſurprendre, que l'uſage de la cavalerie autrichienne étoit alors de tirer à cheval; elle étoit toujours battue, mais cela ne laiſſoit pas d'être meurtrier pour les chevaux des aſſaillans. Les morts du côté des Pruſſiens montèrent à 900 cavaliers & à 700 fantaſſins; il y eut bien 2,000 bleſſés: les Généraux de Werdeck & de Wédel, les Colonels Bismarck, Malzahn, Kortzfleiſch & Britz y perdirent la vie en ſe couvrant de gloire, & les troupes y firent des prodiges de valeur. L'action ne dura que 3 heures. Celle de Molwitz avoit été plus vive, plus acharnée, & plus importante pour les ſuites. Si les Pruſſiens avoient été battus à Chotuſitz, l'État n'étoit pas ſans reſſources;

mais en remportant la victoire, on ſe procuroit la paix. Les généraux des deux partis firent des fautes qu'il eſt bon d'examiner, pour n'en pas commettre de pareilles. Commençons par Mr de Kœnigseck. Il forme le projet de ſurprendre les Pruſſiens; il s'empare de nuit de Czaslau & ſes troupes légères escarmouchent jusqu'au lever de l'aurore avec les grands gardes des Pruſſiens. Étoit-ce à deſſein de les tenir alertes & de les empêcher d'être ſurpris, ou de les avertir du projet qu'il méditoit? Le jour de l'action *) il pouvoit dès l'aube du jour tomber ſur le camp du Prince Léopold, que le Roi ne joignit qu'à 6 heures. Que fait-il? il attend jusqu'à 8 heures du matin pour ſe mettre en mouvement, & l'avant-garde arrive. Quelles fautes fait-il dans la bataille même? Il laiſſe au Maréchal de Buddenbrock la liberté de ſe ſaiſir d'une hauteur avantageuſe d'où la cavalerie pruſſienne fond ſur ſon aile gauche & l'accable: il prend le village de Chotuſitz, & au lieu de s'en ſervir pour tourner entièrement le flanc gauche de ſon ennemi, il ſe prive de cet avantage

*) 17 Mai.

tage en y mettant le feu & en empêchant lui-même ſes troupes de le paſſer; ce qui protège la gauche des Pruſſiens: il fixe toute ſon attention ſur ſa droite, & il néglige ſa gauche, que le Roi déborde & force de reculer jusqu'au ruiſſeau de la Dobrava, où la confuſion de cette aile ſe communique à toute l'armée. Ainſi dans le moment qu'il tient la victoire entre ſes mains, il la laiſſe échapper, & ſe trouve réduit à prendre la fuite pour éviter l'ignominie de mettre bas les armes. Ce qu'on peut cenſurer dans la conduite du Roi, c'eſt de n'avoir pas rejoint ſon armée dans ce camp; il pouvoit confier ſon avant-garde à un autre officier, qui l'auroit menée auſſi bien que lui à Kuttenberg; mais ce qu'on peut reprendre à la manière dont le terrain fut occupé, ne doit s'attribuer qu'au Prince Léopold; il auroit dû exécuter à la lettre les diſpoſitions que le Roi lui avoit preſcrites; il auroit dû ſortir de ſa ſécurité, étant averti des deſſeins de l'ennemi par de continuelles escarmouches, qui durèrent toute la nuit. Il n'avoit pas fait un uſage judicieux du terrain où il devoit combattre: ſes fautes conſiſtoient à n'avoir pas jeté quelque infanterie dans

le parc de Spislau qui couvroit la gauche; elle auroit bien empêché Mr de Bathyani avec ſa cavalerie d'en approcher: ſa cavalerie auroit dû s'appuyer à ce parc; s'il avoit été aſſez vigilant pour le faire à temps, la choſe n'étoit point impraticable. Son ordre de bataille ſur la droite étoit moins défectueux; en faiſant les changemens que l'on vient d'indiquer, ſa cavalerie de la gauche auroit laiſſé loin derrière elle ces petits ruiſſeaux qu'elle fut obligée de paſſer en préſence de l'ennemi, & ſe ſeroit trouvée dans un terrain où rien ne l'auroit empêchée d'agir librement. Ajoutons encore que le village de Chotuſitz n'avoit tout au plus que l'apparence d'un poſte; le cimetière étoit le ſeul lieu tenable, mais il étoit entouré de chaumières de bois qui ſe ſeroient embraſées auſſitôt que le feu d'infanterie auroit commencé. Le ſeul moyen de défendre ce village étoit de le retrancher, & comme le temps manquoit pour cet ouvrage, il ne falloit pas penſer à s'y ſoutenir. La faute principale que le Prince Léopold commit dans ce qui précéda cette action, fut qu'il ne voulut croire que les ennemis venoient pour l'attaquer que lorsqu'il vit leurs

colonnes commencer à ſe déployer devant ſon front. Alors il étoit bien tard pour penſer à de bonnes diſpoſitions; mais la valeur des troupes triompha des ennemis, des obſtacles du terrain & des fautes dans lesquelles tombèrent ceux qui les commandoient: une pareille armée étoit capable de tirer un général d'embarras & le Roi eſt lui-même convenu qu'il lui avoit plus d'une obligation en ce genre.

Les Autrichiens après leur défaite ne s'arrêtèrent qu'à 3 milles du champ de bataille auprès du village de Habor, où ils prirent un camp fortifié ſur la croupe des montagnes. Le Prince de Lorraine y fut joint par un renfort de 4,000 hommes; le Roi en reçut un en même temps de 6,000, que le Prince d'Anhalt lui envoyoit de la haute Silèſie ſous la conduite du Général Derſchau. Les Pruſſiens ſuivirent les ennemis; mais lorsque leur avant-garde parut vers le ſoir aux environs de Habor, dès la nuit même le Prince de Lorraine en décampa & ſe jeta par de grands bois ſur le chemin de Teutſchbrod. Les troupes pruſſiennes, qui ne pouvoient pas s'enfoncer plus avant en Bohème faute de vivres, allèrent ſe camper à Kuttenberg, pour

être à portée de leurs magaſins. Tandis que le Prince de Lorraine ſe faiſoit battre par les Pruſſiens, Lobkowitz paſſa la Muldau à la tête de 7,000 hommes & vint audacieuſement faire le ſiège de Frauenberg, dont le château pouvoit tenir 8 jours *). Broglio, qui avoit reçu un renfort de 10,000 hommes & que le Maréchal de Belle-Isle vint joindre parce que la diète de Francfort étoit finie, Broglio, dis-je, ſe mit en devoir de ſecourir cette ville: il fit paſſer tout ſon corps par un défilé très-étroit auprès de Sahé, que Lobkowitz avoit garni de quelque infanterie. Les premiers eſcadrons françois qui débouchèrent ſans ordre ni diſpoſition, attaquèrent les cuiraſſiers de Hohenzollern & de Bernis qui faiſoient l'arrière-garde de Lobkowitz & les battirent. Les Autrichiens avoient à dos un bois où ils ſe rallièrent à différentes repriſes; mais comme le nombre des François augmentoit, ils enfoncèrent enfin les ennemis, & Mr de Lobkowitz ne ſe crut en ſureté qu'en gagnant en hâte Budweis. Les cuiraſſiers autrichiens paſſoient autrefois pour les piliers de l'Empire; les batailles de Crutzka & de Molwitz les

*) Rélation de Willich, témoin oculaire.

privèrent de leurs meilleurs officiers; on les remplaça mal: alors cette cavalerie tiroit ou attaquoit à la débandade, & fut par conſéquent ſouvent battue: elle perdit cette confiance en ſes forces qui ſert d'inſtinct à la valeur. Les François firent valoir l'affaire de Sahé comme la plus grande victoire: la bataille de Pharſale ne fit pas plus de bruit à Rome que ce petit combat n'en fit à Paris. La foibleſſe du Cardinal de Fleuri avoit beſoin d'être corroborée par quelques heureux ſuccès, & les deux Maréchaux qui s'étoient trouvés à ce choc, vouloient rajeunir la mémoire de leur ancienne réputation. Le Maréchal de Belle-Isle, ivre de ſes ſuccès tant à Francfort ſur le Mein qu'à Sahé, vain d'avoir donné un Empereur à l'Allemagne, ſe rendit au camp du Roi pour concerter avec ce Prince les moyens de tirer les Saxons de leur paralyſie. Mr de Belle-Isle avoit mal choiſi ſon temps: le Roi étoit bien éloigné d'entrer dans ſes vues. Tant de négociations ſourdes que les Autrichiens entretenoient avec le Cardinal de Fleuri & des anecdotes qui dénotoient ſa duplicité, avoient diſſipé la confiance de ce prince: on ſavoit que la Chétardie avoit dit à l'Impéra-

trice de Ruſſie que le moyen le plus ſûr de la réconcilier avec la Suède étoit d'indemniſer cette dernière puiſſance en Poméranie aux dépens du Roi de Pruſſe. *) L'Impératrice refuſa cet expédient & en fit part au miniſtre de Pruſſe qui étoit à ſa cour. En même temps le Cardinal Tencin déclara au Pape au nom de ſa cour qu'il ne devoit pas s'embarraſſer de l'élévation de la Pruſſe, qu'en temps & lieu la France y ſauroit mettre ordre & humilier ces hérétiques comme elle avoit ſu les agrandir. Ce qui rendoit le Cardinal digne de la plus grande méfiance, c'étoit ſa conduite ténébreuſe; il entretenoit un nommé Dufargis à Vienne, qui étoit ſon émiſſaire & ſon négociateur. Il étoit donc indiſpenſablement néceſſaire de le prévenir, ſurtout ſi à tant de raiſons politiques on ajoute celle des finances, la plus forte & la plus déciſive de toutes: il y avoit à peine 150,000 écus dans les épargnes. Il étoit impoſſible avec une ſomme auſſi modique d'arranger les apprêts pour la campagne ſuivante. Point de reſſources pour des emprunts, ni aucun de ces expédiens auxquels les ſou-

*) Voyez relation de Martefeldt.

verains ont recours dans les pays où règne l'opulence & la richeſſe. Toutes ces raiſons réſumées firent expédier des pleins-pouvoirs au Comte Podewils, qui étoit alors à Breslau, pour l'autoriſer à ſigner la paix avec le Lord Hindſort, qui avoit des pleins-pouvoirs de la cour de Vienne. Tout ceci fut cauſe que le Roi n'entra dans aucune des meſures que le Maréchal de Belle-Isle lui propoſoit, & que les audiences ne ſe paſſoient qu'en complimens & en éloges. On pouvoit prévoir par la ſituation où s'étoit mis le Maréchal de Broglio, qu'il s'expoſoit à recevoir quelque échec; il ne convenoit pas aux intérêts de la Pruſſe que les Autrichiens puſſent s'enfler de quelques nouveaux avantages avant que la paix fût ſignée. Pour prévenir de pareils contre-temps, le Roi avertit le Maréchal de Broglio des mouvemens du Prince de Lorraine, qui tendoient à ſe joindre au Prince Lobkowitz; il lui repréſenta qu'il devoit s'attendre à être aſſailli par toutes les forces réunies des Autrichiens, & que s'il ne vouloit pas pouſſer vigoureuſement Mr de Lobkowitz avant l'arrivée du Prince de Lorraine, il devoit au moins ravitailler Frauenberg.

Mr de Broglio ſe moqua des avis d'un jeune homme; il n'en tint aucun compte & reſta tranquillement à Frauenberg ſans trop ſavoir pourquoi. Bientôt les Autrichiens arrivèrent; ils lui enlévèrent un détachement à Tein, paſſèrent la Muldau & pillèrent tout le bagage des François. Mr de Broglio, fort étonné de ce qui lui arrivoit, ne ſut que fuir à Piſeck; de là ayant donné pour toute diſpoſition ces mots: l'armée doit marcher, il ſe retira à Braunau, d'où 3,000 Croates le chaſſèrent & le pourſuivirent jusques ſous les canons de Prague. Ces mauvaiſes nouvelles firent expédier un courier à Breslau pour hâter la concluſion de la paix. L'éloquence du Lord Hindfort, fortifiée du gain d'une bataille, parut plus nerveuſe aux miniſtres autrichiens qu'elle ne leur avoit paru auparavant: ils ſe prêtèrent aux conſeils du Roi d'Angleterre, & voici les articles des préliminaires qui furent ſignés à Breslau. 1. La ceſſion que la Reine de Hongrie fait au Roi de Pruſſe de la haute & de la baſſe Siléſie & de la principauté de Glatz, excepté les villes de Troppau, de Jægerndorff & des hautes montagnes ſituées au delà de l'Oppa. 2. Les Pruſſiens

ſeront chargés de rembourſer aux Anglois 1,700,000 écus hypothéqués ſur la Siléſie. Les autres articles étoient relatifs à la ſuſpenſion d'armes, à l'échange des priſonniers, à la liberté de religion comme au commerce. Ainſi la Siléſie fut réunie aux États de la Pruſſe. Deux années de guerre ſuffirent pour la conquête de cette importante province. Le tréſor que le feu Roi avoit laiſſé, ſe trouva presque épuiſé; mais c'eſt acheter à bon marché des États, quand il n'en coûte que 7 ou 8,000,000. Les conjonctures ſecondèrent ſurtout cette entrepriſe: il fallut que la France ſe laiſſât entraîner dans cette guerre; que la Ruſſie fût attaquée par la Suède; que par timidité les Hanovriens & les Saxons reſtaſſent dans l'inaction; que les ſuccès fuſſent non-interrompus, & que le Roi d'Angleterre, ennemi des Pruſſiens, devînt malgré lui l'inſtrument de leur agrandiſſement. Ce qui contribua le plus à cette conquête, fut une armée qui s'étoit formée pendant vingt deux ans par une admirable diſcipline & ſupérieure au reſte du militaire de l'Europe; des généraux vrais citoyens, des miniſtres ſages & incorruptibles, & enfin un certain bonheur qui accom-

pagne ſouvent la jeuneſſe & ſe refuſe à l'âge avancé. Si cette grande entrepriſe avoit manqué, le Roi auroit paſſé pour un prince inconſidéré, qui avoit entrepris au delà de ſes forces: le ſuccès le fit regarder comme heureux. Réellement ce n'eſt que la fortune qui décide de la réputation; celui qu'elle favoriſe eſt applaudi, celui qu'elle dédaigne eſt blâmé. Après l'échange des ratifications le Roi retira ſes troupes de la Bohème. Une partie paſſa par la Saxe, pour rentrer dans ſes pays héréditaires; l'autre partie marcha en Siléſie & fut deſtinée à garder cette nouvelle conquête.

## CHAPITRE VII.

*De la paix. Notification aux alliés. Guerre d'Italie. Les Hanovriens joignent les Anglois en Flandre. Guerre de Finlande. Capitulation de Friedrichsham. Duc de Holſtein appelé à la ſucceſſion de Suède. Maillebois marche en Bohème, de là en Bavière. Négociations des François & Anglois à Berlin, & tous les événemens jusqu'à l'année 1743.*

La bienſéance demandoit que cette paix que l'on venoit de conclure ſe notifiât aux anciens alliés de la Pruſſe. Le Roi avoit eu de bonnes raiſons pour en venir là; mais les unes étoient de nature à ne point être publiées & les autres ne pouvoient ſe dire ſans accabler la France de reproches. Le Roi, loin d'avoir intention d'offenſer cette puiſſance, vouloit conſerver tous les dehors de la bienſéance envers elle; ſeulement il ſe bornoit à ne point courir la carrière périlleuſe où elle étoit engagée, & à

devenir ſimple ſpectateur, d'acteur qu'il avoit été. L'on prévoyoit combien le Cardinal ſeroit ſenſible à ce revirement de ſyſtème, qui faiſoit manquer ſes deſſeins les plus cachés: ils étoient bien différens de ceux qu'il affichoit en public car voici quelle étoit ſa vraie marche. Il préſumoit ſi bien du nom françois, qu'il penſoit qu'une poignée d'hommes ſuffiroit pour ſoutenir la Bohème. Son intention étoit de faire porter tout le poids de cette guerre aux alliés & de fortifier ou de rallentir, ſelon les intérêts de la France, les opérations militaires, pour diriger par cette conduite les négociations de la paix au plus grand avantage de Louis XV. Cette conduite étoit bien différente de celle que le traité d'alliance l'obligeoit de tenir. De tous les alliés de la France, l'Empereur étoit le plus à plaindre, parce que Mr de Broglio n'étoit ni un Catinat ni un Turenne & que le Maréchal Tœrring & les troupes bavaroiſes n'étoient pas des gens ſur leſquels on pût compter. Pour l'Électeur de Saxe, tout jaloux qu'il étoit de l'agrandiſſement de la maiſon de Brandebourg, il avoit l'obligation au Roi de ce que l'ayant compris dans la paix de Breslau, il pouvoit ſe

tirer honorablement d'un mauvais pas; de plus Auguſte III. étoit ſi peu inſtruit de l'emploi qu'on faiſoit de ſes troupes, que lorsque le Comte de Wartensleben fut envoyé à ce prince pour lui annoncer au nom de ſon allié le gain de la bataille de Czaslau, il demanda à Wartensleben, ſi ſes troupes y avoient bien fait? Wartensleben lui répondit qu'elles n'y avoient point été, & que long-tems avant la bataille elles s'étoient retirées dans le cercle de Saatz ſur les frontières de la Saxe: le Roi en parut étonné; il appela * * * qui ſut l'appaiſer par de mauvaiſes raiſons. Avec auſſi peu de bonne volonté de la part de ſes alliés, le Roi n'étoit pas embarraſſé de faire ſon apologie. Voici la copie de la lettre *) qu'il écrivit au Cardinal de Fleuri. "Monſieur, mon couſin, il vous „eſt connu que depuis que nous avons pris des „engagemens enſemble, j'ai ſecondé avec une „fidélité inviolable tous les deſſeins du Roi „votre maître. J'ai aidé par mes remontrances „à détacher les Saxons du parti de la Reine de „Hongrie; j'ai donné ma voix à l'Électeur de „Bavière; j'ai accéléré ſon couronnement; je

*) 10 Juin 1742.

„vous ai aidé de tout mon pouvoir à contenir „le Roi d'Angleterre; j'ai engagé celui de Dane- „marck dans vos intérêts: enfin par les négo- „ciations & par l'épée j'ai contribué autant qu'il „a été en moi à ſoutenir le parti de mes alliés, „ſans que les effets ayent jamais aſſez répon- „du aux déſirs de ma bonne volonté. Quoique „mes troupes épuiſées par les fatigues continuel- „les de la campagne de 1741 demandaſſent „à prendre quelque repos, qui leur ſembloit „être dû, je n'ai point refuſé aux preſſantes „ſollicitations du Maréchal de Belle-Isle de les „employer en Bohême, pour y couvrir l'aile „gauche des alliés. J'ai plus fait: pour dégager „Mr de Ségur bloqué dans Lintz, le zèle pour „la cauſe commune m'a tranſporté en Saxe, & „à force d'importunités j'ai obtenu du Roi de „Pologne que ſes troupes de concert avec les „miennes feroient une diverſion en Moravie. „On s'eſt porté ſur Iglau, dont Mr de Lobkowitz „s'eſt retiré en hâte. Cette diverſion auroit eu „un effet déciſif, ſi Mr de Ségur avoit eu la „patience d'attendre les ſuites de cette opération, „& ſi Mr de Broglio avoit été aſſez en force ſur „la Wotava pour ſeconder mes efforts; mais la

„précipitation du premier, le peu de troupes „de l'autre, la mauvaiſe volonté des généraux „ſaxons, enfin le défaut d'artillerie pour aſſiéger „Brunn, ont fait échouer cette entrepriſe, & „m'ont obligé de quitter une province que les „Saxons devoient poſſéder & qu'ils n'avoient „pas la volonté de conquérir. De retour en „Bohéme, j'ai marché contre le Prince de Lor„raine; je l'ai attaqué pour ſauver la ville de „Prague, qu'il auroit aſſiégée s'il n'avoit été „mis en déroute; je l'ai pourſuivi autant que „les vivres me l'ont permis. Auſſitôt que „j'appris que le Prince de Lorraine prenoit le „chemin de Tabor & de Budweis, j'en avertis „Mr de Broglio, en lui conſeillant d'expédier „Mr de Lobkowitz, qu'il venoit de battre à „Sahé, avant que l'armée de la Reine de Hon„grie pût le joindre: Mr de Broglio ne jugea „pas à propos de prendre ce parti, & au lieu „de retourner à Piſeck, où le terrain le favoriſoit, „il partagea ſes troupes en différens détache„mens. Vous êtes informé quelles en furent „les ſuites & tout ce qu'il en eſt réſulté de „fâcheux. Maintenant la Baviére eſt coupée „de la Bohéme, & les Autrichiens, maîtres de

„Pilſen, interceptent en quelque ſorte les ſecours „que le Maréchal de Broglio peut attendre „de la France. Malgré les promeſſes que les „Saxons ont faites au Maréchal de Belle-Isle, „loin de ſe préparer à les remplir & à ſe joindre „aux François, j'apprends qu'ils quittent la „Bohème & retournent dans leur électorat. „Dans cette ſituation, où la conduite des Sa- „xons eſt plus que ſuſpecte & où il n'y a „rien à eſpérer de Mr de Harcourt, l'avenir ne „me préſente qu'une guerre longue & intermi- „nable, dont le principal fardeau retomberoit „ſur moi. D'un côté l'argent des Anglois met „toute la Hongrie en armes, d'un autre côté „les efforts de l'Impératrice Reine font que ſes „provinces enfantent des ſoldats. Les Hongrois „ſe préparent à tomber ſur la haute Siléſie: les „Saxons, dans les mauvaiſes diſpoſitions que je „leur connois, ſont capables d'agir de concert „avec les Autrichiens & de faire une diverſion „dans mes pays héréditaires, à préſent ſans „défenſe. L'avenir ne m'offre que des perſpec- „tives funeſtes & dans une ſituation auſſi critique „(quoique dans l'amertume de mon cœur) je „me ſuis vu dans la néceſſité de me ſauver du

„nau-

„naufrage & de gagner un afile. Si des con-„jonctures fâcheuſes m'ont obligé de prendre „un parti que la néceſſité juſtifie, vous me „trouverez toujours fidelle à remplir les engage-„mens dont l'exécution ne dépend que de moi. „Je ne révoquerai jamais la renonciation que „j'ai ſouſcrite des pays de Juliers & de Bergue; „je ne troublerai ni directement ni indirecte-„ment l'ordre établi dans cette ſucceſſion: plutôt „mes armes tourneroient contre moi-même que „contre les François. On me trouvera toujours „un empreſſement égal à concourir à l'avantage „du Roi votre maître & au bien de ſon royau-„me. Le cours de cette guerre n'eſt qu'un tiſſu „des marques de bonne volonté que j'ai don-„nées à mes alliés; vous en devez être convaincu, „ainſi que de l'authenticité des faits que je viens „de vous rappeler. Je ſuis perſuadé, Monſieur, „que vous regrettez avec moi que le caprice du „ſort ait fait avorter des deſſeins auſſi ſalutaires „à l'Europe qu'étoient les nôtres. Je ſuis &c.“

Voici la réponſe du Cardinal: *)

„Sire, Votre Majeſté jugera aiſément de la „vive impreſſion de douleur qu'a faite ſur moi

*) 20 Juin 1742.

„la lettre dont il lui a plu m'honorer du 10 de „ce mois. Le triſte événement qui renverſe „tous nos projets en Allemagne, n'eût pas été „ſans reſſource, ſi Votre Majeſté avoit pu ſecou„rir Mr de Broglio & ſauver du moins la ville de „Prague; mais Elle n'y a pas trouvé de poſſibi„lité, & c'eſt à nous à nous conformer à ſes lumiè„res & à ſa prudence. On a fait de grandes fau„tes, il eſt vrai, il ſeroit inutile de les rappeler; „mais ſi nous euſſions réuni toutes nos troupes, „le mal n'eût pas été ſans remède: il ne faut „plus y ſonger & ne penſer qu'à la paix, puiſque „Votre Majeſté la croit néceſſaire, & le Roi ne „la déſire pas moins que Votre Majeſté; c'eſt à „Elle à en régler les conditions & nous enver„rons un plein-pouvoir au Maréchal de Belle„Isle, pour ſouſcrire à tout ce qu'Elle aura „arrêté. Je connois trop ſa bonne foi & ſa gé„néroſité pour avoir le moindre ſoupçon qu'elle „conſente à nous abandonner après les preuves „authentiques que nous lui avons données de „notre fidélité & de notre zèle pour ſes intérêts. „Votre Majeſté devient l'arbitre de l'Europe, „& c'eſt le perſonnage le plus glorieux que „Votre Majeſté puiſſe jamais faire. Achevez,

„Sire, de le conſommer, en ménageant vos „alliés & l'intérêt de l'Empereur autant que „poſſible. Et c'eſt tout que je puis avoir l'hon„neur de lui dire dans l'accablement où je me „trouve. Je ne ceſſerai de faire des vœux pour „la proſpérité de Votre Majeſté & d'être avec „tout le reſpect &c.„

Ce fut ainſi que ſe termina cette alliance, où chacun de ceux qui la formoient, vouloit jouer au plus fin; où les troupes de différens ſouverains étoient auſſi déſobéiſſantes à ceux qui étoient à la tête des armées, que ſi on les avoit raſſemblées pour déſobéir; où les camps étoient ſemblables aux anarchies; où tous les projets des généraux étoient ſoumis à la réviſion d'un vieux prêtre, qui ſans connoiſſance ni de la guerre ni des lieux, rejetoit ou approuvoit ſouvent mal à propos les projets importans dont il devoit décider; ce fut là le vrai miracle qui ſauva la maiſon d'Autriche; une conduite plus prudente rendoit ſa perte inévitable.

Dès que les ratifications de la paix furent échangées entre les Pruſſiens & les Autrichiens, le Roi d'Angleterre la garantit dans la forme la plus ſolennelle, avec la ſanction du Parle-

ment, conformément aux vœux de toute la nation, qui le déſiroit ainſi. Le Lord Carteret fut le principal promoteur de cet ouvrage, parce qu'il ſe flattoit d'engager inceſſamment la Pruſſe dans la guerre qu'il méditoit contre la France. Il avoit déjà raſſemblé en Flandre, comme nous l'avons dit, 16,000 Anglois, autant de Hanovriens, auxquels 6,000 Heſſois ſe joignirent. Le Roi de Suède, Landgrave de Heſſe, en avoit un nombre pareil au ſervice de l'Empereur, & il eût pu arriver que Heſſois contre Heſſois euſſent été engagés par honneur à s'entredétruire; tant l'intérêt ſordide aveugle les hommes! Ces troupes qui s'aſſembloient en Brabant, ne donnoient pas aſſez d'inquiétude aux François pour qu'ils négligeaſſent de ſauver Mr de Broglio. On envoya Mr de Maillebois avec ſon armée en Bohème, pour ſecourir un Maréchal & une armée françoiſe aſſiégée dans Prague. Les Pariſiens, qui aiment aſſez à plaiſanter ſur tout, appelèrent cette armée celle des Mathurins, parce qu'elle devoit délivrer des priſonniers. Mr de Maillebois paſſa le Rhin à Manheim & dirigea ſa marche ſur Éger. Depuis que les Pruſſiens avoient fait

leur paix & que les Saxons s'étoient retirés chez eux, la fortune s'étoit entièrement déclarée pour la Reine de Hongrie. Le Prince de Lorraine, après avoir pris Pilſen, vint ſe camper proche de Prague. Mr de Broglio avoit pris auprès de Bubenitz une poſition qui lui étoit très-déſavantageuſe. Le canon des ennemis l'obligea de l'abandonner & de ſe réfugier dans Prague avec toutes ſes troupes; il ne tarda pas à s'y voir aſſiégé. Les troupes allemandes de la Reine formèrent l'inveſtiſſement du petit côté; les Hongrois, les Croates & les troupes irrégulières l'enfermèrent depuis le Ratſchin jusqu'à la porte neuve & ils établirent des communications par des ponts ſur la haute & la baſſe Muldau. On regarde comme l'événement le plus mémorable de ce ſiège la grande ſortie des François dans laquelle ils tuèrent & prirent 3,000 hommes aux ennemis & leur enclouèrent le canon qu'ils avoient en batteries. Les Maréchaux de Belle-Isle & de Broglio rentrèrent triomphans dans Prague au retour de cette expédition, ſuivis de leurs priſonniers & des trophées qu'ils venoient d'emporter. Si les François ſe rendoient redouta-

bles aux Autrichiens par la vigueur de leur défenſe, ils n'en étoient pas moins à plaindre dans l'intérieur de leur armée: leur ſituation étoit digne de pitié, tant par la méſintelligence de leurs chefs que par l'affreuſe miſère à laquelle ils étoient expoſés. La diſette étoit ſi grande, qu'ils tuoient & mangeoient leurs chevaux, pour ſuppléer à la viande de boucherie, qu'à peine on ſervoit à la table des Maréchaux. Dans cette ſituation déſeſpérée, où ils ne voyoient dans l'avenir que la mort ou l'ignominie, Mr de Maillebois vint à leur ſecours pour les délivrer. Si l'on avoit donné carte blanche à ce Maréchal, le deſtin de la Bohème auroit pu changer; mais de Verſailles le Cardinal le menoit à la liſière. Les occaſions étoient perdues pour ce Maréchal, parce qu'il n'oſoit en profiter. La cour de Vienne ſentit le coup que le Cardinal pouvoit lui porter; trop foible pour le parer, elle eut recours à la ruſe, qui ſuppléa à ce qui lui manquoit en force. Le Comte Ulefeld, Miniſtre des affaires étrangères de la Reine de Hongrie, connoiſſant le caractère du Cardinal, ſut ſi bien l'amuſer par des négociations, qu'il donna à Mr de Kheven-

huller le temps d'accourir de la Bavière & de joindre le Prince de Lorraine. Les François ſe laiſſèrent ſi bien amuſer, que les Autrichiens gagnèrent une marche ſur eux & réduiſirent Mr de Maillebois à choiſir entre le combat ou la retraite; il fut blâmé généralement de n'en être pas venu aux mains avec le Prince Charles. Cependant il étoit innocent: nous ſavons avec certitude que ſa cour lui avoit donné l'ordre poſitif de ne rien risquer. Mr de Maillebois obéit donc; & comme il lui étoit impoſſible de s'approcher de Prague ſans engager une affaire générale, il retourna ſur ſes pas & ſe rapprocha d'Éger. Cette diverſion, quoiqu'incomplète, produiſit des effets avantageux à ces troupes renfermées dans Prague. Les Maréchaux de Belle-Isle & de Broglio, débarraſſés de l'armée autrichienne, firent de gros détachemens pour amaſſer des proviſions, & ravitaillèrent la ville. Mr de Maillebois, qui devenoit inutile en Bohème où il n'avoit presque aucun pied, prit par Ratisbonne & Straubingen, & ſe joignit avec le Maréchal de Seckendorff, qui commandoit les troupes de l'Empereur en Bavière. Si l'armée de Maillebois eût pu contenir

plus long-temps celle du Prince Charles de Lorraine en Bohème, Mr de Seckendorff auroit pu reprendre Paſſau, Straubingen & toutes les villes qui tenoient encore pour les Autrichiens. Mr de Maillebois tenta inutilement de reprendre Braunau. Le Prince de Lorraine l'avoit ſuivi en Bavière, & comme la ſaiſon étoit avancée & les deux armées accablées de fatigues, elles prirent chacune leurs quartiers d'hiver.

Les affaires de la maiſon d'Autriche étoient ſur un pied aſſez incertain en Italie. Les Eſpagnols, ſous les ordres de Mr de Montemar, avoient pénétré jusqu'au Ferrarois. Le Maréchal de Traun les ayant obligés de reculer un peu, la Reine d'Eſpagne, qui ne vouloit pas que ſes généraux molliſſent, envoya Mr de Gages en Italie pour relever Mr de Montemar.

L'année 1742 pouvoit s'appeler celle des diverſions: l'invaſion de Mr de Khevenhuller en Bavière, celle du Roi en Moravie, cette armée que les Anglois raſſembloient en Flandre, la marche de Mr de Maillebois en Bohème, la flotte de l'Amiral Matthews qui menaça de bombarder Naples pour obliger le Roi à la

neutralité, le paſſage de Don Philippe par la Savoie pour engager le Roi de Sardaigne à retirer ſes troupes de l'armée autrichienne ſur le Panaro. Aucune de ces diverſions ne répondit entièrement au but que les auteurs s'en étoient propoſé. Depuis la retraite de Mr de Maillebois, Prague fut reſſerrée de nouveau par un corps de troupes légères de Croates & de Hongrois, qui en formoient l'inveſtiſſement.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit au Midi de l'Europe, le gouvernement de la nouvelle Impératrice s'affermiſſoit à Pétersbourg. Les miniſtres de cette princeſſe furent aſſez adroits pour endormir par leurs négociations & l'ambaſſadeur de France & Mr de Lœwenhaupt qui commandoit les troupes ſuédoiſes en Finlande. Les Ruſſes uſérent habilement de ce temps pour renforcer leur armée. Dès que Mr de Laſcy, qui commandoit les troupes ruſſes, ſe vit en force, il marcha en avant; il n'eut que la peine de ſe montrer, les Suédois plièrent partout: le nom ruſſe qu'ils ne proféroient qu'avec mépris du temps de la bataille de Narva, étoit devenu pour eux un objet de terreur: les poſtes inattaquables n'étoient plus

des lieux de ſureté pour eux. Après avoir ainſi fui de poſte en poſte, ils ſe virent reſſerrés à Friedrichsham par les Ruſſes, qui leur coupèrent l'unique retraite qui leur reſtoit; ces Suédois eurent enfin la foibleſſe de mettre les armes bas, & ſignèrent une capitulation ignominieuſe & flétriſſante, qui imprima une tache à la gloire de leur nation; 20,000 Suédois paſſèrent ſous le joug de 27,000 Ruſſes. Laſcy déſarma & renvoya les Suédois nationaux & les Finnois prêtèrent ſerment de fidélité. Quel exemple humiliant pour l'orgueil & la vanité des peuples! Ainſi les royaumes & les empires, après s'être élevés, s'affoibliſſent & ſe précipitent vers leur chute. C'eſt bien à ce ſujet qu'il faut dire: vanité des vanités, tout eſt vanité! La cauſe politique de ces changemens ſe trouve vraiſemblablement dans les différentes formes de gouvernement par leſquelles les Suédois ont paſſés. Tant qu'ils formoient une monarchie, le militaire étoit en honneur, il étoit utile pour la défenſe de l'État & il ne pouvoit jamais lui être redoutable. Dans une république, c'eſt le contraire: le gouvernement doit en être pacifique par ſa nature, le militaire y

doit être avili; on a tout à craindre de généraux qui peuvent s'attacher les troupes; c'eſt d'eux que peut venir une révolution. Dans les républiques l'ambition ſe jette du côté de l'intrigue pour parvenir; les corruptions les aviliſſent inſenſiblement, & le vrai point d'honneur ſe perd, parce qu'on peut faire fortune par des voies qui n'exigent aucun mérite dans le poſtulant. Outre cela, jamais le ſecret n'eſt gardé dans les républiques; l'ennemi eſt averti d'avance de leurs deſſeins & il peut les prévenir. Mais les François réveillèrent à contretemps l'eſprit de conquête qui n'étoit pas encore entièrement effacé de l'eſprit des Suédois, pour les commettre avec les Ruſſes, lorsque les Suédois manquoient d'argent, de ſoldats diſciplinés & ſurtout de bons généraux. La ſupériorité que les Ruſſes avoient alors, obligea les Suédois à envoyer des ſénateurs à Pétersbourg offrir la ſucceſſion de leur couronne au jeune Grand Duc, Prince de Holſtein & neveu de l'Impératrice. Rien de plus humiliant pour cette nation que le refus du Grand Duc, qui trouva cette couronne au deſſous de lui. Le Marquis de Botta, alors Miniſtre autrichien à Péters-

bourg, dit au Grand Duc en lui faiſant compliment; "je voudrois qu'il fût auſſi facile à la „Reine ma maîtreſſe de conſerver ſes royaumes „qu'il l'eſt à votre Alteſſe impériale d'en refuſer.„ Sur ce refus du Grand Duc, les prêtres & les payſans qui ont voix aux diètes, vouloient qu'on choiſît pour ſucceſſeur de leur Roi le Prince royal de Danemarck; les ſénateurs du parti françois donnoient leurs ſuffrages au Prince de Deuxponts; mais l'Impératrice ſe déclara pour l'Évêque d'Eutin, oncle du Grand Duc, & ſa volonté l'emporta ſur l'influence des autres partis. L'élection de ce prince ne ſe fit que l'année 1743, tant les cabales qui s'étoient formées à Stockholm tenoient les réſolutions de la diète en ſuſpens.

Depuis la paix de Breslau les négociations ne finiſſoient pas. Les Anglois avoient deſſein d'entraîner le Roi dans la guerre qu'ils alloient entreprendre; les François vouloient l'engager dans des meſures incompatibles avec la neutralité à laquelle il s'étoit obligé; l'Empereur ſollicitoit ſa médiation: mais ce Prince reſta inébranlable. Plus la guerre duroit, plus la maiſon d'Autriche épuiſoit ſes reſſources; & plus la Pruſſe re-

ſtoit en paix, plus elle acquéroit de forces. La choſe la plus difficile dans ces conjonctures étoit de maintenir tellement la balance entre les parties belligérantes, que l'une ne prît pas trop d'aſcendant ſur l'autre. Il falloit empêcher que l'Empereur ne fût détrôné & que les François ne fuſſent chaſſés d'Allemagne; & quoique les voies de fait fuſſent interdites aux Pruſſiens par la paix de Breslau, ils pouvoient par les intrigues parvenir aux mêmes fins que par les armes: l'occaſion s'en préſenta tout de ſuite. Le Roi d'Angleterre s'étoit propoſé d'envoyer ſes troupes de Flandre au ſecours de la Reine de Hongrie: ce ſecours auroit perdu ſans reſſource les affaires de l'Empereur & de la France. Un danger auſſi preſſant mit le Roi dans la néceſſité d'employer les repréſentations les plus fortes; il alla jusqu'à menacer le Roi d'Angleterre d'entrer dans ſon électorat, s'il hazardoit de faire paſſer le Rhin à des troupes étrangères, pour les introduire dans l'Empire ſans le conſentement du corps germanique. Par des inſinuations plus douces les Hollandois ſe laiſſèrent perſuader de ne point joindre alors leurs troupes à celles des alliés de la Reine de Hongrie, & les François

ayant le temps de reſpirer, pourvurent à leur défenſe. Les Pruſſiens ne réuſſirent pas de même dans un projet qu'ils avoient formé pour le maintien de l'Empereur. Ce projet avoit pour but de ſoutenir les troupes de ce Prince en Bavière. Les François avoient deux raiſons pour y concourir; la première c'eſt qu'en abandonnant la Bavière ils étoient contraints de repaſſer le Rhin & de ſonger à la défenſe de leurs propres foyers; la ſeconde, qu'ayant fait un Empereur, il y avoit de la honte pour eux à l'abandonner & à le livrer, pour ainſi dire, à la merci de ſes ennemis. Mais leurs généraux avoient perdu la tête, & la terreur plus forte que le raiſonnement les ſubjuguoit: pour remplacer leurs troupes en quelque manière, on avoit deſſein de former une aſſociation des cercles, qui mettroit ſur pied une armée de neutralité; ſous ce prétexte le Roi auroit pu y joindre ſes troupes, & cette armée auroit couvert la Bavière. Cette affaire manqua par la crainte ſervile que les princes de l'Empire avoient de la maiſon d'Autriche. La Reine de Hongrie menaça, les princes tremblèrent & la diète ne voulut rien réſoudre. Si la France

avoit ſoutenu ce projet par quelques ſommes diſtribuées à propos, il auroit réuſſi: la plus mauvaiſe économie d'un prince eſt de ne ſavoir pas dépenſer ſon argent lorsque les conjonctures l'exigent. Ainſi finit l'année 1742, dont les événemens variés ſervirent de prélude à une guerre qui ſe fit avec un plus grand acharnement. Les François étoient les ſeuls qui déſiraſſent la paix. Le Roi d'Angleterre, trop préoccupé de la foibleſſe du gouvernement françois, croyoit qu'il ſuffiſoit d'une campagne pour l'abattre; la Reine de Hongrie couvroit ſon ambition ſous le voile d'une défenſe légitime: nous verrons dans la ſuite comment de partie belligérante elle devint l'auxiliaire de ſes alliés.

La Pruſſe tâcha de profiter de la paix dont elle jouiſſoit pour rétablir ſes finances; les reſſources étoient uſées; il falloit laborieuſement en aſſembler de nouvelles, perfectionner (la hâte ayant empêché de le faire) ce qu'il y avoit de défectueux encore dans les recettes de la Siléſie, payer les dettes des Autrichiens aux Anglois. On entreprenoit en même temps de fortifier cinq places à neuf, Glogau, Brieg,

Neiſſe, Glatz & Coſel; on faiſoit dans les troupes une augmentation de 18,000 hommes; tout cela demandoit de l'argent & beaucoup d'économie, pour en accélérer l'exécution. La garde de la Siléſie étoit commiſe à 35,000 hommes qui avoient ſervi d'inſtrumens à cette conquête. Ainſi, loin de profiter de cette tranquillité pour s'amollir, la paix devint pour les troupes pruſſiennes une école de guerre. Dans les places ſe formoient des magaſins; la cavalerie acquéroit de l'agilité & de l'intelligence, & toutes les parties du militaire concouroient avec une même ardeur à l'affermiſſement de cette diſcipline qui rendit autrefois les Romains vainqueurs de toutes les nations.

C12872